HISTOIRE DES LOMBARDS

MIROIR DU MOYEN ÂGE

Collection dirigée par Patrick Gautier Dalché

MIROIR DU MOYEN ÂGE

PAUL DIACRE
HISTOIRE DES LOMBARDS

Texte traduit
par François Bougard

BREPOLS

Couverture : Arechis II légiférant. Le prince de Bénévent (758-787), trônant, flanqué de son porte-épée, promulgue de son bâton et de sa main tendue la *lex*, mise par écrit par un intermédiaire qui désigne le livre ouvert.
Illustration d'un manuscrit des lois lombardes du début du XI[e] siècle (Cava dei Tirreni, Bibl. della Badia, ms. 4, f° 182r.).

© 1994 Brepols
Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction (intégrales ou partielles) par tous procédés réservés pour tous pays.

D/1994/0095/11
Dépot légal premier trimestre 1994
ISBN 2-503-50319-5
Imprimé en Belgique

INTRODUCTION

L'*Histoire des Lombards* est la dernière des grandes histoires « nationales » ou « ethniques » qui ont fixé, après leur constitution en royaumes, la geste des différents peuples germaniques installés dans l'Europe romaine. Après Cassiodore, Jordanès et Isidore de Séville pour les Goths, Grégoire de Tours pour les Francs, Bède le Vénérable pour les Anglo-Saxons, Paul Diacre a mis par écrit la migration des Lombards depuis la région de Schonen en Suède méridionale, leur conquête de l'Italie à partir de 569, les péripéties du *regnum* jusqu'à la mort de Liutprand en 744. Mais une fois établi le rapprochement obligé, mieux vaut, pour le lecteur moderne, l'oublier aussitôt tant le texte de Paul Diacre diffère de celui de ses devanciers. Sur le fond, son récit est celui d'une *gens* défaite, soumise depuis une bonne douzaine d'années à la politique franque au moment où il écrit et dont il est donc difficile de faire le peuple élu. Pour la forme, son texte est celui d'un écrivain de l'époque carolingienne, de ceux qui ont dicté le mouvement de « renaissance » culturelle plus qu'ils n'en furent le produit : on ne trouvera donc qu'un intérêt somme toute limité à comparer sa langue, son style, ses constructions avec le travail de ceux qui furent pour lui des anciens — il n'avait sans doute pas dix ans lorsqu'est mort Bède le Vénérable.

La vie de Paul Diacre est assez bien connue dans ses différentes étapes (sinon dans leur chronologie précise), dans la mesure où ses écrits ne sont pas avares de renseignements autobiographiques. Il naît dans les années 720, probablement après 725, à un moment où la papauté commence à s'inquiéter auprès de Charles Martel, maître de l'Austrasie et de la Neus-

trie, de la volonté d'expansion de Liutprand... en pure perte d'ailleurs puisque le *princeps* franc et le roi lombard sont alors en excellents termes. Frioulan, sans doute originaire de Cividale même, Paul donne dans l'*H.L.*, IV, 37, le détail de sa généalogie. Leupchis, son trisaïeul, était contemporain d'Alboin; son arrière-grand-père, Lopichis, eut pour fils Arichis, lequel engendra Warnefrit, son père, qui épousa une certaine Théodelinde. Peu importe l'étonnante longueur de ces quatre générations : on comprendra que l'auteur s'honore de descendre d'une famille installée en Italie dès la conquête lombarde et que ses membres portent des noms décidément nobles, de ceux qu'on trouve chez les ducs (Arichis, qui fut aussi donné à son frère) ou les rois (Théodelinde). Paul, quant à lui, a un nom chrétien — plus que « romain » —, qui le classe d'emblée comme le cadet, destiné dès la naissance à la carrière ecclésiastique. La qualité de sa famille rendait naturelle une formation à la cour de Pavie, au palais même, dont il dit garder le souvenir du temps de Ratchis (744-749; cf. *H.L.*, II, 28). C'est là qu'il suit l'enseignement du grammairien Flavien (*H.L.*, VI, 7), apprend quelques rudiments de grec, s'exerce à la philosophie (*Omnia sophiae caepisti culmina sacrae, / rege monente pio Ratchis, penetrare decenter*, comme dit l'épitaphe composée par son disciple Hildericus), accède, sans doute, au diaconat.

Une quinzaine d'années plus tard, c'est dans le duché de Bénévent que Paul Diacre exerce son activité : sa première œuvre connue est un poème sur les âges du monde dédié à Adelperge, fille du roi Didier, épouse du duc Arechis (758-787). À ce transfert s'associe la prise de l'habit monastique au Mont-Cassin. Cette renonciation à la carrière séculière a fait l'objet d'interprétations multiples. Si on ne la lie plus guère aujourd'hui à la retraite de Ratchis dans le même monastère en 749, on a bien du mal à lui fixer une date : avant l'arrivée d'Adelperge à Bénévent, ou en même temps qu'elle ? pour des raisons purement spirituelles ou parce que c'était tout simplement le meilleur moyen d'avoir le loisir d'écrire ? Quoi qu'il en soit, Paul garde toute liberté de mouvement et reste très lié aux cercles du pouvoir. Chargé de l'instruction d'Adelperge, c'est encore à elle qu'il adresse son *Histoire romaine*, vers 770 — un remaniement du texte d'Eutrope, très vite promu au rang de manuel à succès —, à Arechis qu'il envoie son poème à la

gloire des constructions princières de Salerne : fonction classique de l'homme de lettres pédagogue, courtisan et conseiller au sein d'une cour particulièrement munificente.

774 : le royaume lombard tombe aux mains de Charlemagne. Mars 776 : la révolte menée par le duc du Frioul Rotgaud est matée; le frère de Paul, Arechis, fait partie des exilés. C'est vraisemblablement lors du passage de Charlemagne à Rome en 781 que Paul Diacre tenta une intervention pour lui auprès du roi. Invité — avec d'autres, comme Alcuin, « recruté » aussi en Italie à cette date — à rejoindre la cour de l'autre côté des Alpes, il y passe trois ans, jusqu'au printemps 785, pendant lesquels il continue de mener une activité littéraire proche du pouvoir : présentant sa démarche personnelle en distiques élégiaques, composant des épitaphes pour la famille royale ou pour de grands personnages (par exemple celle que lui commanda l'abbé de Poitiers pour Venance Fortunat, *H.L.*, II, 13), rédigeant la geste des évêques de Metz, sur le modèle du *Liber Pontificalis*, à la demande de l'archevêque Angilramn. Retour au Mont-Cassin, il mène de front ses travaux de commande directement liés à la réforme culturelle promue par Charlemagne, tout en retrouvant ses premiers protecteurs. Il abrège ainsi pour le souverain franc le lexique de Festus, commente pour lui la grammaire de Donat, compile à sa demande un homéliaire appelé à un grand succès, sélectionne une cinquantaine de lettres de Grégoire le Grand pour Adalard de Corbie; passant au monastère en 787, Charlemagne commande encore un exemplaire de la règle de saint Benoît, dont Paul Diacre supervise la copie et qu'il enrichit d'un apparat grammatical. Dans le même temps, il renoue avec la cour bénéventaine, rédigeant les épitaphes de la mère d'Adalperge, Ansa, et de son époux, Arechis.

Paul Diacre meurt dans les toutes dernières années du VIII[e] siècle, vers 797 ou peu après. C'est après son retour au Mont-Cassin, pendant cette décennie d'activité intense à laquelle son monastère dut son premier renom culturel, qu'il s'attelle à son troisième et dernier ouvrage historique, l'*Histoire des Lombards*. De toute sa production, c'est le livre qui a suscité le plus de commentaires et d'interprétations dans la mesure où son auteur n'a pas jugé bon ou n'a pas eu le temps d'expliciter ses motivations et son projet littéraire. L'œuvre est incomplète : man-

quant de l'habituelle dédicace introductive, elle s'arrête trente ans avant la chute du royaume lombard, non que Paul Diacre, comme on l'a souvent prétendu, ait répugné à faire le récit d'une génération malheureuse (au livre VI, 58, il évoque un développement à venir) mais parce qu'il n'a pu aller au bout, surpris par la mort ou la vieillesse. Le récit n'est pas isolé dans sa production. L'*Histoire des Lombards* est la suite annoncée de l'*Histoire romaine*, reprenant le fil là où il l'avait laissé, avec le gouvernement de Narsès. Entre-temps se sont quand même écoulés quinze ou vingt ans, qui ont changé les perspectives de l'auteur : centrale dans le premier ouvrage, l'Italie ne l'est plus autant dans le second, tant il est vrai qu'il faut attendre le début du deuxième livre pour saisir le lien avec l'*Histoire romaine*, après un long prologue ethnique qui n'a qu'un rapport lointain avec les quelques données jadis rassemblées sur les Goths dans le quinzième livre de l'*H.R.* En ce sens, il s'agit bien d'un « mythe pour survivre », d'une revendication du droit à l'histoire, moins motivée d'ailleurs par la défaite politique que par l'hostilité romaine, pontificale, envers les Lombards à la fin du VIII^e^ siècle. Le pouvoir lombard s'est exercé de manière légitime, dans le cadre d'une invitation de l'autorité byzantine — II, 1 et 5 : une explication qui reprend tout son poids dans l'historiographie actuelle —, il fut heureux (I, 1) jusqu'à ce que, par leur manque de piété et l'incapacité à maintenir la paix avec les Francs, les Lombards mènent eux-mêmes le royaume à sa *perditio* morale et politique (V, 6; VI, 58). Les Francs, eux, et particulièrement la dynastie des Arnolfingi, n'ont jamais fait qu'incarner le dessein de la providence (VI, 16). Dans l'*Histoire des Lombards* ne filtre aucune idée revancharde : Paul Diacre, au service du roi franc du *regnum Langobardorum* comme à celui du duc des Samnites, est chrétien — mais peu porté à encenser la papauté romaine en dehors de Grégoire le Grand — avant d'être lombard, il donne une interprétation religieuse, instructive et morale de l'histoire d'un peuple et d'un pays, ce qui ne l'empêche pas d'afficher ses préférences politiques, résolument anti-byzantines, lorsqu'il le juge nécessaire. Son texte s'adresse très probablement à ses protecteurs bénéventains habituels : moins Arechis qu'Adelperge sans doute, et peut-être davantage encore le jeune Grimoald III (788-806), récemment arrivé à la tête d'une princi-

pauté brillante qui n'a pas connu la débâcle du reste du royaume. Si l'hypothèse de Karl Heinrich Krüger, reprise et amplifiée par Walter Goffart, est juste — elle n'a jusqu'à présent suscité qu'un écho très faible, voire sceptique dans l'historiographie italienne, entretenu il est vrai par le côté un peu systématique de la démonstration —, on verra dans l'*Histoire des Lombards* l'enseignement à un prince ou à une dynastie qui a fourni à l'Italie un de ses meilleurs rois, Grimoald Ier, et qui serait bien avisée de maintenir l'alliance franque pour survivre : leçon suivie en 788 quand Grimoald III rejeta avec l'appui du *missus* carolingien une tentative de débarquement byzantin, mais vite oubliée au profit du mirage indépendantiste.

Plus encore que la recherche de ses buts et de son destinataire, c'est la fabrication de l'ouvrage qui a fait couler le plus d'encre. Ici on crie au génie, on loue la pureté de la langue, là on déplore le désordre, les digressions, l'incertitude chronologique, la manipulation tendancieuse des sources. Une chose est certaine, c'est que le désordre n'est qu'apparent. À bien y regarder, la construction littéraire est même plutôt habile, ménageant d'un livre à l'autre des passerelles thématiques et composant chaque livre autour d'une ou deux idées centrales qui dictent la trame d'une intrigue. L'action met en scène trois milieux : Pavie, le Frioul, Bénévent, ceux que connaît personnellement Paul Diacre et dont il a soin de noter les relations dynastiques inextricables. L'histoire des pays voisins occupe aussi une bonne place, mais dans la seule mesure où leur destin croise et influence celui de l'Italie : Francs et Byzantins sont donc très présents, mais les Wisigoths et les Anglo-Saxons ne méritent pas l'attention, sauf en marge. Pour composer son récit, Paul Diacre a mobilisé de multiples sources, dont Theodor Mommsen a donné en son temps le détail. Celles qui sont propres au monde lombard ou italien d'abord : les récits de l'*Origo gentis Langobardorum* et la *Petite histoire* de Secundus de Trente — essentielle pour le règne d'Agilulf et à qui l'on attribue d'autant plus de choses qu'elle est perdue; la législation des souverains, de Rothari à Liutprand; le *Liber Pontificalis*; des éléments plus ponctuels, comme des épitaphes, des pièces de vers, des mentions de constructions d'édifices, des listes épiscopales. Ajoutons le bagage des classiques : Pline l'Ancien, Virgile, Donat, les géographes tardifs; celui des auteurs chrétiens : Venance Fortunat, Isidore

de Séville pour ses *Étymologies* (les fiches réunies par Paul Diacre sur Isidore ont même formé la base d'un autre ouvrage au X^e^ siècle), Grégoire le Grand pour sa correspondance, ses *Dialogues*, ses *Moralia in Job*, Ambroise Autpert pour sa vie des fondateurs de Saint-Vincent-au-Volturne. De son séjour chez Charlemagne, il a retiré la connaissance de Grégoire de Tours, dont un manuscrit fut rapporté au Mont-Cassin et recopié au XI^e^ siècle, et celle de Bède le Vénérable, dont un exemplaire circulait à la cour carolingienne. Mais son originalité réside surtout dans l'insertion d'une mémoire orale liée à la geste des différents rois, si abondamment présente qu'on a pu penser qu'il en avait été le réceptacle officiel à la cour de Pavie, à l'image des conteurs islandais. Ces récits anecdotiques, ethnologiques, volontiers racontés sur le mode plaisant, illustrent tantôt un trait de bravoure personnel, tantôt une particularité des structures juridiques ou sociales, tantôt un moment-clé dans l'histoire de son peuple, sanctionné par un mort violente, une victoire ou un mariage et autour duquel s'articule la construction littéraire. Ils retiennent évidemment toute l'attention des commentateurs pour leur richesse mythologique (encore que celle-ci ait fait l'objet de paraphrases interprétatives bien trop forcées), pour ce qu'elles transmettent aussi des valeurs traditionnelles lombardes que Paul Diacre a faites siennes. On ne saurait oublier cependant que l'auteur, de la même façon qu'il prend ses libertés avec ses sources écrites, n'est pas neutre avec sa culture orale. Combien d'épisodes, d'ailleurs, ne sont pas simplement le fruit d'un développement tout personnel à partir d'un nom transmis sans commentaire par l'*Origo* ? Il est donc souvent difficile de faire la part de ce qui relève de l'héritage effectif des sagas nationales ou régionales de l'invention délibérée visant l'*exemplum*. À travers ces passages, comme par le biais des portraits qui émaillent le récit, se dessine l'image des différents souverains : Alboin l'héroïque, Agilulf le converti, Rothari le juste et le législateur mais entaché d'hérésie, Cunipert qui malgré toutes ses qualités ne maîtrise pas son propre destin, Alahis l'infidèle. Imparfaits ou repoussoirs, ils mènent à deux figures idéales, celles de Grimoald I^er^, le héros chrétien dont les neuf ans de règne occupent presque un livre entier, et de Liutprand dont le portrait plus ramassé (VI, 58) résume toutes les qualités du bon roi.

L'*Histoire des Lombards* a été largement diffusée. Connue par près de deux cents manuscrits (dont près de la moitié pour les XI^e^-XII^e^ siècles), soit plus que tous ses prédécesseurs, bénéficiant d'une rédaction saxonne dès le milieu du IX^e^ siècle, elle a très tôt fait figure de manuel, soit seule soit associée à d'autres pièces historiques, et figure dans de multiples catalogues de bibliothèques médiévales. Au XVI^e^ siècle se succèdent quatre éditions différentes, deux traductions italiennes ; un texte français presque intégral voit le jour en 1603. Elle fait aussi très vite l'objet de continuations dès le IX^e^ siècle, moins dans le nord du royaume (André de Bergame) que dans la « Longobardie mineure » où la volonté d'émancipation face aux carolingiens et à leurs successeurs s'est aussi vite traduite par des considérations sur l'âge d'or du principat d'Arechis et l'application du portrait du résistant national à la figure de Paul Diacre. C'est tantôt au prix de ce travestissement de son message politique, tantôt par le goût pour ses anecdotes ou ses morceaux de bravoure littéraires — Boccace reprend sa description de la peste (II, 4) et le thème galant des noces d'Agilulf et Théodelinde (III, 35) — que l'*Histoire des Lombards* a suscité un enthousiasme aussi durable. À en juger par le nombre impressionnant de traductions qui ont récemment vu le jour en Italie (près d'une dizaine dans les trente dernières années), celui-ci n'est pas près de se démentir.

Note à la traduction

La francisation des noms de personne répond aux critères d'usage et d'oreille les plus courants, sans être pour autant systématique. Les noms laissés sous leur graphie latine ne portent pas d'accent(s).

TRADUCTION

DÉBUT DES CHAPITRES DU PREMIER LIVRE

1. *La Germanie : elle nourrit beaucoup de peuples, d'où sa forte émigration.*

Loin des chaleurs étouffantes du soleil, glacées par la froidure de la neige, les terres du nord n'en sont que plus saines pour le corps humain et mieux adaptées à la multiplication de l'espèce. Inversement, toute la zone méridionale est d'autant moins faite pour la croissance humaine, grouille sans cesse d'autant plus de maladies qu'elle est plus proche de l'ardeur solaire. C'est ce qui fait que, comme tant de monde naît sous les cieux arctiques, l'ensemble de la région qui va du Don jusqu'à l'occident (quel que soit par ailleurs le détail des noms assignés à chaque endroit particulier) est communément et à juste titre appelé Germanie — même si les Romains, quand ils ont occupé les lieux, ont divisé les deux provinces au-delà du Rhin en Germanie supérieure et Germanie inférieure. C'est de cette Germanie populeuse que d'innombrables cohortes de captifs sont régulièrement emmenées et dispersées chez les populations du sud, qui les achètent. Mais le pays est tellement fécond, les bouches si difficiles à nourrir que bien des peuples aussi en sont souvent sortis, qui sont allés ravager non seulement l'Asie mais surtout l'Europe voisine : témoins les villes partout détruites, dans tout l'Illyricum, par toute la Gaule et surtout dans la pauvre Italie qui a subi la violence de presque chacun d'eux. Goths, Vandales, Ruges, Hérules et Turcilinges, tant d'autres féroces populations barbares encore sont sorties de la Germanie[1]. Et c'est comme elles — encore que d'autres explications aient été avancées pour son exode — que le peuple de souche germanique des Winniles, c'est-à-dire des Lombards qui ont par la suite régné avec bonheur sur toute l'Italie, est arrivé depuis l'île appelée Scandinavie[2].

2. *L'île de Scandinavie, et la sortie qu'en fit le peuple des Winniles, c'est-à-dire des Lombards.*

Pline l'Ancien fait lui aussi mention de cette île dans ses livres de science naturelle[3]. D'après le récit que m'en ont fait ceux qui l'ont visitée, elle a des côtes toute plates qui lui donnent moins l'air d'être posée sur la mer que plongée dans les flots qui l'entourent. Or donc, comme la population locale s'était tellement multipliée qu'il n'était plus possible d'habiter tous ensemble, on aurait divisé cette masse en trois groupes puis tiré au sort lequel devait quitter la patrie et chercher de nouveaux emplacements.

3. *Ibor et Aio, premiers chefs des Winniles avec leur mère Gambara.*

Ceux que le hasard avaient ainsi fait abandonner le sol natal pour se mettre en quête d'une terre nourricière à l'étranger mirent à leur tête Ibor et Aio, deux frères en pleine jeunesse et qui sortaient du lot, pour les guider dans cette recherche d'une terre susceptible d'être exploitée et pour le choix d'un habitat. Un dernier adieu aux leurs et à la patrie, et ils prennent la route. La mère de ces deux chefs s'appelait Gambara, femme de tête et de conseil s'il en était[4]; dans les moments délicats, ils s'en remettaient entièrement à son expérience.

4. *Les sept hommes qui dorment en Germanie.*

Je ne m'éloignerai pas de mon propos en bousculant l'ordre du récit, et puisque nous en sommes encore à la Germanie, voici en deux mots et entre autres choses un prodige fameux par là-bas. Au bout de la Germanie, vers le couchant, on peut voir sur le littoral une grotte surplombée par un rocher. Sept hommes reposent là, qui sait depuis quand, endormis dans un long et profond sommeil. Leur corps ne s'est pas modifié, leurs vêtements sont intacts; et cette absence de dégradation qui dure depuis tant d'années les a rendus objet de vénération chez ces nations ignorantes et barbares. À voir leur costume, on dirait des Romains. Poussé par la cupidité, quelqu'un s'est un jour mis en tête de dévêtir l'un deux mais très vite, dit-on, ses bras se sont paralysés : terrifiant avertissement général, pour que nul n'ose plus les toucher. C'est à se demander quel but

vise la providence divine en les conservant depuis si longtemps. Peut-être, puisqu'on pense qu'il ne peut s'agir que de chrétiens, leur faudra-t-il un jour prêcher pour le salut de ces gens.

5. *Le peuple des Scritobini.*

Les Scritobini[5] — ainsi appelle-t-on cette population — vivent à côté. Ils ont de la neige même en été et, un peu comme les bêtes sauvages, se nourrissent de gibier cru dont ils arrangent les peaux hirsutes pour s'accoutrer. Étymologiquement, en barbare, leur nom vient de « sauter », parce qu'ils chassent les bêtes en faisant des bonds avec un bout de bois habilement recourbé, un peu comme un arc[6]. Il y a chez eux un animal assez proche du cerf[7]; j'ai eu l'occasion de voir un vêtement taillé dans son cuir, non rasé, en forme de tunique descendant jusqu'aux genoux selon l'habitude déjà décrite des Scritobini. Dans ces régions, vers le solstice d'été, il fait très clair pendant quelques jours, même la nuit, et les journées sont beaucoup plus longues qu'ailleurs. Au solstice d'hiver en revanche, il y a une lumière diurne mais on ne voit pas le soleil, les jours sont plus courts que partout ailleurs et les nuits plus longues : cela parce que plus on s'éloigne du soleil, plus celui-ci paraît se rapprocher de la terre et plus les ombres s'allongent. Ainsi en Italie, comme l'ont écrit les anciens, l'ombre du corps humain mesure vers la Noël neuf pieds, à l'heure de sexte[8], alors que j'ai trouvé dix-neuf pieds et demi en mesurant mon ombre quand j'étais à Thionville, en Gaule belgique[9]. Inversement, plus on va vers le soleil du sud et plus l'ombre raccourcit, au point qu'au solstice d'été, dans les endroits qui reçoivent le soleil à midi (en Égypte, à Jérusalem et à proximité), on ne voit absolument pas d'ombre. Et pendant la même période en Arabie, le soleil de midi est au nord tandis que les ombres sont au sud.

6. *Les deux nombrils de l'océan de part et d'autre de la Bretagne.*

Pas très loin de ce rivage dont j'ai parlé plus haut, à l'ouest, là où l'océan s'ouvre à l'infini, il y a un gouffre abyssal couramment appelé le nombril de la mer[10]. Deux fois par jour, dit-on, il absorbe les flots et les recrache, comme en témoigne l'extrê-

me rapidité du flux et du reflux sur toutes ces côtes. Virgile parle de Carybde à propos d'un gouffre vertigineux de ce type; son poème le place dans le détroit de Sicile :

À droite Scilla, à gauche sans trêve Carybde
guette, et des fonds insatiables trois fois engloutit le grand
flot, d'un coup; et trois fois sous les cieux
les rejette, et fouette l'astre la vague[11].

On raconte que les bateaux sont souvent attirés à toute vitesse par ce gouffre, si rapidement qu'on dirait un jet de flèche; il en périt parfois dans cet abysse horrible. Souvent aussi, alors qu'ils sont sur le point de couler, la masse de l'eau les tire tout à coup en arrière et ils sont repoussés aussi vite qu'ils avaient été attirés. Selon certains, il y a un autre gouffre similaire entre l'île de Bretagne et la province de Galice. On en trouvera confirmation sur les rivages de Séquanie[12] et d'Aquitaine, où deux fois par jour il se produit des inondations si subites que, pour peu qu'on se trouve sur la plage, on a bien du mal à s'échapper. On voit les fleuves de ces régions refluer à très grande vitesse à leur source et l'eau douce se charger en sel sur des milles. Les habitants de l'île d'*Evodia*[13], à presque trente milles des côtes de Séquanie, assurent entendre le grondement des eaux qui tombent dans cette Carybde. J'ai entendu un Gaulois, des plus nobles, raconter qu'une fois des bateaux malmenés par la tempête avaient été engloutis par elle. Un seul des hommes qui s'étaient trouvés à bord, alors que les autres mouraient, vivait encore et surnageait; il fut entraîné par la force des eaux qui chutaient dans le précipice jusqu'au seuil de ce gouffre épouvantable. Il voyait déjà s'ouvrir les profondeurs infinies de ce chaos et, mort de terreur, attendait d'y tomber quand tout à coup, alors qu'il avait renoncé à tout espoir, il se retrouva assis sur un rocher affleurant, dont les flancs finirent par rester à l'air libre une fois absorbé tout le flot qui se déversait. Il resta agrippé là, souffle coupé par la peur, ne sachant trop que faire au milieu de tels périls et s'apprêta de toute façon à une mort tout juste retardée. Brusquement, il vit comme des montagnes d'eau jaillir des profondeurs : les bateaux engloutis émergeaient à nouveau. L'un d'eux s'approchait, il s'y accrocha tant bien que mal et, volant sur la vague, fut tout de suite porté près des côtes. C'est ainsi qu'il échappa au danger d'une mort terrible et put ensuite faire le récit des périls qu'il avait encourus. Notre mer Adriatique aussi, quoique dans une moindre mesure, enva-

hit les rivages de la Vénétie et de l'Istrie. Il faut croire qu'il s'y cache des tourbillons de ce genre, plus modestes, qui absorbent le reflux et rejettent les eaux pour inonder les plages. Mais après cette petite digression, revenons au fil de l'histoire.

7. *Arrivée des Winniles en Scoringe; Ambri et Assi, chefs des Vandales, leur font dire de payer un tribut.*

Partis donc de Scandinavie, les Winniles, sous la conduite d'Ibor et Aio, arrivèrent dans la région appelée Scoringe, où ils s'installèrent quelques années. C'était l'époque où Ambri et Assi commandaient les Vandales et accablaient les provinces voisines sous la guerre. Rendus arrogants par leurs nombreuses victoires, les voilà qui envoient des messagers aux Winniles : payez un tribut aux Vandales, ou préparez-vous à la guerre et à ses combats. Ibor et Aio décidèrent alors, avec l'accord de leur mère Gambara, que mieux valait défendre sa liberté par les armes que la déshonorer en payant un tribut, et firent donc savoir aux Vandales qu'ils préféraient la lutte à l'asservissement. Mais les Winniles avaient beau être alors tous d'une jeunesse florissante, ils étaient peu nombreux, puisque ne représentant qu'un tiers à peine de la population d'une île pas bien grande par ailleurs.

8. *Une fable ridicule sur Godan et Frea.*

Il existe à ce propos une affabulation ridicule[14], selon laquelle les Winniles seraient allés trouver Godan pour lui demander la victoire contre les Vandales. Celui-ci aurait répondu qu'il la donnerait aux premiers qu'il verrait au lever du soleil. Gambara aurait alors demandé à son tour la victoire pour les Winniles à la femme de Godan, Frea, qui aurait donné le conseil suivant : que les femmes des Winniles dénouent leurs cheveux et se les arrangent le long de la figure comme une barbe, puis s'alignent au petit matin avec leurs époux du côté de la fenêtre où Godan a l'habitude de regarder vers l'est, pour qu'il les voie tous ensemble. Ainsi fut fait : quand Godan les observa au lever du soleil, il aurait dit : « Qui sont donc ces longues-barbes ? ». Frea n'eut alors plus qu'à glisser qu'il fallait donner la victoire à ceux qu'il venait de nommer, et c'est ainsi que Godan l'aurait donc offerte aux Winniles. Mieux vaut rire de

la fable, et la tenir pour nulle : la victoire n'est pas du ressort des hommes, c'est le ciel qui l'administre.

9. *Pourquoi les Winniles ont été appelés Lombards; Wotan est celui qui s'appelle Mercure chez les Romains.*

Il est sûr pourtant que les Lombards, d'abord appelés Winniles, reçurent leur nom du fait qu'ils se laissaient pousser long la barbe sans la couper. Dans leur langue en effet, « lang » veut dire long et « bart » barbe[15]. Quant à Wotan, qu'ils ont appelé Godan en ajoutant une lettre, c'est le Mercure des Romains[16], et tous les peuples de la Germanie l'adorent comme un dieu; il n'aurait pas vécu vers cette époque-là mais bien avant, et non pas en Germanie mais en Grèce.

10. *Victoire des Lombards sur les Vandales; la famine des Lombards.*

Les Winniles donc, ou Lombards, engagent la bataille contre les Vandales avec toute la vigueur qu'exige la gloire d'être libre, et gagnent. Après quoi ils eurent à endurer une grande famine dans cette même province de Scoringe, ce qui les plongea dans un profond abattement.

11. *Les Lombards voulant passer en Mauringe en sont empêchés par les Assipittes.*

Au sortir de la Scoringe, ils s'apprêtaient à traverser la Mauringe[17] quand les Assipittes[18] leur barrèrent la route, mettant toutes sortes d'empêchements à leur passage chez eux. Les Lombards voyaient les nombreuses troupes de l'ennemi et, vu la maigreur de leur propre armée, n'osaient en découdre; ils s'interrogeaient sur la conduite à tenir, lorsqu'enfin l'urgence leur fit imaginer un plan. Ils firent semblant d'avoir dans leur camp des cynocéphales[19] (des hommes à tête de chien) et propagèrent chez leurs adversaires la rumeur qu'ils ne lachaient jamais prise au combat et qu'ils se gorgeaient de sang humain, allant jusqu'à boire le leur s'ils ne pouvaient attraper l'ennemi. Pour faire croire à ces racontars, ils agrandissent les tentes et allument de nombreux feux dans le camp. Et les Assipittes, rendus crédules par ce qu'ils avaient vu et entendu, n'osèrent plus se risquer dans la guerre dont ils les avaient menacé.

12. *Le duel des deux champions, l'un lombard, l'autre assipitte.*

Ils avaient tout de même avec eux un colosse et se fiaient à ses forces, convaincus qu'elles leur feraient obtenir ce qu'ils voulaient. Le proposant pour se battre au nom de tous les autres, ils font dire aux Lombards d'envoyer un homme de leur choix pour un combat singulier : si leur champion gagne, les Lombards s'en iront par le chemin par lequel ils sont arrivés; s'il est battu, les Assipittes ne s'opposeront plus à la traversée de leur pays. Les Lombards balançaient pour savoir qui serait le meilleur à envoyer face à cet homme des plus aguerris, lorsque quelqu'un de condition servile s'offrit spontanément pour se mesurer au défi ennemi, pourvu qu'en cas de victoire on le libérât, lui et sa descendance, de la disgrâce de la servitude. Bref, ils s'engagent avec reconnaissance à respecter sa demande. Il alla contre l'ennemi, combattit et gagna, obtenant ainsi le droit de passage pour les Lombards et, pour lui et les siens, la liberté et ses droits comme il l'avait souhaité.

13. *Les Lombards traversèrent la Mauringe et poussèrent vers des terres plus lointaines.*

Les Lombards finissent par arriver en Mauringe. Pour renforcer les rangs des combattants, ils détachent un bon nombre d'esclaves du joug de la servitude et leur donnent le statut d'homme libre, confirmant l'affranchissement par la ratification coutumière de la flèche, sans oublier le murmure de quelques formules ancestrales pour renforcer la chose. Sortis de la Mauringe, ils touchèrent le Goland[20] où ils séjournèrent quelque temps puis, dit-on, occupèrent quelques années durant *Anthab*, *Banthaib* et aussi *Vurgundaib* — probablement des noms de pays ou de localités quelconques, à mon avis[21].

14. *À la mort des chefs Ibor et Aio, les Lombards eurent comme premier roi Agelmund.*

Entre-temps étaient morts Ibor et Aio, les chefs qui les avaient conduits hors de Scandinavie et les avaient commandés jusque-là. Se refusant alors à dépendre plus longtemps de simples chefs, les Lombards décidèrent de se donner un roi comme les autres peuples. Le premier, donc, fut le fils d'Aio

Agelmund, descendant des Gungingi, tenus pour une excellente famille. D'après les anciens, il gouverna le royaume des Lombards pendant trente-trois ans.

15. *La putain qui accoucha de sept enfants, dont l'un fut Lamissio; duel de celui-ci avec l'Amazone.*

Une putain accoucha vers cette époque de sept bébés d'un coup. Avec une cruauté que n'ont pas les bêtes fauves, elle les jeta dans une mare pour s'en débarrasser — si certains jugent la chose impossible, qu'ils relisent l'histoire ancienne et ils trouveront des femmes qui ont accouché à elles seules non seulement de sept enfants d'un coup, mais même de neuf, surtout chez les Égyptiens. Or le roi Agelmund, passant par là, arriva vers la mare. Arrêtant son cheval, il fixa avec stupeur les pauvres petits enfants; il les tournait et les retournait du bout de sa lance quand l'un d'eux allongea la main et l'attrapa. Le roi, pris de pitié et complètement abasourdi devant le phénomène, déclara qu'un grand destin attendait le nouveau-né. Il le fit immédiatement retirer de la mare, le confia à une nourrice et ordonna de soigner son éducation. Comme il l'avait sauvé d'une mare, en leur langue « lama », il lui donna le nom de Lamissio[22]. En grandissant, celui-ci devint un jeune homme plein d'énergie, ce qui lui valut à la fois de démontrer sa très bonne aptitude au combat et de tenir à son tour les rênes du royaume après le décès d'Agilmund. On raconte que lors d'une expédition avec leur roi, les Lombards arrivés à un fleuve s'en virent bloquer la traversée par les Amazones et que Lamissio fit le coup de poing dans l'eau avec la plus forte d'entre elles et la tua, se gagnant l'éloge et la gloire et procurant le passage aux Lombards. Les deux armées avaient en effet convenu que si l'Amazone battait Lamissio, les Lombards devraient s'éloigner du fleuve; dans le cas contraire, et c'est ce qui arriva, on leur en cèderait la traversée. Cette partie du récit ne repose sans doute que sur une vérité bien mince. Tous ceux qui connaissent ces vieilles histoires savent bien que le peuple des Amazones a été détruit bien avant que ces faits aient pu se produire[23]; à moins peut-être que, dans ces lieux mal connus et à peine mentionnés par l'historiographie où sont censés s'être déroulés ces événements, n'aient existé jusqu'à cette date des femmes de ce genre. J'ai effectivement moi aussi entendu

dire qu'un peuple de ces femmes existe encore aujourd'hui dans les profondeurs de la Germanie.

16. *Les Bulgares attaquèrent de nuit le camp des Lombards, tuèrent le roi Agelmund et emmenèrent prisonnière sa fille.*

Après la traversée du fleuve dont j'ai parlé, les Lombards arrivèrent donc dans des contrées plus lointaines, où ils séjournèrent quelque temps. Suivit une longue période de calme, qui leur fit baisser la garde et quitter tout soupçon d'adversité; mais la sécurité, toujours mère de déboires, leur causa bien des ennuis. Une nuit, ils avaient négligé de prendre des précautions et dormaient tous paisiblement quand soudain les Bulgares[24] se jetèrent sur eux. Ils firent bon nombre de blessés, en laissèrent autant à terre et se déchaînèrent tellement dans leur campement qu'ils réussirent à tuer le roi Agelmund lui-même et à faire prisonnière sa fille unique.

17. *Lamissio devint roi; sa victoire sur les Bulgares.*

Les Lombards se ressaisirent quand même après ces revers et décidèrent de prendre pour roi ce Lamissio dont j'ai parlé plus haut. Celui-ci, bouillant de jeunesse et plutôt disposé à en découdre, voulait venger le meurtre d'Agelmund, son père nourricier, et prit les armes contre les Bulgares. Mais dès la première escarmouche, les Lombards tournèrent les talons et s'enfuirent dans leur camp. Devant cela, le roi Lamissio haussa le ton; à tous les soldats, il se mit à crier le souvenir de la honte qu'ils avaient subie, leur remit devant les yeux le spectacle déshonorant de leur roi égorgé par l'ennemi, de sa fille, qu'ils s'étaient choisie pour reine, misérablement traînée en captivité. Et de les exhorter enfin à se défendre par les armes, eux et les leurs : mieux vaut laisser son âme dans la bataille qu'être le jouet de l'ennemi comme des esclaves de bas étage. Hurlant de la sorte, alternant menaces et promesses, il raffermit leurs esprits pour l'affrontement guerrier; même ceux de condition servile, s'il les voit aller au combat, il leur donnera la liberté en plus des primes. Enfin enflammés par les encouragements et par l'exemple du prince qui s'était lancé le premier dans la bataille, ils sautent sur l'ennemi, luttent férocement et écrasent leurs adversaires en un grand massacre; et, en prenant finale-

ment la victoire sur leurs vainqueurs, ils vengent à la fois la mort de leur roi et leurs propres offenses. Ils s'emparèrent d'un abondant butin pris sur les dépouilles de l'ennemi et, de ce jour, manifestèrent une plus grande audace dans la recherche de la guerre et de ses fatigues.

18. *À la mort de Lamissio, Lethu prit en mains le royaume, et après lui son fils Hildehoc, suivi de Godehoc.*

Après quoi mourut Lamissio, le deuxième à avoir régné. Le troisième à accéder au gouvernement du royaume fut Lethu, qui régna environ quarante ans et laissa comme successeur et donc comme quatrième roi son fils Hildeoc. Après la mort de celui-ci, le cinquième fut Gudeoc[25].

19. *Guerre entre le roi des Turcilinges Odoacre et le roi des Ruges Feletheus; victoire des Lombards sur les Ruges et occupation de leur province.*

À cette époque-là flamba une grave querelle entre Odoacre, qui régnait sur l'Italie depuis quelques années déjà[26], et le roi des Ruges Feletheus, dit Feva. Celui-ci vivait alors sur la rive extérieure du Danube, celle-là même que le fleuve sépare du territoire du Norique. C'est sur ce territoire des Noriques que se trouvait le monastère du bienheureux Séverin, lequel, doté de la sainteté d'une abstinence parfaite, s'était déjà rendu fameux par ses nombreuses vertus. Il a habité là jusqu'au terme de son existence, mais sa précieuse dépouille est maintenant à Naples[27]. Bien souvent, de son verbe céleste, il exhorta ce Feletheus dont j'ai parlé et son épouse Gisa à faire taire leur iniquité. Comme ils n'avaient que mépris pour ses pieux discours, il leur a annoncé de longue date ce qui leur est arrivé par la suite. Odoacre rassembla donc les peuples qui dépendaient de lui, c'est-à-dire les Turcilinges, les Hérules et ceux des Ruges qui étaient à lui depuis déjà un moment, sans compter les populations d'Italie. Il alla en Rugiland, combattit les Ruges qu'il anéantit en leur infligeant leur ultime défaite, tua en plus leur roi Feletheus et regagna l'Italie après avoir dévasté toute la province, emmenant avec lui une foule de prisonniers[28]. Les Lombards quittèrent alors la région où ils étaient et vinrent en Rugiland — en latin : patrie des Ruges — où, grâce à la fertilité du sol, ils purent rester plusieurs années[29].

20. À la mort de Godehoc régna Claffo, puis Tato, qui détruisit le royaume des Hérules.

Gudeoc mourut pendant ces événements; son fils Claffo lui succéda. Mort lui aussi, le septième à monter sur le trône fut son fils Tato. Les Lombards quittèrent aussi le Rugiland et habitèrent dans des plaines ouvertes, qu'on appelle « Feld » en langage barbare[30]. Ils étaient là depuis trois ans, lorsqu'éclata une guerre entre Tato et le roi des Hérules Raoul, en dépit des alliances qu'ils avaient nouées par le passé. Voici quelle fut la cause de leur discorde. Le frère du roi Raoul était venu trouver Tato pour conclure une paix et s'en retournait chez lui après sa mission. Il passa par hasard devant la maison de la fille du roi, Rumetrude. Devant la troupe nombreuse et la noble compagnie, celle-ci demanda qui pouvait bien faire l'objet d'une révérence aussi marquée. On lui dit qu'il s'agissait du frère du roi Raoul, qui rentrait dans sa patrie à l'issue d'une ambassade. La jeune fille envoya alors quelqu'un l'inviter à bien vouloir prendre un verre de vin. Lui, d'un cœur simple, se rendit à l'invitation mais, devant sa petite taille, elle ne fut que dédain, superbe, mépris et se moqua de lui ouvertement. Honte et indignation mêlées, celui-ci répliqua de manière telle que la fille n'en eut que l'esprit plus dérangé. Brûlant alors d'une rage toute féminine, incapable de contenir son amour-propre blessé, elle imagina une rouerie qu'elle fit tout pour mener à terme. Feignant de prendre avec patience la situation, elle le détend d'une conversation agréable et, tout sourire, l'invite à s'asseoir. Elle le place de manière telle qu'il se trouve dos à une fenêtre où, comme pour honorer son hôte, elle avait fait mettre une tenture précieuse; en fait, il s'agissait de ne pas éveiller de soupçon chez lui : l'horrible sauvage avait donné ordre à ses serviteurs de lui trouer le dos à coups de lances au moment où elle dirait « Mélange » comme si elle parlait à l'échanson. Et c'est ce qui arriva : à peine cette femme cruelle eut-elle donné le signal que l'ordre inique fut exécuté; l'homme s'écroula, blessé de part en part, et rendit l'âme. Quand on annonça la chose au roi Raoul, il pleura le trépas si cruel de son frère et, n'en pouvant supporter la douleur, brûla de le venger. Le traité conclu avec Tato fut rompu et il lui déclara la guerre[31]. Bref, les deux armées se rassemblent dans le « Feld ». Raoul envoie les siens au combat tandis que lui-

même, sans douter un instant de la victoire, reste au camp devant une table à jeu. Il faut dire que les Hérules étaient alors rompus aux exercices militaires et très fameux pour les sanglantes défaites qu'ils avaient déjà infligées à bon nombre d'ennemis. Soit pour s'alléger, soit par mépris pour les blessures qu'ils pouvaient recevoir de l'adversaire, ils se battaient nus, ne se couvrant que les parties génitales. Leur roi, absolument sûr de leurs forces, tout en restant tranquillement à sa table à jeu, fit grimper un de ses hommes à un arbre qui se trouvait là pour avoir plus vite la nouvelle de la victoire, le menaçant de lui couper la tête s'il lui annonçait la déroute de ses troupes. Tout en voyant la ligne hérule plier sous la pression des Lombards, l'homme, interrogé à plusieurs reprises sur le comportement des premiers, répondit qu'ils se battaient à merveille. N'osant parler, il ne révéla le malheur qu'il avait sous les yeux qu'au moment où toute l'armée offrit son dos à l'ennemi. Il finit, quoique trop tard, par exploser : « Malheur à toi, pauvre Hérulie, tu plies sous la colère divine ! ». Troublé par ces paroles, le roi demanda : « Quoi, mes Hérules prennent donc la fuite ? ». Et lui : « Ce n'est pas moi, ô roi, mais toi-même qui l'as dit ». Comme il arrive fréquemment en de telles circonstances, le roi et tous les siens se trouvent désemparés; tandis qu'ils hésitaient sur la conduite à tenir, les Lombards leur tombèrent sur le dos et les mirent en pièces durement. Le roi lui-même, malgré une résistance courageuse mais vaine, fut tué aussi. Si grand fut le courroux divin qu'il ne les lâcha pas d'une semelle : dans leur fuite désordonnée, les soldats hérules crurent en voyant des champs de lin verdoyants qu'il s'agissait d'une eau où ils pourraient nager; et, tandis qu'ils étendaient les bras comme pour nager, ils s'exposaient à la frappe impitoyable des glaives ennemis. Ayant victoire acquise, les Lombards se partagent alors l'énorme butin qu'ils avaient trouvé dans le camp. Tato emporta quant à lui l'étendard — qu'ils appellent *bandum* — de Raoul et son casque habituel de combat. Dès lors s'écroula tout ce qui faisait la valeur des Hérules, au point qu'ils n'eurent plus du tout de roi pour les commander. Pour les Lombards, enrichis, dont les effectifs avaient grossi de l'apport des divers peuples qu'ils avaient vaincus, ce fut au contraire le point de départ de nouvelles quêtes militaires et de la diffusion universelle de leur gloire valeureuse.

21. *Mort de Tato et règne de Wacho, qui battit les Suèves; ses femmes et ses filles; règne de son fils Waltari.*

Pourtant, Tato ne put goûter longtemps son triomphe militaire : Waccho, le fils de son frère Zuchilo, se souleva contre lui et le fit passer dans l'autre monde. Hildechis, le fils de Tato, entra aussi en conflit contre Waccho mais fut vaincu par lui; il s'enfuit chez les Gépides[32] où il resta exilé jusqu'à la fin de sa vie, raison pour laquelle les Gépides et les Lombards, dès lors, n'eurent plus que des relations d'inimitié. À la même époque, Waccho attaqua les Suèves[33] et les mit sous le joug de sa domination. Pour qui tiendrait ces faits pour des balivernes non conformes à la vérité, il n'y a qu'à relire le prologue de l'édit des lois lombardes composé par le roi Rothari[34]; dans presque tous les manuscrits, il trouvera un récit équivalent à celui de ma petite histoire. Waccho eut trois femmes. La première fut Raniconde, fille du roi des Thuringiens[35]; il épousa ensuite Austriguse, fille du roi des Gépides, qui lui donna deux filles appelées l'une Wisegarde — donnée en mariage au roi des Francs Theudepert[36] —, l'autre Waldrade — mariée à Cusupald, un autre roi des Francs qui l'ayant prise en grippe la donna comme épouse à un de ses hommes, du nom de Garibald[37]. Waccho eut comme troisième femme Salinga, fille du roi des Hérules; elle donna naissance à un fils qu'on appela Waltari et qui, à la mort de Waccho, fut le huitième roi des Lombards[38]. Tous étaient des Lithinges, nom donné par les Lombards à l'une de leurs vieilles familes nobles.

22. *À la mort de Waltari régna Audoin, qui emmena les Lombards en Pannonie.*

Waltari régna sept ans, au bout desquels il fut enlevé à cette terre. Après lui, Audoin fut le neuvième à obtenir le royaume. C'est lui qui, peu après, mena les Lombards en Pannonie[39].

23. *Guerre des Gépides contre les Lombards, dans laquelle Alboin tua le fils du roi des Gépides.*

Le conflit qui couvait depuis un moment entre Gépides et Lombards finit par éclater. Les deux parties se préparent à la guerre[40]. Le combat s'était engagé, les deux camps luttaient

farouchement sans qu'aucun fît mine de céder lorsqu'Alboin, fils d'Audoin, et le fils de Turisindus Turismodus se retrouvèrent face à face. Alboin donna un coup d'épée à l'autre, le fit tomber de son cheval et le tua. Voyant mourir le fils du roi, qui avait soutenu la majeure partie de la bataille, les Gépides démoralisés prennent la fuite. Lancés à leurs trousses, les Lombards les fauchent sans merci puis, en ayant massacré la plupart, rebroussent chemin pour détrousser les cadavres. Rentrés chez eux la victoire pleinement acquise, ils suggèrent à leur roi Audoin d'admettre Alboin à sa table : sa valeur guerrière leur avait donné la victoire; compagnon de son père dans le danger, il pouvait l'être au festin. Impossible, répondit Audoin, sans enfreindre les rites de notre peuple. « Vous savez bien, dit-il, que la coutume n'est pas que le fils du roi partage le repas de son père tant qu'il n'a pas reçu les armes du roi d'un peuple étranger ».

24. *Alboin, rendu avec quarante hommes chez le roi Turisindus dont il avait tué le fils, lui demanda les armes pour pouvoir partager la table de son père, et les reçut de Turisindus.*

Aux mots de son père, Alboin, n'emmenant avec lui que quarante jeunes gens, partit chez le roi des Gépides Turisindus contre lequel il venait à peine de faire la guerre et lui indiqua le motif de sa visite. L'accueil du roi fut bienveillant; il l'invita à sa table et le fit asseoir à sa droite, place habituelle de son fils défunt Turismodus. Tandis qu'ils se servaient en mets variés, Turisindus repensait à son fils naguère assis là, revoyant le trépas de son enfant et, sous ses yeux, à sa place, son meurtrier. Poussant de gros soupirs, incapable finalement de se contenir, il laissa éclater sa douleur : « Cette place m'est chère, mais comme il m'est pénible d'y voir la personne qui l'occupe ! ». Un autre fils du roi était là; excité par les paroles de son père, il se mit à brocarder les Lombards de manière insultante, affirmant qu'avec leurs molletières blanches ils ressemblaient à des juments aux pattes blanches, et ajoutant : « Ce sont des bêtes tachées[41], ces cavales auxquelles vous ressemblez ». L'un des Lombards fit cette réplique : « Va donc au champ d'*Asfeld*[42], tu te rendras sûrement compte qu'elles ont de bonnes ruades, ces cavales, comme tu dis, surtout à l'endroit où les os de ton frère sont dispersés au milieu des champs comme ceux d'un vilain

bourrin ». C'est trop de honte pour les Gépides qui, pris d'une violente colère, n'aspirent qu'à venger l'affront déclaré; les Lombards, de leur côté, sont prêts à se battre; tous portent la main au pommeau. Le roi se leva alors de table, s'interposa et réussit à apaiser la colère de ses hommes et leur envie d'en découdre, menaçant de sévir contre le premier qui déclencherait la mêlée : Dieu n'aime pas, dit-il, la victoire de celui qui tue l'hôte dans sa propre maison. La querelle ainsi apaisée, ils retournent au banquet l'esprit détendu désormais. Puis, prenant les armes de son fils Turismodus, Turisindus les donna à Alboin et le renvoya en paix chez son père, sain et sauf. Rentré chez celui-ci, Alboin fut dès lors admis à sa table. Et, tout en goûtant avec lui les délicieux plats royaux, il raconta par le menu tout ce qui lui était arrivé chez les Gépides au palais de Turisindus. L'assistance impressionnée applaudit l'audace d'Alboin mais ne célébra pas moins la parfaite loyauté de Turisindus.

25. *Le règne de Justinien et ses victoires.*

Justinien gouvernait à cette époque l'empire romain, sous d'heureux auspices[43]. Son activité militaire fut une réussite, et son œuvre civile admirable. Grâce au patrice Bélisaire, il infligea en effet une sévère défaite aux Perses, et le même Bélisaire fut l'instrument par lequel il extermina les Vandales[44], fit prisonnier leur roi Gelismer et rendit à l'empire romain toute l'Afrique, après quatre-vingt-seize ans. Et c'est encore l'énergie de Bélisaire qui lui fit vaincre le peuple des Goths en Italie et capturer leur roi Witichis[45]. Sa valeur força ensuite l'admiration en mettant également à genoux les Maures[46] et leur roi Amtalan qui infestaient l'Afrique, grâce à l'ex-consul Jean. Il soumit encore d'autres peuples au droit de la guerre, de la même manière : toutes victoires qui lui ont valu de mériter les surnoms d'Alamannique, Gothique, Francique, Germanique, Antique, Alanique, Vandalique et Africain. Il corrigea aussi en une remarquable synthèse les lois des Romains qui étaient beaucoup trop bavardes et inutilement confuses : il condensa en effet en douze livres l'ensemble des constitutions des princes qui se trouvaient dans de nombreux volumes, et ordonna d'appeler l'ouvrage *Code Justinien*. De même, il ramena à cinquante livres les quelque deux mille volumes où s'éta-

laient les lois de chaque magistrat et de chaque juge — ce qu'il désigna du nom de *Code des Digestes* ou *des Pandectes*. Il composa aussi une œuvre nouvelle, les quatre livres des *Institutions* où sont présentées toutes les lois sous forme résumée. Quant aux lois récentes, celles qu'il avait lui-même émises, elle furent rassemblées en un seul volume et il fit appeler l'ouvrage *Novelles*[47]. Ce même prince fit aussi bâtir dans la ville de Constantinople, en l'honneur du Christ Seigneur, sagesse de Dieu le Père, un temple qu'il nomma en grec *Agia Sophia*, c'est-à-dire la Sainte-Sagesse. Cette construction surpasse tous les autres édifices, au point qu'on chercherait en vain quelque chose de semblable sur toute la surface de la terre. Ce prince était en effet catholique par sa foi, droit dans ses œuvres, juste dans les jugements; tout chez lui tendait au bien. À Rome, Cassiodore brillait alors par son savoir, aussi bien dans les matières divines que dans celles du siècle. Parmi ses nobles écrits, c'est surtout sur le sens caché des psaumes qu'il exerça la très grande puissance de son génie. D'abord consul, puis sénateur, il devint finalement moine[48]. À l'époque était aussi fixé à Rome l'abbé Denis, qui a établi un comput pascal admirablement raisonné[49]. Il y eut alors aussi Priscien de Césarée à Constantinople, qui explora les profondeurs, pour ainsi dire, de l'art de la grammaire[50]. Sans oublier Arator, sous-diacre de l'église de Rome, admirable poète qui versifia en hexamètres les Actes des Apôtres[51].

26. *Le bienheureux Benoît, ses miracles et ses louanges.*

C'est aussi pendant ces jours-là que le très bienheureux père Benoît, d'abord au lieu nommé Subiaco, à quarante milles de Rome, puis à la forteresse de Cassin, qu'on appelle La citadelle, a resplendi par les mérites et les vertus apostoliques de sa grande vie. On sait que le pape Grégoire a écrit sa vie dans ses *Dialogues*, en un style charmant[52]. En l'honneur d'un Père si grand, j'ai moi-même illustré ses miracles d'autant de distiques élégiaques[53], dans la mesure de mes faibles moyens. Les voici :

Par où commencerai-je, ô saint Benoît, tes triomphes,
tes vertus amoncelées, par où commencerai-je ?
Gloire à toi, père bienheureux, ton nom seul dévoile tes mérites,

lumière éclatante du siècle, gloire à toi, père bienheureux !
Applaudis encore, Norcia, ton fils tant illustre,
toi qui portes au monde les astres, Norcia, applaudis encore !
Ô digne enfance, d'une morale bien au-dessus de son âge,
tu dépasses les vieux, ô digne enfance !
Ô fleur du paradis, tu méprises l'efflorescence du siècle,
et méprises l'opulence romaine, ô fleur du paradis.
Portant le van cassé, la nourrice s'attristait,
mais joyeuse la nourrice l'emporta réparé[54].
Qui porte le nom de Rome cache le novice dans les roches,
de la piété lui porte l'opulence, qui porte le nom de Rome.
Les grottes résonnent de louanges, tous les mortels les ignorent,
de louanges elles résonnent, les grottes que tu connais.
Le froid, le vent, la neige, trois ans sans faiblir les endures,
aimant Dieu tu t'en ris, du froid, du vent, de la neige.
La ruse est vénérable, loué le pieux larçin,
pour nourrir l'homme de Dieu la ruse est vénérable.
L'amour annonce la chère, mais le diable s'interpose,
mais nourricière est la foi, qui annonce la chère[55].
Il soigne le rite des fêtes, qui prête l'oreille au Christ,
rassasiant l'homme à jeun, il soigne le rite des fêtes[56].
Ils portent une nourriture bienvenue, les porchers avares, aux grottes,
le cœur en joie l'apportent, la nourriture bienvenue[57].
Le feu périt par le feu quand les ronces lacèrent les chairs,
le feu de la chair par celui du ciel : le feu périt par le feu[58].
La peste mauvaise, tapie, est vue de loin par l'œil sagace,
elle ne résiste pas aux armes de la croix, la peste mauvaise, tapie[59].
Le fouet léger guide et soutient l'âme errante,
il éloigne la peste errante, le fouet léger[60].
L'onde de l'eau pérenne sourd du marbre natif,
elle baigne les cœurs arides, l'onde de l'eau pérenne[61].
Le fond du gouffre touchas, ô fer arraché à son manche,
regagnant les hauteurs, tu quittes le fond du gouffre, ô fer[62].
Aux ordres paternels, il glisse à la surface de l'eau, et vit,
et court porté par les eaux, aux ordres paternels.
L'onde offrit un passage à qui, tout de suite, obéit à son maître,
il courait sans savoir, l'onde lui offrit un passage.

Toi aussi, petit enfant, l'eau t'entraîne, sans te tuer,
tu es le vrai témoin, petit enfant, toi aussi[63].
Les cœurs perfides se plaignent sous l'aiguillon du mal,
aux flammes du Tartare les cœurs perfides se plaignent.
Le corbeau porte l'aliment qu'offrent les doigts propices,
à l'ordre le porte au loin, le corbeau, le mauvais aliment.
Il pleure, le cœur sacré, l'ennemi mort dans sa chute,
la mort du disciple il pleure, le cœur sacré[64].
Avec de glorieux princes tu gagnes les douceurs du Liri,
le ciel t'as poussé aux douceurs du Liri[65].
Inique serpent, tu rages, privé du bois et des autels,
tu as perdu tes gens, inique serpent, tu rages.
Va-t-en, méchant assis là, laisse aux murs les marbres,
un ordre t'y contraint, méchant assis là, va-t-en.
On voit s'élever un feu vorace, de fausses flammes,
mais toi, gemme étincelante, tu ne vois pas de feu vorace.
Quand le mur se construit, la chair d'un frère se déchire,
il est indemne, le frère, quand le mur se construit[66].
Dévoilés les secrets, démasqués les gloutons,
du don qu'il a reçu se dévoilent les secrets[67].
Tyran cruel, en vain ta ruse tend ses filets,
ta vie reçois son frein, tyran cruel.
Les hauts murs de Numa, nul ennemi ne les abattra,
un ouragan, dit-il, abattra les hauts murs de Numa[68].
Le dur ennemi te frappe, pour qu'à l'autel tu ne portes tes dons,
aux autels tu portes tes dons, le dur ennemi te frappe[69].
Tout l'enclos du troupeau, d'avance il le savait, tomberait aux mains de ce peuple,
ce même peuple répare tout l'enclos du troupeau[70].
Jeune ami de la fraude, l'insinuant serpent te séduit,
tu n'es pas pris par le serpent, jeune ami de la fraude[71].
Esprit bouffi d'orgueil, silence ! tais-toi, ne harcèle pas l'homme qui voit,
tout s'ouvre pour le devin, esprit bouffi d'orgueil, silence[72] !
On chasse la sombre faim : le ciel porte à manger,
mais de l'esprit aussi on chasse la sombre faim[73].
Stupeur dans tous les cœurs, tu étais là, sans corps,
tu prédis en vision, stupeur dans tous les cœurs[74].
À l'ordre de ta voix ne daignent freiner leurs langues,
mais sortent du tombeau, à l'ordre de la voix.

Sur l'ordre de ta voix on les refuse au sacrifice,
assistent au sacrifice sur l'ordre de ta voix[75].
La terre au sein ouvert rejette le corps inhumé,
sur ordre elle le retient, la terre au sein ouvert[76].
Ce dragon perfide incite le fugueur à faire vite,
Il bloque le chemin défendu, ce dragon perfide[77].
Le mal funeste fait tomber la parure de la tête,
aux ordres loin s'en va, le mal funeste[78].
Le métal fauve, l'homme de piété le promet à à celui dans le besoin, mais ne l'a pas,
des cieux il a reçu le métal fauve, l'homme de piété[79].
Ta peau, ô malheureux, marbrée du fiel de la couleuvre,
tu la retrouves intacte, ô malheureux, ta peau[80].
Les rochers coupants attrapent le verre mais ne peuvent le briser,
ils conservent le verre intact, les rochers coupants.
Pourquoi crains-tu, intendant, d'offrir une goutte du flacon ?
les jarres débordent, regarde, pourquoi crains-tu, intendant [81]?
D'où tirerais-tu des soins, toi qui n'espères pas le salut ?
toi qui tues sans arrêt, d'où tirerais-tu des soins ?
Ô vieil homme bien à plaindre, tu tombes sous le coup de l'ennemi;
mais d'un coup en réchappes, ô vieil homme bien à plaindre[82].
Les lacets du barbare serrent les mains ignorantes de la faute,
d'eux-mêmes ils fuient les mains, les lacets du barbare.
Le cavalier plein de superbe beugle et crie ses menaces,
il gît prostré à terre, le cavalier plein de superbe[83].
Le père sur ses épaules porte la dépouille de l'enfant défunt,
c'est un enfant vivant qu'il porte, le père, sur ses épaules[84].
L'amour vainc tout[85], la sœur a vaincu le bienheureux grâce à la pluie,
le sommeil a fui les yeux, l'amour vainc tout.
Aimée pour sa simplicité, telle une colombe elle gagne les hauteurs,
elle entre au royaume des cieux, aimée pour sa simplicité[86].
Ô toi, tant fait pour Dieu, le monde entier s'ouvre à toi,
qui illumines le caché, ô toi tant fait pour Dieu.
Un globe de feu soutient le juste qui vogue sur l'éther,

le pieux amour l'a embrasé, un globe de feu le soutient.
Trois fois appelé il est présent, le témoin attendu du miracle,
cher à l'amour du père trois fois appelé il est présent[87].
Chef bon, qui exhortes à se battre, ton exemple affermit les cœurs,
le premier cours aux armes, chef bon, qui exhortes à se battre.
Il a donné les signes qu'il fallait, quittant ceux dont il partageait la vie,
se hâtant vers la Vie, il a donné les signes qu'il fallait.
Le psalmiste assidu jamais ne laissait inactif le plectre,
il mourut, en chantant le sacré, le psalmiste assidu.
Ceux qui n'ont eu qu'un cœur, le même tombeau les abrite,
une même gloire les enveloppe, ceux qui n'ont eu qu'un cœur.
On vit une route splendide, où les torches à foison flamboyaient,
et le saint la monta, on vit une route splendide[88].
À l'enceinte rocheuse arrivée, son erreur par hasard l'a sauvée,
aux errements échappa, à l'enceinte rocheuse arrivée[89].
Un mince poème il a donné, l'esclave suppliant, comme offrande,
exilé, pauvre, faible, un mince poème il a donné.
Puisse-t-il te convenir, je t'en prie, toi qui montres le sentier céleste,
ô Père Benoît, puisse-t-il te convenir, je t'en prie !

J'ai également composé un hymne en mètre iambique archiloïque[90], où est inclus chaque miracle du Père :

Frères, d'un cœur alerte
venez en chant harmonieux,
jouissons des joies
de cette illustre fête.
Là Benoît notre père
montre le dur sentier,
il monte aux royaumes d'or,
reçoit le prix de ses fatigues.
Il brille tel un astre nouveau,
chassant l'obscurité du monde.

Au seuil de son âge
les fleurs du siècle a méprisé.
Quelle puissance de miracles !
inspiré du souffle du Très Haut,
de prodiges étincelant,
l'avenir au siècle prophétisa.
Pour porter à manger au grand nombre,
il répare la corbeille du pain.
Cherchant le dur enfermement,
le feu par le feu a éteint.
La coupe qui porte le poison,
des armes de la croix l'a cassée.
Il tempéra l'âme errante
d'un fouet léger sur le corps.
Les flots se déversent des rochers,
le fer revient du gouffre,
l'obéissant court sur l'eau,
grâce au manteau l'enfant évite la mort.
Le poison caché se découvre,
l'oiseau accomplit les ordres,
la ruine broie l'ennemi,
le lion terrible cède, rugissant.
L'inamovible masse se fait légère,
le bûcher fantastique s'évanouit,
la santé revient voir le blessé,
les excés des absents se dévoilent.
Fourbe souverain, tu es pris,
inique possesseur, tu t'enfuis.
Futur, tu seras connu,
cœur, tu ne cèles pas les secrets.
En songe se fondent les temples,
la terre vomit les cadavres,
le dragon arrête le fugueur,
du ciel pleuvent des monnaies.
Le verre résiste aux pierres,
les jarres regorgent d'huile,
le regard délie le prisonnier,
les morts recouvrent la vie.
La puissance d'une telle lumière
par le vœu de la sœur est vaincue,
plus on aime, plus on peut.

Il la voit voler vers le ciel.
Inconnu jusque-là des siècles,
un astre brille dans la nuit,
on y voit toute la terre
et le pieux porté par les flammes.
Parmi ces admirables choses il brilla
d'un plectre doux comme le miel.
C'est qu'il traça fort bien la voie
à ceux qui suivent la vie sacrée.
Chef si puissant déjà pour tes disciples,
sois présent aux soupirs du troupeau,
que dans le bien il croisse, évitant le serpent,
qu'il soit le suiveur de ta route !

C'est avec plaisir que j'évoquerai en deux mots un fait dont le bienheureux pape Grégoire n'a pas parlé dans la vie de ce très saint Père. Quand, par inspiration divine, il alla depuis Subiaco jusqu'au lieu où il repose (un parcours d'environ cinquante milles), trois corbeaux qu'il avait l'habitude de nourrir le suivirent en volant autour de lui. Jusqu'à son arrivée, deux anges sous la forme de jeunes gens lui indiquèrent à chaque croisement la route à prendre. En ce lieu habitait alors un esclave de Dieu, à qui le ciel avait dit :

Ménage ces lieux, un autre ami n'est pas loin.

Arrivé là, dans la citadelle de Cassin, il se contraignit toujours à une grande abstinence. Mais c'est surtout pendant le temps de carême qu'il resta reclus, loin des trépidations du monde. J'ai pris tout cela dans le chant du poète Marc[91], qui est allé là chez ce même Père et a composé quelques vers à sa louange — je ne les ai pas insérés dans ce livre par peur de faire trop long. Il est certain toutefois que c'est à l'appel de Dieu que ce glorieux Père est venu en ce lieu fertile, dominant une riche vallée; et ce pour y créer une importante communauté monastique, telle qu'elle existe encore aujourd'hui avec l'aide de Dieu. Ainsi brièvement exposées ces choses qu'il ne fallait passer sous silence, revenons à la suite de notre histoire..

27. *Mort d'Audoin et règne d'Alboin; Alboin battit le roi des Gépides Cunimund et se maria avec sa fille Rosemonde.*

Audoin, le roi des Lombards dont j'ai parlé plus haut, eut donc en mariage Rodelinde[92], qui lui donna Alboin, homme fait pour la guerre et plein d'énergie en toutes choses. À la mort d'Audoin, Alboin accéda au gouvernement de la patrie comme dixième roi[93], avec l'assentiment de tous. Comme son nom était partout des plus fameux, et célèbre pour ses forces, le roi des Francs Clotaire[94] lui donna en mariage sa fille Clotsuinde, dont il n'eut qu'une fille nommée Alpsuinde. Entretemps mourut Turisindus, le roi des Gépides, à qui succéda Cunimund. Voulant venger les vieilles offenses faites à son peuple, celui-ci rompit le traité avec les Lombards et préféra la guerre à la paix[95]. Alboin, de son côté, conclut une alliance perpétuelle avec les Avars — qu'on appelait d'abord les Huns, mais qui furent ensuite désignés comme Avars d'après le nom de leur propre roi[96] — avant de partir pour la guerre déclenchée par les Gépides. Et tandis que ces derniers se hâtaient de marcher contre lui, les Avars envahirent leur patrie du côté opposé, comme ils avaient convenu avec Alboin. Un messager vint annoncer à Cunimund la triste nouvelle de l'invasion de son territoire par les Avars. Découragé, mis en difficulté par les deux parties, il n'en exhorta pas moins les siens au combat, d'abord contre les Lombards; s'ils réussissaient à les surmonter, ils repousseraient ensuite l'armée des Huns de la patrie. La bataille s'engagea donc, chacun y mettant toutes ses forces. Les Lombards en sortirent victorieux, se déchaînant si furieusement contre les Gépides qu'ils les massacrèrent jusqu'au dernier; il ne survécut guère qu'un homme sur cette foule nourrie, pour en faire le récit. C'est dans ce combat qu'Alboin tua Cunimund et lui coupa la tête pour s'en faire une coupe à boire — ce type de coupe s'appelle chez eux *scala*, et *patera* en latin[97]. Il emmena prisonnière sa fille Rosemonde en même temps qu'une multitude de gens de sexe et d'âge varié, et la prit pour femme (Clotsuinde était décédée), pour son malheur comme le démontra la suite. Les Lombards mirent à cette occasion la main sur un si gros butin qu'ils atteignirent un niveau de richesse des plus confortables. Quant à la race des Gépides, elle fut si diminuée qu'elle n'eut désormais plus de roi. Tous ceux qui avaient pu survivre à la guerre ou bien

furent soumis aux Lombards ou bien gémissent encore aujourd'hui sous le dur joug du pouvoir des Huns qui sont en possession de leur patrie. Alboin, lui, vit la célébrité de son nom se répandre si largement qu'aujourd'hui encore sa libéralité, sa gloire, ses succès militaires et sa valeur sont chantés chez le peuple des Bavarois comme chez celui des Saxons et chez d'autres hommes de même langue. De nos jours encore, beaucoup racontent que sous lui furent fabriquées des armes tout à fait spéciales.

FIN DU PREMIER LIVRE

DÉBUT DU DEUXIÈME LIVRE

1. *Les Lombards, commandés par le cartulaire Narsès, lui fournirent une aide contre les Goths.*

Partout résonnait le bruit des victoires répétées des Lombards, lorsque le cartulaire impérial Narsès[98], alors à la tête de l'Italie et dans les préparatifs d'une guerre contre Totila, le roi des Goths[99], envoya une ambassade à Alboin — les Lombards étaient alliés de l'empire depuis déjà quelque temps — pour obtenir un soutien armé dans ce prochain combat. Alboin envoya un contingent trié sur le volet pour seconder les Romains contre les Gètes[100] : le passage en Italie se fit par l'Adriatique et c'est unis aux Romains que les Lombards engagèrent la lutte avec les Goths. Ceux-ci furent complètement exterminés, avec leur roi Totila[101]. Le contingent victorieux regagna sa patrie honoré de nombreux cadeaux; et, durant tout le temps qu'ils occupèrent la Pannonie, les Lombards furent le soutien de la république romaine contre ses compétiteurs.

2. *Narsès vainquit les chefs des Francs Buccellinus et Amingus; mort du troisième chef, Leuthaire.*

Narsès combattit aussi à cette époque-là le chef[102] franc Buccellinus, à qui le roi Theudepert, rentré en Gaule après une incursion en Italie, avait laissé la conquête du pays, ainsi qu'à un autre chef, Amingus. Buccellinus avait ruiné et mis à sac presque toute l'Italie, d'où il rapportait pour son roi un butin considérable; il s'apprêtait à hiverner en Campanie lorqu'il fut finalement vaincu et tué par Narsès au cours d'une dure bataille, au lieu dit *Tannetum*[103]. Quant à Amingus, il s'était efforcé d'aider le comte des Goths Widin, en rébellion contre

Narsès, mais celui-ci les vainquit tous les deux. Widin, prisonnier, fut exilé à Constantinople, et Amingus qui lui avait offert son soutien périt sous le glaive de Narsès. Un troisième chef franc, Leuthaire, frère de Buccellinus, aurait voulu rentrer au pays avec le gros butin dont il était chargé, mais il mourut de sa belle mort[104] entre Vérone et Trente, près du lac de Garde.

3. *Narsès tua Sinduald, roitelet des Hérules qui s'était rebellé contre lui.*

Narsès eut encore à combattre le roi des Brenti Sinduald, un des survivants des Hérules qu'Odoacre avait jadis amenés avec lui en Italie. Narsès s'était d'abord attaché sa fidélité en lui donnant de nombreuses faveurs, mais il dut en définitive mater par les armes l'orgueilleuse rébellion de cet homme avide de pouvoir et, une fois capturé, le fit pendre à une haute poutre[105]. C'est à ce moment aussi que le patrice Narsès, grâce à son général Dagisteus, un homme courageux et aguerri, tint sous lui l'Italie tout entière, d'un bout à l'autre. Ce Narsès fut d'abord cartulaire, puis se gagna au mérite les honneurs du patriciat. C'était un homme très pieux, de religion catholique, généreux envers les pauvres, faisant preuve d'un zèle tout particulier pour la restauration des églises et tellement absorbé dans les veilles et les prières qu'il obtenait davantage la victoire par ses supplications à Dieu que par les armes et la guerre.

4. *Les signes annonciateurs de l'épidémie; la mortalité qui dévasta l'Italie au temps de Narsès.*

Il y eut à l'époque de Narsès une peste extrêmement grave, surtout dans la province de Ligurie[106]. Des marques apparaissaient brusquement sur les maisons, les portes, la vaisselle ou les vêtements et plus on cherchait à les effacer, plus elles se voyaient. Un an plus tard, les gens commencèrent à avoir des ganglions à l'aine, à peu près gros comme des noix ou des dattes; très vite suivait une fièvre brûlante, insupportable, tant et si bien qu'on mourait en l'espace de trois jours. Qui passait ce cap avait toutefois une chance de survivre. Partout régnait le deuil, et partout les larmes. Comme le bruit courait un peu partout que la fuite permettait d'échapper au massacre, les maisons se vidaient de leurs habitants, n'ayant pour tout gardien

que des petits chiens d'appartement; Dans les prés ne restaient plus que les bêtes, sans aucun pasteur. Des villages, des places fortes qu'on voyait la veille remplis d'une foule dense, tous s'enfuyaient, et le lendemain n'y régnait partout qu'un épais silence. Les enfants fuyaient, laissant sans sépulture le cadavre de leurs parents; oubliant toute miséricorde envers leur progéniture, les parents abandonnaient leurs enfants grelottant de fièvre. Ceux qui, par hasard saisis de l'antique piété, voulaient mettre en terre leurs voisins, restaient eux-mêmes sans sépulture : périssant dans leur devoir, s'offrant à rendre les honneurs funèbres tandis que leur propre deuil n'était pas honoré. On aurait dit ce siècle ramené aux silences d'antan : pas une voix dans les campagnes, pas un sifflement de berger, pas une attaque de bêtes sauvages contre les troupeaux, pas un dommage au poulailler. Passé le temps des moissons, les blés attendaient encore intacts le moissonneur; à l'approche de l'hiver, la vigne perdait ses feuilles, intouchée, raisins luisants. À toute heure du jour et de la nuit résonnait la trompe des guerriers, beaucoup entendaient comme le bruissement des troupes. Nulle trace de passage, pas d'assassin visible et pourtant les corps gisaient à perte de vue. Les zones de pâture devinrent sépultures pour les hommes, les maisons furent le refuge des animaux. Cette calamité ne concerna que l'Italie, jusqu'aux confins des peuples alamans et bavarois et ne toucha que les Romains. Pendant ces événements, Justinien quitta ce monde et Justin le Jeune[107] prit les rênes du gouvernement à Constantinople. C'est aussi à ce moment que le patrice Narsès, à la surveillance duquel rien n'échappait, finit par arrêter l'évêque de la cité d'Altino Vital, qui bien des années auparavant avait trouvé refuge dans le royaume des Francs, dans la cité d'*Aguntium*[108], et le condamna à l'exil en Sicile.

5. *La jalousie des Romains envers Narsès; les accusations qu'ils portèrent contre lui auprès de l'empereur; Narsès lui-même invita les Lombards à prendre possession de l'Italie.*

Narsès, comme je l'ai dit, avait donc vaincu ou en tout cas détruit tout le peuple goth et battu de la même façon les nations dont j'ai parlé; à la tête d'une jolie fortune en or, en argent et en objets de toutes sortes, il pâtit de l'intense jalousie des Romains, pour lesquels il avait pourtant œuvré aux dépens

de leurs ennemis. Les Romains allèrent se plaindre de lui devant l'empereur Justin et sa femme Sophie[109] : « Les Romains auraient mieux fait de servir les Goths plutôt que les Grecs : avec Narsès l'eunuque aux commandes, nous voici réduits en servitude, et notre très pieux empereur l'ignore. Sors nous de ses griffes ou, sois-en sûr, nous nous livrerons avec Rome à d'autres peuples ». Quand il eut vent de la chose Narsès répliqua laconiquement : « Si je me suis mal comporté avec les Romains, que je m'en trouve mal ». L'empereur alors s'emporta tellement contre Narsès qu'il envoya immédiatement Longin comme préfet en Italie pour le remplacer[110]. Narsès eut très peur quand il l'apprit, et il était tellement terrorisé par l'impératrice Sophie qu'il n'osait plus retourner à Constantinople. Elle lui aurait fait dire, comme c'était un eunuque, qu'il serait mis au tri des balles de laine au gynécée, ce à quoi il aurait répondu qu'il lui ferait tisser un drap si serré qu'elle ne pourait l'enlever jusqu'à la fin de ses jours. Et c'est ainsi que, haineux, peureux, il fit sécession à Naples (ville de Campanie), d'où il envoya immédiatement des émissaires proposer aux Lombards de quitter les campagnes pauvres de Pannonie et de venir s'emparer de l'Italie, mère de toutes les richesses ; et de joindre un échantillonnage varié de fruits et autres sortes de produits dont l'Italie est féconde pour les inciter à venir. Les Lombards firent un accueil enthousiaste à cet heureux message qui correspondait à leurs propres projets, et se mirent à rêver aux avantages à venir. Dans l'instant, des signes terrifiants apparurent en Italie, la nuit : on vit dans le ciel des traînées de feu, brillant du sang qui allait être effectivement versé.

6. *Alboin invita les Saxons à lui apporter leur soutien.*

Alboin s'apprêtait à partir en Italie avec les Lombards. Il demanda leur aide aux Saxons, ses amis de longue date, de façon à s'introduire en nombre dans ce vaste espace italien qui devait être le sien. Selon ses désirs, les Saxons arrivèrent à plus de vingt mille, avec femmes et enfants, pour gagner avec lui l'Italie. Dès qu'ils en furent informés, les rois des Francs Clotaire et Sigebert[111] établirent les Suèves et d'autres peupes dans les zones quittées par les Saxons.

7. *Alboin quitta la Pannonie et vint en Italie avec les Lombards.*

Alboin céda ensuite ses territoires, c'est-à-dire la Pannonie, à ses amis les Huns, à cette condition que si les Lombards devaient un jour revenir, ils récupèreraient leurs terres. Les Lombards quittèrent donc la Pannonie et, avec femmes, enfants et tout leur matériel, marchèrent vers l'Italie pour s'en emparer. Ils avaient habité quarante-deux ans en Pannonie et en sortirent en avril, première indiction[112], le lendemain de Pâques dont la fête tomba cette année-là, selon les calculs, le jour des calendes d'avril, cinq cent soixante-huit années s'étant déjà écoulées depuis l'incarnation du Seigneur.

8. *Arrivé aux frontières de l'Italie, Alboin fit l'ascension du mont du Roi; les bisons sauvages.*

Une fois rendu avec toute son armée et la masse de ses gens aux confins de l'Italie, le roi Alboin fit l'ascension d'une hauteur dominant la région, d'où il put contempler le côté italien, à perte de vue. C'est pour cela, dit-on, que ce sommet fut depuis lors appelé le mont du Roi[113]. On raconte qu'y vivent des bisons, ce qui n'a rien de surprenant puisque cette montagne s'étend jusqu'en Pannonie, où ces animaux sont nombreux. Un vieillard tout à fait digne de foi m'a dit aussi qu'on y avait vu la peau d'un bison tué, si grande que d'après lui quinze hommes pouvaient s'y coucher côte à côte.

9. *Alboin entra dans le territoire des Vénéties et plaça son neveu Gisulf comme duc à Cividale.*

De là, Alboin entra sans rencontrer d'obstacle en Vénétie[114] — la première province de l'Italie —, s'introduisit dans le territoire de la cité, ou plutôt de la place forte de Cividale, puis se mit à réfléchir à qui il était le plus préférable de confier cette première province conquise. Toute l'extension italienne vers le sud, ou plutôt vers le sud-est, est en effet entourée par la mer Tyrrhénienne ou l'Adriatique, tandis qu'à l'ouest et au nord la chaîne des Alpes forme une telle barrière qu'on ne peut entrer que par des goulets étroits ou par la crête des montagnes; du côté oriental en revanche, qui jouxte la Pannonie, s'ouvre un accès à la fois plus large et parfaitement plat. Comme je le

disais donc, tandis qu'Alboin cherchait mentalement qui mettre à la tête de ce secteur, il se décida, dit-on, pour son neveu[115] Gisulf, homme de toutes les situations et qui lui servait de maréchal — dans leur langue *marpahis* —, placé donc au commandement de la cité de Cividale et de l'ensemble de la région. Gisulf fit toutefois savoir qu'il ne se chargerait du gouvernement de la ville et de la population qu'à la condition qu'on lui attribuât les *farae* (c'est-à-dire les "générations" ou "lignées" de Lombards) de son choix[116]. Ce qui fut fait, et le roi consentit donc qu'il choisît et reçût les plus nobles maisons pour vivre avec lui. Ainsi obtint-il finalement la dignité ducale. Il réclama aussi au roi des troupes de juments de la meilleure race, ce que le prince exauça encore dans sa libéralité.

10. *Les rois qui commandaient aux Francs à cette époque; le pape Benoît; le patriarche d'Aquilée Paul.*

Au moment de l'invasion lombarde en Italie, le roi Clotaire était mort; ses fils étaient à la tête du royaume des Francs, partagé en quatre. Le premier, Aripert, était installé à Paris; Gontran, le deuxième, commandait la cité d'Orléans; le troisième, Hilpéric, avait son trône à Soissons, à la place de son père Clotaire; quant à Sigebert, le quatrième, il régnait sur la ville de Metz[117]. C'était aussi l'époque où le très saint pape Benoît[118] dirigeait l'église romaine. À Aquilée gouvernait aussi le bienheureux patriarche Paul[119], sur la ville et sa population; craignant la barbarie des Lombards, il s'enfuit d'Aquilée jusqu'à l'île de Grado, emportant avec lui tout le trésor de son église. Cette année-là, il tomba au début de l'hiver autant de neige en plaine qu'il en vient d'habitude sur les sommets des Alpes; et l'été suivant, la récolte fut si abondante que personne n'avait souvenir d'en avoir jamais vu autant. Ce fut aussi l'époque où les Huns (appelés aussi les Avars), ayant appris la mort du roi Clotaire, lancèrent une attaque contre son fils Sigebert[120]. Celui-ci les affronta en Thuringe, les vainquit de manière écrasante près de l'Elbe, puis leur accorda la paix qu'ils demandaient. À Sigebert fut unie par le mariage Brunechilde, originaire d'Espagne, dont il eut un fils, Childebert[121]. Puis les Avars engagèrent à nouveau le combat au même endroit que précédemment, piétinèrent l'armée franque et remportèrent la victoire[122].

11. *Mort de Narsès.*

Narsès mourut à Rome peu de temps après avoir fait son retour de Campanie[123]. Son corps, placé dans un coffre en plomb, fut porté à Constantinople avec toutes ses richesses.

12. *L'évêque de Trévise Félix; il vint à la rencontre d'Alboin au Piave.*

Lorsqu'Alboin arriva au Piave, l'évêque de l'église de Trévise Félix vint à sa rencontre. Comme le roi était très généreux, il lui concéda sur sa requête le maintien de toutes les ressources de son église, et confirma ce qu'il avait demandé par un diplôme solennel.

13. *Encore Félix, et le très sage Fortunat.*

Puisque j'ai fait mention de ce Félix, il n'est sans doute pas mauvais de dire quelques mots sur le très vénérable et très sage Fortunat, qui affirmait que Félix avait été son compagnon. Ce Fortunat dont je parle naquit dans un endroit appelé Valdobbiadene, non loin de la place forte de Ceneda et de la cité de Trévise. Il fut cependant élevé et instruit à Ravenne, et acquit une très grande notoriété dans l'art de la grammaire, dans celui de la rhétorique et même en poésie[124]. Comme il souffrait très fortement des yeux, et que son camarade Félix avait mal aux yeux lui aussi, tous deux se rendirent à la basilique des bienheureux Paul et Jean, située dans cette même ville. Il y a là un autel dédié au bienheureux confesseur Martin, et à côté une niche, où était placée une lampe pour donner de la lumière. Fortunat et Félix eurent tôt fait d'enduire leurs yeux douloureux de son huile; le mal cessa immédiatement et ils reçurent la guérison qu'ils appelaient de leurs vœux. Fortunat en conçut une telle vénération pour le bienheureux Martin qu'il quitta le pays, peu de temps avant l'invasion de l'Italie par les Lombards, et prit la route de Tours pour se rendre sans tarder sur le tombeau de ce bienheureux[125]. Il décrit lui-même son itinéraire dans ses poèmes, passant le Tagliamento, Ragogna, traversant Osoppo et l'Alpe julienne, puis la place forte d'*Aguntium*, la Drave et le Rienz, les Briones et la ville d'Augsbourg, baignée par le Wertach et le Lech. Après sa visite à Tours en exé-

cution de son vœu, il passa par Poitiers, où il se fixa et où il rédigea de nombreuses vies de saints, tantôt en prose, tantôt en vers. Enfin, c'est dans cette même ville qu'il fut ordonné prêtre, puis évêque[126], et c'est en ce lieu qu'il repose dans un tombeau qui l'honore dignement. Il a écrit la vie du bienheureux Martin en quatre livres d'hexamètres et composé bien d'autres textes, notamment des hymnes pour chaque fête, et tout particulièrement quelques vers pour chacun de ses amis; usant d'un style agréable et délié, il ne cédait en rien à aucun autre poète. Lorsque je suis allé prier sur sa tombe, j'ai composé cette épitaphe sur la demande de l'abbé du lieu, Aper[127] :

Éclat du génie, vivacité de la pensée, grâce des paroles,
combien de pages chantent les douces mélodies
de Fortunat, fleur des poètes, aux actes vénérables !
Natif d'Ausonie, cette terre est son tombeau.
Ses lèvres sacrées nous ont appris la geste des saints
d'antan : elle montre la voie de la lumière.
Heureuse es-tu, ô Gaule, ornée de tant de perles;
l'horrible nuit, sous leur éclat, te fuit.
De ces pauvres vers j'ai fait un humble chant
pour que ta gloire, ô saint, n'échappe pas aux nations.
Et toi, en échange, demande au juste juge de ne pas me dédaigner,
ô bienheureux, ô mérites suprêmes, je t'en prie.

J'ai fait cette brève allusion à un homme si important pour que ses concitoyens n'ignorent pas tout de sa vie; retournons maintenons au fil de l'histoire.

14. *Alboin prit la province des Vénéties; le nom et le territoire de la Vénétie.*

Alboin prit donc Vicence, Vérone et les autres cités de Vénétie sauf Padoue, Monselice et Mantoue. La Vénétie ne se limite pas en effet à ces rares îles que nous appelons maintenant Venise[128], mais ses limites vont du territoire de Pannonie jusqu'à l'Adda. On en trouvera la preuve dans les *Annales*[129], où on peut lire que Bergame est une cité des Vénéties. On lit aussi dans les histoires, à propos du lac Benaco : « le Benaco est un lac des Vénéties, d'où sort le Mincio »[130]. Et le mot *Eneti*,

quoiqu'on y ajoute une lettre en latin, veut dire en grec « dignes de louange »[131]. À la Vénétie est accolée aussi l'Istrie, et on les tient toutes deux pour une seule province. L'Istrie, elle, tire son nom du fleuve Ister[132], qui d'après l'histoire romaine fut bien plus grand que ce qu'il est maintenant. La cité d'Aquilée fut capitale de la Vénétie; elle est remplacée aujourd'hui par Cividale du Frioul, dite ainsi, pense-t-on, parce que Jules César y avait établi une place pour le commerce[133].

15. *La Ligurie, deuxième province d'Italie; les deux Réties.*

Il n'est pas hors de propos de traiter brièvement des autres provinces d'Italie. La deuxième province s'appelle la Ligurie, à cause des légumes qu'on y ramasse[134], dont elle est grande productrice; s'y trouvent Milan et *Ticinum*, dont l'autre nom est Pavie. Elle s'étend jusqu'aux terres gauloises. Entre elle et la Souabe — patrie des Alamans, située au nord[135] —, il y a deux provinces alpines : la Rétie première et la Rétie seconde où, c'est bien connu, habitent justement les Rètes.

16. *La cinquième province d'Italie, qu'on appelle les Alpes cottiennes; la sixième, dite Tuscie.*

La cinquième province est dite des Alpes cottiennes, nom qui vient du roi Cottius qui vécut au temps de Néron[136]. Vers le sud-est, elle va de la Ligurie jusqu'à la mer Tyrrhénienne, tandis qu'à l'ouest elle est accolée au territoire gaulois. On y trouve Acqui où il y a des sources chaudes, Tortona, le monastère de Bobbio et aussi les villes de Gênes et de Savone. La sixième province est la Tuscie, qui fut ainsi nommée à cause de l'encens[137] que sa population avait l'habitude de brûler, par superstition, dans les sacrifices à ses dieux. Elle contient vers le nord-ouest l'Aurelia et, côté est, l'Ombrie. C'est dans cette province de Tuscie qu'on a fondé Rome, qui fut jadis la capitale du monde entier. En Ombrie, qui en fait partie, se trouvent Pérouse, le lac *Clitorius*[138] et Spolète. L'Ombrie, au fait, reçut ce nom parce qu'elle a échappé autrefois aux pluies lors d'un déluge meurtrier qui dévasta les populations[139].

17. *La Campanie, septième province d'Italie; la Lucanie ou Britia, qui est la huitième.*

La septième province, la Campanie, va depuis la ville de Rome jusqu'au Sele, un fleuve de Lucanie. C'est là que sont établies les villes de Capoue, Naples et Salerne, très florissantes. On l'a appelée Campanie à cause de la plaine de Capoue qui est particulièrement fertile; pour le reste, elle est surtout montagneuse. La huitième, la Lucanie, qui tire son nom d'un bois sacré[140], débute au Sele, avec la Brittia[141] (laquelle a tiré son appellation du nom d'une de ses anciennes reines) et s'étend sur la rive tyrrhénienne jusqu'au détroit de Sicile, occupant comme les deux précédentes l'aile droite de l'Italie. S'y trouvent les cités de Paestum, Laino, Cassano, Cosenza et Reggio.

18. *Les Alpes appennines, neuvième province d'Italie; L'Émilie, la dixième.*

La neuvième province enfin prend son nom des Alpes appennines, qui commencent là où s'arrêtent les Alpes cottiennes. Ces Alpes appennines s'étendent au milieu de l'Italie; elles séparent la Tuscie de l'Émilie et l'Ombrie de la Flaminia. C'est là que sont les cités de *Ferronianum* et de Monteveglio, de *Bobium* et d'Urbino, et aussi la citadelle du nom de *Verona*[142]. On les a appelées Alpes appennines à cause des Puniques, c'est-à-dire d'Hannibal et de son armée qui les ont traversées dans leur marche sur Rome. D'aucuns prétendent qu'Alpes cottiennes et appennines ne forment qu'une seule province, mais ils sont réfutés par l'histoire de Victor, qui fait des Alpes cottiennes une province à part entière[143]. La dixième, ensuite, qui est l'Émilie, part de la Ligurie et va vers Ravenne, entre les Alpes appennines et le Pô. Elle s'orne de villes opulentes, comme Plaisance et Parme, Reggio, Bologne et *Forum Cornelii*, dont la place forte s'appelle Imola[144]. Il s'est trouvé aussi des gens pour dire que l'Émilie, la Valérie et la Nursie ne sont qu'une seule province, mais l'affirmation ne tient pas, parce qu'entre l'Émilie, la Valérie et la Nursie il y a la Tuscie et l'Ombrie.

19. *La Flaminia, onzième province d'Italie; le Picenum, compté comme douzième.*

Vient ensuite la onzième province, la Flaminia, située entre les Alpes appennines et la mer Adriatique. S'y trouve Ravenne, la plus noble des villes, de même que cinq autres cités qu'on appelle en grec la Pentapole[145]. L'Aurelia, l'Émilie et la Flaminia ont reçu leur nom, on le sait, des routes dallées qui viennent de Rome et qui elles-mêmes sont désignées d'après celui de leurs constructeurs. Après la Flaminia, on rencontre le Picenum, qui a vers le sud les monts appennins, de l'autre côté la mer Adriatique et qui va jusqu'à la Pescara. Il y a là les villes de Fermo, Ascoli, Penne et aussi Atri, si vieille qu'elle tombe en ruines et qui a donné son nom à l'Adriatique[146]. Ses habitants arrivaient de Sabine, lorsqu'un pic-vert se posa sur leur étendard, d'où le nom de Picenum.

20. *La Valérie et la Nursie, considérées comme la treizième province; la quatorzième, le Samnium.*

Suit la treizième, la Valérie, à laquelle est unie la Nursie et qui est située entre l'Ombrie, la Campanie et le Picenum. Elle confine à l'est avec la région du Samnium[147]. Sa partie occidentale, qui débute à Rome, fut autrefois appelée l'Étrurie, à cause du peuple étrusque. On y trouve les villes de Tivoli, de Carsoli et de Rieti, de Forcona et d'Amiterno[148], la région des Marses et leur lac, appelé Fucin. D'après moi, il faut compter la région des Marses comme faisant partie de la Valérie, car les anciens n'en font pas la plus minime description dans le catalogue des provinces d'Italie. Si toutefois quelqu'un réussit à prouver avec de solides arguments qu'elle est bien province à part entière, il faudra bien d'une façon ou d'une autre tenir compte des raisons de son appréciation. Entre Campanie, Adriatique et Apulie, débutant à la Pescara, le Samnium est considéré comme la quatorzième province. C'est là que sont les villes de Chieti, Alfedena, Isernia et aussi *Samnium*, qui croule sous les ans et qui a donné son nom à toute la province[149], sans compter la richissime Bénévent, capitale de ces provinces. Les Samnites reçurent jadis leur nom des lances qu'ils avaient coutume de porter et que les Grecs appellent *saynia*[150].

21. *L'Apulie, la Calabre et le Salento sont appelées la quinzième province.*

La quinzième des provinces est l'Apulie, à laquelle est unie la Calabre[151], dont fait partie la région du Salento. À l'ouest et au sud, elle a le Samnium et la Lucanie, au levant elle est bornée par l'Adriatique. Elle compte des villes tout à fait opulentes, comme Lucera, Siponto, Canosa, Acerenza, Brindisi, Tarente et, à l'extrémité gauche de l'Italie, qui s'étend sur une cinquantaine de milles, la ville d'Otrante, qui est bien adaptée au commerce. Le nom d'Apulie vient de « perte »[152] : il y faut en effet très peu de temps pour que les plantes soient perdues, brûlées par le soleil.

22. *La seizième province d'Italie est la Sicile, la dix-septième la Corse, la dix-huitième la Sardaigne.*

On dénombre comme seizième province l'île de Sicile, baignée à la fois par la mer Tyrrhénienne et la mer Ionienne et qui tire son nom de celui du chef Siculus. La dix-septième est la Corse, la Sardaigne la dix-huitième; elles sont entourées toutes les deux par les flots tyrrhéniens. Le nom de Corse vient d'un de ses chefs, Corsus, celui de Sardaigne de Sarde, fils d'Hercule[153].

23. *Raison pour laquelle une partie de l'Italie est appelée Gaule cisalpine; la première arrivée des Gaulois en Italie.*

Il est sûr cependant que l'historiographie ancienne désignait sous l'appellation de Gaule cisalpine la Ligurie et une partie de la Vénétie, ainsi que l'Émilie et la Flaminia. D'où le fait que Donat, le grammairien, dise dans son explication de Virgile que Mantoue est en Gaule, et aussi qu'on puisse lire dans l'histoire romaine que Rimini a été établie en Gaule[154]. De fait, il y a très longtemps, le roi des Gaulois Brennus, qui commandait à Sens, vint en Italie[155] avec trois cent mille Gaulois sénonais et occupa le pays jusqu'à Senigallia, qui dut ainsi son nom aux Gaulois de Sens. La raison de l'arrivée des Gaulois en Italie fut, dit-on, celle-ci : ils avaient goûté un vin apporté d'Italie et c'est le désir irrépressible du vin qui les poussa à aller là-bas. Une centaine de milliers d'entre eux fut passée au fil de l'épée

par les Grecs alors qu'ils passaient près de l'île de Delphes; cent mille autres entrèrent en Galatie et furent appelés d'abord « Gallogrecs », puis Galates — c'est à eux que Paul, l'apôtre des nations, a envoyé une épître[156]. Quant aux cent mille Gaulois qui restèrent en Italie, ils ont bâti Pavie et Milan, Bergame et Brescia, et donné à la région le nom de Gaule cisalpine. Ce sont aussi ces Gaulois sénonais qui ont envahi autrefois la ville de Romulus. Et, de même que nous appelons transalpine la Gaule qui est au-delà des Alpes, de même baptise-t-on Gaule cisalpine la partie en-deçà.

24. *Pourquoi l'Italie s'appelle ainsi; on l'appelle aussi Ausonie ou Latium.*

L'Italie, qui contient ces provinces, a reçu quant à elle son nom du chef des Sicules, Italus, qui l'occupa il y a fort longtemps. À moins qu'elle soit dite Italie parce qu'on y trouve de grands bœufs, les *itali* : *italus* donne en effet comme diminutif (même s'il faut ajouter une lettre et en changer une autre) *vitulus*, le veau. Elle est aussi appelée Ausonie, d'Ausone, fils d'Ulysse; au départ, ce fut la région de Bénévent qui reçut ce nom, puis on s'est mis à désigner de cette façon toute l'Italie. Elle est encore appelée Latium parce que Saturne, fuyant son fils Jupiter, y aurait trouvé une cachette, *latebra*. Après avoir donc évoqué à satiété les provinces et le nom de l'Italie, lieu où se déroule notre récit, revenons maintenant au fil de l'histoire.

25. *Alboin entra dans Milan et prit toutes les cités de Ligurie; l'archevêque Honorat; la mort du patriarche Paul et sa succession par Probinus.*

Alboin, donc, pénétra en Ligurie au début de la troisième indiction, le trois septembre[157], et fit son entrée dans Milan, sous l'archiépiscopat d'Honorat. Après quoi il s'empara de toutes les cités de Ligurie, à l'exception de celles du littoral. Honorat[158], l'archevêque de Milan, quitta la ville et trouva refuge à Gênes. Le patriarche Paul[159], lui, mena son sacerdoce douze années durant; à sa mort, il laissa le gouvernement de son église à Probinus.

26. *La cité de Pavie subit un siège de trois ans; invasion de la Tuscie par les Lombards; ils amenèrent avec eux de nombreux peuples en Italie.*

La cité de Pavie subit alors un siège de plus de trois ans auquel elle résista vaillamment; l'armée lombarde était basée tout près, du côté ouest. Pendant ce temps Alboin avait chassé les soldats[160] et il envahit tout le pays jusqu'en Tuscie, sauf Rome et Ravenne ainsi que quelques places fortes du littoral. Les Romains n'avaient alors guère de faculté de résistance, à cause de la peste qui sévit sous Narsès et qui en avait tué un nombre considérable en Ligurie et dans les Vénéties, et de l'extrême famine qui survint après cette année que j'ai évoquée comme abondante et qui faisait des ravages dans l'Italie tout entière. Il est certain d'autre part qu'Alboin avait amené avec lui en Italie une bonne part des différents peuples que lui-même ou d'autres rois s'étaient soumis. De là vient que de nos jours encore on désigne comme Gépides, Bulgares, Sarmates, Pannoniens, Suèves, Noriques ou autres appellations du même ordre les lieux où ils se sont fixés.

27. *Alboin fit son entrée dans Pavie.*

Mais après avoir soutenu un siège de trois ans et quelques mois, la cité de Pavie finit par se rendre aux assaillants, Alboin et les Lombards[161]. Alors qu'Alboin faisait son entrée par la porte Saint-Jean, du côté oriental de la ville, son cheval s'effondra au beau milieu du passage; il eut beau l'éperonner, on eut beau lui donner des coups de lance un peu partout, impossible de le faire lever. Un des Lombards s'adressa alors au roi : « Souviens-toi, ô mon roi, du vœu que tu as fait. Renonce à une promesse si dure, et tu entreras dans la ville : il y a là un vrai peuple de chrétiens ». Alboin avait en effet juré de passer au fil de l'épée toute la population, qui avait refusé de se rendre. Il brisa alors ce vœu, promettant l'indulgence aux habitants de la cité, et aussitôt son cheval se releva; il pénétra dans la ville et, fidèle à sa promesse, ne fit de tort à personne. Tous les gens accoururent alors à lui, au palais qu'avait fait construire autrefois le roi Théodoric[162] et, après tant de misères, commençèrent à se ressaisir, déjà pleins d'espoir pour l'avenir.

28. Après trois ans de règne, Alboin fut tué par Helmechis à l'instigation de sa femme.

Après un règne de trois ans et six mois en Italie, Alboin succomba aux intrigues de son épouse. Voici la cause de son élimination : lors d'un banquet à Vérone, où il assistait dans un état de gaîté peu convenable, il fit donner à la reine du vin dans la coupe qu'il s'était fait faire avec le crâne de Cunimund, son beau-père, puis l'invita à trinquer elle-même avec son père, et avec le sourire ! Impossible, penseront certains; mais, par le Christ, je dis la vérité : j'ai vu moi-même cette coupe entre les mains du prince Ratchis[163] qui la montrait à ses hôtes à l'occasion d'une fête. Quand Rosemonde se rendit compte de la chose, elle eut le cœur brisé d'une douleur[164] impossible à apaiser; brûlant de venger le deuil de son père par la mort de son mari, elle se mit aussitôt à comploter l'assassinat du roi avec Helmechis, le *scilpor* (c'est-à-dire son écuyer) et frère de lait d'Alboin. Helmechis persuada la reine d'associer au plan Peredeo, un homme d'une force physique peu ordinaire. Comme celui-ci, face à la proposition de la reine, refusait de se prêter à un méfait aussi grave, elle se glissa nuitamment dans le lit de sa femme de chambre, avec laquelle Peredeo couchait régulièrement. Ignorant la chose, Peredeo arriva et passa la nuit aux côtés de la reine. Le forfait une fois consommé, elle lui demanda qui donc il pensait qu'elle était ; et lui de nommer son amie, puisqu'il croyait qu'il s'agissait d'elle. La reine triompha : « Mais pas du tout, je suis Rosemonde ! Et tu viens d'accomplir un tel crime que tu dois ou tuer Alboin, ou périr sous son glaive ». C'est alors qu'il comprit le mal qu'il avait fait et, lui qui avait opposé un refus spontané, maintenant contraint et forcé par ce stratagème, donna son assentiment au meurtre du roi. Pendant la sieste d'Alboin, Rosemonde fit faire un silence total dans le palais, prit au roi toutes ses armes sauf son épée, qu'elle attacha solidement à la tête du lit de sorte qu'il lui serait impossible de la prendre ou de la sortir du fourreau puis, avec une cruauté plus que bestiale, fit entrer le tueur, Peredeo, comme le lui avait conseillé Helmechis. Tout à coup tiré de son sommeil, Alboin saisit tout de suite le danger qui le menaçait et porta rapidement la main à son épée; ne réussissant pas à la défaire tant les nœuds étaient serrés, il agrippa tout de même un tabouret, un repose-pieds, dont il se fit

une défense pendant quelques instants. Mais cet homme d'une combativité extrême, capable de toutes les audaces, ne pouvait hélas rien contre l'ennemi : tué comme un avorton, il périt des intrigues d'une femmelette, lui qui s'était rendu si fameux pour avoir tant massacré d'ennemis à la guerre. Sa dépouille, accompagnée comme jamais par les pleurs des Lombards, par leurs lamentations, fut enterrée sous les marches d'un escalier flanquant le palais. Ce fut un homme de belle stature, et tout son corps était fait pour le combat. Sa tombe a été ouverte de nos jours par Giselpert, alors duc de Vérone[165], qui prit son épée et tout le mobilier précieux qu'il pouvait trouver, puis pérorait auprès des imbéciles, disant avec sa vantardise habituelle qu'il avait vu Alboin.

29. *Helmechis voulut régner mais ne le put pas; il s'enfuit à Ravenne avec Rosemonde, et ils furent ensuite tués.*

Après le meurtre d'Alboin, Helmechis tenta de s'emparer du royaume mais en vain, parce que les Lombards fous de douleur à cause de sa mort n'avaient de cesse de le tuer. Rosemonde envoya alors des messagers à Longin, préfet à Ravenne, pour qu'il fît venir très vite un bateau susceptible de les prendre. Ravi de la nouvelle, Longin envoya tout de suite un navire et une nuit, prenant la fuite, Helmechis et Rosemonde (elle était devenue sa femme désormais) y embarquèrent, emmenant avec eux Albsuinde, la fille du roi, et tout le trésor des Lombards; ils furent à Ravenne très rapidement. Le préfet Longin se mit alors à persuader Rosemonde de liquider Helmechis et de l'épouser lui. Elle, disposée à tous les mauvais coups, espérant devenir seigneur et maître des Ravennates, fut d'accord pour perpétrer ce crime si horrible. Helmechis était au bain; quant il sortit de l'eau, elle lui offrit une coupe de poison, assurant qu'elle lui ferait du bien. Mais quand il se rendit compte qu'il avait bu le verre de la mort, il tira son glaive contre Rosemonde et l'obligea à en boire la fin. Ainsi périrent ensemble ces affreux assassins, grâce au jugement de Dieu tout-puissant.

30. *Après leur mort, Longin envoya Alpsuinde avec le trésor des Lombards à l'empereur; Peredeo : il tua un lion et liquida deux patriciens.*

Ces deux-là éliminés, le préfet Longin envoya Albsuinde chez l'empereur, à Constantinople, avec les trésors des Lombards. D'aucuns affirment que Peredeo aussi était venu à Ravenne avec Helmechis et Rosemonde; de là, il aurait été envoyé avec Albsuinde à Constantinople et aurait tué un lion de belle taille devant l'empereur, lors d'un spectacle public. Ils ajoutent que, vu sa force, on lui aurait arraché les yeux, sur ordre impérial, pour couper court à toute tentative d'action dangereuse de sa part. Quelque temps plus tard, il se prépara deux couteaux, en cacha un dans chacune de ses manches puis se rendit au palais; là, il promit de communiquer des faits d'importance pour l'empereur, pourvu qu'on l'introduisît jusqu'à lui. L'empereur envoya deux patriciens de son entourage recueillir ses paroles. Comme ils arrivaient à sa rencontre, celui-ci s'approcha comme pour leur dire quelque chose de manière tout à fait confidentielle, et les blessa l'un et l'autre profondément avec les deux glaives qu'il tenait dissimulés; aussitôt à terre, ils rendirent l'âme. Ainsi, assez semblable à ce Samson si puissant, il vengea le tort qu'il avait subi, tuant pour la perte de ses deux yeux deux hommes très utiles à l'empereur.

31. *Règne de Cleph, deuxième roi; sa mort.*

Les Lombards d'Italie élurent à l'unanimité Cleph, de leur plus haute noblesse, comme roi à Pavie. Il tua par l'épée ou chassa d'Italie un bon nombre de Romains puissants. Après un règne d'un an et six mois[166] avec sa femme Masane, un jeune de sa suite l'égorgea de son épée.

32. *Les ducs des Lombards restèrent dix ans sans roi et plièrent l'Italie sous leur joug.*

Après sa mort, Les Lombards restèrent dix ans sans roi, gouvernés par des ducs. Chaque duc commandait en effet sa cité : Zaban à Pavie, Wallari à Bergame, Alichis à Brescia, Eoin à Trente, Gisulf à Cividale. Mais il y eut en dehors de ceux-là

trente ducs, chacun dans sa ville. Beaucoup de nobles Romains furent tués à ce moment-là, par cupidité, tandis que les autres étaient répartis entre les hôtes et devenaient tributaires, versant aux Lombards le tiers de leurs récoltes[167]. C'est par ces ducs lombards que, la septième année après l'arrivée d'Alboin et de tout son peuple, les églises furent dépouillées, les prêtres tués, les villes rasées, que furent massacrées les populations qui avaient crû comme les blés et que fut prise et soumise aux Lombards la majeure partie de l'Italie — à l'exception des régions déjà conquises par Alboin.

FIN DU DEUXIÈME LIVRE

DÉBUT DU TROISIÈME LIVRE DE L'HISTOIRE DES LOMBARDS

1. *Des ducs lombards entrèrent en Gaule pour faire du butin, et le bienheureux Hospitius prédit longtemps avant leur arrivée.*

Des ducs lombards pénétrèrent en assez grand nombre en Gaule, avec une forte armée[168]. Hospitius, un homme de Dieu qui vivait reclus près de Nice[169], avait prévu leur arrivée longtemps avant, grâce à une révélation de l'Esprit Saint, et annonça aux habitants de la ville ces malheurs imminents. C'était un homme de la plus grande abstinence, à la vie exemplaire; le corps serré dans des chaînes de fer par-dessus lesquelles il portait un cilice, il ne se nourrissait que de pain et de quelques dattes. Pendant le carême, il mangeait des racines de plantes égyptiennes, de celles que prennent les ermites, que lui donnaient les marchands. Le Seigneur jugea digne d'opérer à travers lui de grands miracles, dont on trouve le récit dans les livres du vénérable Grégoire, évêque de Tours[170]. Donc ce saint homme annonça l'arrivée des Lombards en Gaule, de la façon suivante : « Les Lombards, dit-il, viendront en Gaule et détruiront sept cités, car leur méchanceté est devenue de plus en plus visible au Seigneur. Tous les gens s'adonnent en effet au parjure, se rendent coupable de vols, n'ont d'yeux que pour les rapines et sont toujours prêts à tuer; ce n'est pas chez eux que la justice porte ses fruits : les dîmes ne sont pas payées, le pauvre n'est pas nourri, celui qui n'a pas de vêtement reste nu, le pèlerin n'a pas l'hospitalité. C'est pour cela que ce fléau va s'abattre sur cette population ». Et il ordonna à ses moines : « Quittez vous aussi cet endroit, prenez avec vous ce que vous possédez, car voici que s'approche le peuple dont j'ai parlé ». Comme ils lui disaient : « Nous ne t'abandonnerons pas, très saint Père », il déclara : « Ne craignez rien pour moi; car ils me

maltraiteront, c'est écrit, mais le mal qu'ils me feront n'ira pas jusqu'à la mort ».

2. *Un Lombard voulut tuer le bienheureux Hospitius; sa main droite fut paralysée, le bienheureux lui rendit la santé et ce Lombard devint moine.*

Les moines étaient partis; arriva l'armée des Lombards qui, occupée à dévaster tout ce qu'elle trouvait, arriva à l'endroit où était reclus le saint homme. Celui-ci se montra aux soldats par la fenêtre de la tour. Ils en suivirent les murs, cherchant une entrée permettant d'accéder jusqu'à lui; comme ils ne trouvaient rien, deux d'entre eux grimpèrent sur le toit, dont ils démontèrent la couverture. Voyant Hospitius enchaîné et vêtu d'un cilice, ils disent : « C'est un malfaiteur, qui a commis un meurtre, voilà pourquoi on le garde ligoté de cette façon ». On appelle l'interprète et ils l'interrogent sur la faute qu'il avait pu commettre pour souffrir pareil supplice. Et lui d'avouer qu'il était un assassin et qu'il s'était rendu coupable de tous les méfaits. L'un d'entre eux tira alors son glaive pour lui couper la tête, mais sa main droite brusquement arrêtée dans le geste qu'il faisait pour frapper resta paralysée, sans qu'il pût la ramener à lui, et il lâcha son glaive qui tomba à terre. Voyant cela, ses compagnons poussèrent de grands cris vers le ciel, pressant le saint de bien vouloir dans sa clémence leur indiquer ce qu'ils devaient faire. Il fit alors un signe salutaire et rendit à la santé le bras paralysé. Quant au Lombard ainsi guéri, converti à la foi du Christ, il entra aussitôt dans les ordres, devint moine et resta en ce lieu, au service de Dieu, jusqu'à la fin de ses jours. Le bienheureux Hospitius prêcha aux Lombards la parole de Dieu; deux ducs, qui l'écoutèrent avec respect, retournèrent chez eux sans encombre, mais d'autres qui avaient méprisé son sermon périrent misérablement dans cette même Provence.

3. *Le patrice Amatus fit la guerre à l'armée des Lombards, fut vaincu par eux et tué; les Lombards victorieux retournèrent en Italie avec un gros butin.*

Tandis que les Lombards ravageaient la Gaule, le patrice de Provence Amatus, aux ordres du roi des Francs Gontran[171], prit la tête d'une armée contre eux, mais il tourna les talons

lorsque le combat fut engagé et fut tué sur place. Les Lombards firent un tel massacre des Burgondes qu'il fut impossible de dénombrer les cadavres. Et c'est enrichis d'un butin inestimable qu'ils repartirent en Italie.

4. *De nouveau entrés en Gaule, les Lombards furent vaincus par le patrice Mummulus.*

Pendant qu'ils s'éloignaient, Eunius, dit aussi Mummulus, fut appelé par le roi qui le gratifia des honneurs du patriciat. Et quand les Lombards firent de nouveau irruption en Gaule, allant jusqu'à *Mustiascalmes*[172] (une localité proche de la ville d'Embrun), Mummulus manœuvra ses troupes et marcha là-bas avec les Burgondes[173]. Les Lombards furent cernés par l'armée, les sentiers des forêts bloqués, puis il se rua sur eux et en tua un bon nombre; il fit quelques prisonniers et les envoya à son roi, Gontran. Après quoi les Lombards s'en retournèrent en Italie.

5. *Les Saxons, venus en Italie avec les Lombards, furent défaits par Mummulus alors qu'ils pillaient la Gaule.*

Après ces événements, les Saxons, qui étaient venus en Italie avec les Lombards, firent une incursion en Gaule et établirent leur campement dans le territoire de Riez, près du village d'Estoublon[174], se répandant dans les domaines des villes voisines, faisant du butin, emmenant des prisonniers, enfin dévastant absolument tout. Quand Mummulus en fut informé, il se précipita sur eux avec son armée et en tua un grand nombre, frappant sans repos jusqu'au moment où la nuit mit fin au combat. Il avait en effet trouvé des hommes complètement surpris, qui n'avaient aucune idée de ce qui leur était ensuite arrivé. Au matin, les Saxons rangèrent leurs troupes et se préparèrent courageusement à la bataille, mais on en vint aux pourparlers; ils firent la paix et repartirent en Italie après avoir donné des présents à Mummulus et lui avoir abandonné les prisonniers et tout leur butin.

6. *De nouveau entrés en Gaule avec femmes et enfants, ces mêmes Saxons furent coincés par Mummulus alors qu'ils faisaient du butin et se rachetèrent à prix d'or; ils allèrent trouver le roi Sigebert puis retournèrent dans leur patrie.*

Rentrés donc en Italie, les Saxons décidèrent de repartir une nouvelle fois pour la Gaule avec femmes, enfants et tout leur équipement, cette fois pour y être accueillis par le roi Sigebert et pouvoir retourner dans leur patrie, avec son aide. Il est sûr que ces Saxons étaient venus en Italie avec femmes et enfants dans l'intention d'y rester, mais pour ce qu'on peut comprendre, ils n'ont pas voulu se plier aux ordres des Lombards. Ceux-ci ne leur permettaient pas non plus de garder leurs propres lois, raison pour laquelle on pense qu'ils s'en sont retournés chez eux. Sur le point d'entrer en Gaule, ils se séparèrent en deux groupes, le premier pénétrant par Nice, l'autre par Embrun, refaisant la route qu'il avait prise l'année précédente. Comme c'était le moment des moissons, ils se nourrissaient du blé qu'ils récoltaient et broyaient et en donnaient à manger à leurs bêtes. Ils volaient du bétail et ne se gênaient pas pour allumer des incendies. Mais lorsqu'ils furent arrivés devant le Rhône pour le traverser et se rendre dans le royaume de Sigebert, Mummulus vint à leur rencontre avec une troupe solide et fournie. À sa vue, pris de panique, ils offrirent en rançon beaucoup de monnaies d'or[175] et on leur concéda le passage du Rhône. Au cours de leur voyage chez Sigebert, ils en roulèrent plus d'un sur le trajet, en commerçant, parce qu'ils vendaient des barres de cuivre colorées je ne sais comment pour ressembler à du vrai or passé aux contrôles. Séduits par la contrefaçon, certains échangèrent ainsi de l'or contre du cuivre et furent réduits à la misère. Quoi qu'il en soit, les Saxons arrivèrent chez le roi Sigebert et obtinrent le droit de retourner là d'où ils étaient partis précédemment[176].

7. *Voulant expulser de leur patrie les Suèves et les autres peuples qui s'y trouvaient, les Saxons furent durement massacrés par eux.*

Arrivés dans leur patrie, ils trouvèrent le pays occupé par les Suèves et par d'autres peuples, comme je l'ai rappelé plus haut. Ils prirent les armes contre eux et tentèrent de les chasser et de les détruire, mais ceux-ci leur offrirent le tiers de la région,

disant : « Nous pouvons vivre ensemble, habiter en commun sans nous heurter ». Comme les Saxons n'étaient pas du tout d'accord, ils leur offrirent la moitié, puis les deux tiers, ne gardant pour eux que le tiers. Face à leur refus, ils offrirent même tout le bétail en plus de la terre, pourvu qu'on renonçât à la guerre. Mais même cela, les Saxons ne l'acceptèrent pas : ils cherchaient l'affrontement et s'accordaient entre eux avant le combat sur les modalités du partage des femmes des Suèves. Mais les choses n'allèrent pas pour eux comme ils le pensaient : la bataille engagée, vingt mille d'entre eux furent tués, tandis que de leur côté ils abattaient quatre cent quatre-vingt Suèves, ceux qui restaient obtenant la victoire. Les six mille Saxons qui avaient survécu au combat firent le vœu de ne se couper ni la barbe, ni les cheveux, tant qu'ils ne se seraient pas vengés de leurs ennemis Suèves. Ils tentèrent une nouvelle fois la bataille, mais furent pilés et renoncèrent ainsi à la guerre.

8. *Trois ducs des Lombards, Amo, Zaban et Rodanus firent une incursion dans les Gaules; Zaban et Rodanus furent vaincus par Mummulus et ils retournèrent tous les trois en Italie.*

Trois ducs lombards, Amo, Zaban et Rodanus firent ensuite une incursion en Gaule[177]. Amo prit la route d'Embrun jusqu'à *Machoa*[178], un domaine que Mummulus s'était mérité comme cadeau de la part du roi, et y établit son campement; Zaban, lui, descendit par la ville de Die jusqu'à Valence; quant à Rodanus, il attaqua la cité de Grenoble. Amo s'empara de la province d'Arles et des villes environnantes et marcha jusqu'au « Champ de pierres »[179], tout à côté de Marseille, en pillant tout ce qu'il pouvait trouver. Il se préparait à mettre le siège devant Aix, mais quitta les lieux après avoir reçu vingt-deux livres d'argent. Rodanus et Zaban détruisirent tout pareillement à coup d'incendies et de razzias les endroits où ils étaient parvenus. Quand le patrice Mummulus eut le rapport de ces événements, il arriva avec un gros contingent et s'attaqua d'abord à Rodanus qui était en train d'écraser Grenoble : il tua un grand nombre de ses soldats et força Rodanus lui-même, blessé par un coup de lance, à se réfugier très haut dans la montagne. De là, celui-ci réussit avec les cinq cents hommes qui lui étaient restés, en se frayant un passage par les bois, à rejoindre Zaban en plein siège de Valence et à lui annoncer

tout ce qui s'était passé. Ensemble, ils se dirigèrent vers la ville d'Embrun en mettant tout à sac, mais furent bloqués là par Mummulus, à la tête d'une armée incroyablement nombreuse. La bataille s'engagea et Mummulus les vainquit. Zaban et Rodanus reprirent alors le chemin de l'Italie et arrivèrent à Suse, ville que Sisinnius, alors général, tenait pour le compte de l'empereur[180]. Un homme de Mummulus vint le trouver, porteur d'une lettre de son chef, dont il lui annonça l'arrivée imminente; quand ils l'apprirent, Zaban et Rodanus prirent aussitôt le large pour rentrer chez eux. Quant à Amo, dès qu'on lui eut fait le récit des événements, il rassembla tout son butin et prit la route du retour vers l'Italie, mais il fut bloqué par la neige et dut laisser une bonne part de ses prises; avec ses hommes, il força à grand peine le passage des Alpes et parvint ainsi chez lui.

9. *Les Francs prirent aux Lombards la place forte de Nanno; le comte Ragilo fut tué par le duc des Francs Cramnichis, qui fut lui-même éliminé par le duc lombard de Trente, Evin.*

Les Francs arrivèrent à ce moment-là et la place forte de Nanno[181], située au-dessus de Trente sur la frontière italienne, se livra à eux : raison pour laquelle le comte des Lombards de *Lagare*, Ragilo[182], vint à Nanno et la mit à sac. Comme il repartait avec son butin, il trouva face à lui, au champ de *Rotalianus*[183], le duc des Francs Cramnichis et fut tué en même temps que beaucoup de ses hommes. Cramnichis vint piller Trente peu de temps après, mais le duc de Trente Evin se lança à ses trousses, le tua ainsi que tous ses compagnons au lieu nommé Salorno et s'empara de tout le butin qu'il avait fait : ainsi, les Francs mis dehors, il put récupérer le Trentin.

10. *Mort du roi des Francs Sigebert; noces du duc Evin.*

À cette époque, le roi des Francs Sigebert fut assassiné à cause d'une traîtrise de son frère Hilpéric, contre lequel il était entré en guerre, et son tout jeune fils Childebert prit la charge du royaume avec sa mère Brunechilde[184]. Evin, le duc de Trente dont j'ai parlé, prit pour femme la fille de Garibald, roi des Bavarois.

11. *Mort de Justin II; son comportement pendant sa vie.*

C'était le temps où à Constantinople, nous l'avons dit, régnait Justin II[185], un être tout d'avidité et d'avarice, méprisant les pauvres et dépouillant les sénateurs. Il démontra une telle rage dans sa cupidité qu'il fit faire des coffres forts pour y amasser les talents d'or dont il faisait rapine. On dit aussi qu'il a versé dans le pélagianisme[186]. Comme son cœur ne prêtait plus l'oreille aux commandements divins, le juste jugement de Dieu lui fit perdre la raison, et il devint fou. Il associa au pouvoir Tibère[187], comme césar, pour gouverner son palais et les diverses provinces : un homme juste, efficace, courageux, sage, généreux en aumônes, aux jugements impartiaux, aux victoires éclatantes et, par dessus tout, chrétien absolument sincère. Devant les distributions qu'il faisait aux pauvres d'une bonne part des trésors accumulés par Justin, l'impératrice Sophie lui reprochait, plus souvent qu'à son tour, d'avoir réduit l'État à la pauvreté : « Ce que j'ai rassemblé à force d'années, tu le dilapides en un rien de temps, toi et ta prodigalité ». Et lui répliquait : « Je me fie au Seigneur, le fisc ne manquera pas d'argent tant que les pauvres recevront l'aumône et que les captifs seront rachetés. Car c'est un trésor considérable, et le Seigneur a dit : « Amassez-vous des trésors dans le ciel; là, point de rouille ni de mite pour les corrompre, pas de voleurs pour les fouiller et les dérober »[188]. Amassons-donc des trésors dans le ciel avec ce que le Seigneur nous a donné, et Il nous jugera digne de prospérer ici-bas ». Après onze ans de règne, Justin en finit donc et avec la folie dans laquelle il était tombé et avec l'existence[189]. Les guerres menées par le patrice Narsès contre les Goths et les Francs et dont j'ai anticipé plus haut le récit ont eu lieu sous son règne. Ajoutons enfin que lorsque Rome, au temps du pape Benoît[190], souffrit de pénurie et de famine à cause des pillages généralisés des Lombards aux alentours, il fut pris de pitié et la soulagea en lui envoyant depuis l'Égypte, par bateau, des mesures de blé par milliers.

12. *Le principat de Tibère Constantin; ses bonnes actions et les richesses dont Dieu le gratifia.*

À la mort de Justin, le pouvoir fut assumé par Tibère Constantin, cinquantième roi des Romains. Alors qu'il gou-

vernait le palais sous l'autorité de Justin, toujours comme césar ainsi que je l'ai dit plus haut, et faisait chaque jour beaucoup d'aumônes, le Seigneur lui procura une grosse quantité d'or. Un jour qu'il déambulait dans le palais, il vit en effet une dalle de marbre dans le pavement, sur laquelle était sculptée la Croix, et dit : « Et voilà ! la Croix du Seigneur doit fortifier nos fronts et nos cœurs, et nous la foulons aux pieds ». Sur ces mots, il fait ôter la dalle. Ils la déterrent, la lèvent et, dessous, en trouvent une autre avec le même signe. Il la fait enlever aussi; une fois déplacée, ils en découvrent encore une troisième. Et quand, sur son ordre, elle eut été retirée, on trouva un grand trésor, de plus de mille centeniers[191] d'or. Tibère recueillit l'or et le distribua aux pauvres avec encore plus de largesse qu'il n'en avait l'habitude. Narsès, le patrice d'Italie, était aussi possesseur d'une grande maison dans une ville italienne; il s'y rendit avec de multiples trésors et là, chez lui, fit creuser secrètement une grande citerne où il cacha des centeniers d'or et d'argent, par milliers. Puis il tua tous ceux qui étaient dans le secret et ne confia la chose qu'à une seule personne, un vieillard dont il exigea un serment. À la mort de Narsès, le vieillard en question alla trouver Tibère et lui dit : « Je vais te dire quelque chose d'important pour toi, ô César, pour peu que j'en retire un avantage ». Et l'autre : « Dis toujours ce que tu veux : si ce que tu racontes nous est utile, tu en retireras bien quelque chose ». « J'ai un trésor, dit-il, qui a été caché par Narsès; je suis au terme de mon existence et ne puis le dissimuler ». Enchanté, le césar Tibère envoie ses hommes sur les lieux. Ils suivent sans voix le vieux qui s'éloigne, arrivent à la citerne, l'ouvrent et y pénètrent. On y trouva une telle quantité d'or et d'argent qu'il fallut des jours et des jours pour arriver à la faire vider et transporter son contenu. Selon son habitude, Tibère distribua presque tout aux indigents avec une large générosité. Quand il fut sur le point de ceindre la couronne impériale, le peuple l'attendait selon la coutume au spectacle du cirque... tout en lui préparant un piège destiné à élever à l'empire Justinien, le neveu de Justin. Alors il commença faire procession aux lieux saints, puis appela à ses côtés le pontife de la cité et fit son entrée dans le palais en compagnie des consuls et des préfets; il revêtit la pourpre, fut couronné du diadème, placé sur le trône impérial et confirmé dans son règne glorieux par d'immenses acclama-

tions. Entendant cela, ses adversaires incapables de faire un quelconque obstacle à qui avait placé son espoir en Dieu[192] furent couverts d'une grande honte et d'une grande confusion. Quelques jours plus tard, Justinien se rendit auprès de l'empereur et se jeta à ses pieds en lui offrant quinze centeniers d'or pour prix de sa grâce. Avec son habituelle clémence, il le releva et lui ordonna de rester à ses côtés au palais. Mais l'impératrice Sophie, oublieuse de la promesse faite jadis à Tibère, essaya de lui tendre un piège. Comme il se rendait à la campagne pour s'y distraire pendant une trentaine de jours à l'occasion de la vendange (les empereurs en étaient coutumiers), elle appela secrètement Justinien et tenta de l'élever au trône. Dès qu'il l'apprit, Tibère rentra précipitemment à Constantinople, fit arrêter l'impératrice, la dépouilla de tous ses trésors et ne lui laissa que sa nourriture quotidienne. Il l'isola de ses hommes, prit pour les remplacer ses propres fidèles n'obéissant qu'à ses ordres et demanda par surcroît qu'aucun de ses anciens domestiques n'eût accès à elle. Quant à Justinien, il se contenta de le morigéner et se prit par la suite d'une telle affection pour lui qu'il promit de donner sa propre fille à son fils et, inversement, demanda sa fille pour son propre fils — pour une raison que j'ignore, la chose ne put être réalisée. Conduisant personnellement son armée, il vainquit les Perses de manière écrasante; à son retour victorieux, il rapporta un butin énorme, ainsi que vingt éléphants : assez, aurait-on cru, pour suffire à la cupidité humaine.

13. *Les sous d'or envoyés par l'empereur à Chilpéric; le bienheureux Grégoire; la destruction de Classe.*

Le roi des Francs Hilpéric lui envoya ses ambassadeurs et reçut de sa part un grand nombre de cadeaux, et même des *aurei* d'une livre chacun[193], portant d'un côté l'effigie impériale avec, écrit tout autour : « DE TIBÈRE CONSTANTIN PERPÉTUEL AUGUSTE » et, de l'autre côté, un quadrige et son conducteur avec écrit : « GLOIRE DES ROMAINS ». C'est pendant son règne que le bienheureux diacre Grégoire, qui devint ensuite pape, composa dans la ville royale (il était alors aprocrisiaire) ses *Moralia* et que, en présence de ce même empereur, il réfuta Euthicius, l'évêque de la ville qui faisait fausse route à propos de la résurrection[194]. À la même époque,

Faroald, le premier duc de Spolète[195], envahit Classe avec une armée de Lombards et laissa nue cette ville opulente, dépouillée de toutes ses richesses.

14. *Mort du patriarche Probinus; son successeur Helias.*

le patriarche Probinus mourut près d'Aquilée après un an de gouvernement à la tête de son église, dont on confia le sacercoce à Helias[196].

15. *Mort de l'empereur Tibère Constantin et accession au pouvoir de Maurice.*

Tibère Constantin avait gouverné l'empire pendant sept années et sentait venir sa dernière heure; en accord avec le conseil de l'impératrice Sophie, il choisit comme successeur un Cappadocien, Maurice, homme de courage, et lui donna sa fille revêtue des ornements royaux, en disant : « Reçois mon empire en même temps que cette jeune fille. Fais en un usage heureux, et souviens-toi toujours de chérir l'équité et la justice ». Sur ces mots, il passa de ce monde à la patrie éternelle, laissant les peuples dans le grand deuil de sa mort. Il fut en effet d'une très grande bonté, toujours prêt à l'aumône, juste dans les jugements, d'une prudence extrême dans l'acte de juger, dépourvu de mépris pour quiconque mais embrassant au contraire tout le monde dans sa bonne volonté; il aimait tout le monde, et fut lui-même aimé de tous. Après son décès, Maurice revêtit la pourpre, ceignit le diadème puis se rendit au cirque; sous la clameur des louanges, il gratifia le peuple de cadeaux et fut confirmé empereur, le premier de race grecque[197].

16. *Le règne d'Authari; la grande tranquillité de son époque.*

Au bout de dix ans de pouvoir ducal, les Lombards se décidèrent finalement, d'un commun accord, à prendre un roi : Authari, fils du prince Cleph évoqué plus haut[198]. Comme signe de sa dignité, ils le nommèrent Flavius, un prénom que tous ceux qui furent par la suite rois des Lombards ont porté avec bonheur[199]. Sous son règne, les ducs du moment assignèrent aux besoins de la cour la moitié de leurs biens pour

l'objectif de reconstruction de la royauté, afin de dégager de quoi subvenir au roi lui-même, à son entourage et à ceux qui étaient à son service dans les différents emplois. Les populations en revanche, soumises au tribut, furent réparties entre les hôtes lombards[200]. Le royaume lombard offrait à vrai dire ceci de surprenant qu'il n'existait nulle violence, qu'il ne s'y machinait aucune trahison; personne n'extorquait personne, nul ne pillait; aucun vol, aucun brigandage : chacun vaquait sans crainte où bon lui semblait, en toute sécurité.

17. *Childebert s'introduisit en Italie mais on fit la paix et il partit.*

L'empereur Maurice, par l'intermédiaire d'une ambassade, envoya à cette époque au roi des Francs Childebert cinquante mille sous, prix d'une intervention armée contre les Lombards destinée à les rejeter d'Italie. Celui-ci pénétra aussitôt en Italie avec une masse innombrable de Francs [201], mais les Lombards se fortifièrent dans les cités et, après échange d'émissaires et donation de cadeaux, firent la paix avec Childebert. Il était rentré en Gaule, lorsque l'empereur Maurice sut qu'il avait traité avec les Lombards et se mit à réclamer les sous qu'il avait donnés pour les mettre en échec. Mais Childebert, sûr de sa force, ne daigna même pas répondre.

18. *Assaut de Brescello et fuite du duc Droctulf.*

Après ces événements, le roi Authari prit d'assaut la cité de Brescello, située sur la rive du Pô. Le duc Droctulf, abandonnant les Lombards, y avait trouvé refuge; passé du côté impérial, il résistait vaillamment à l'armée lombarde aux côtés des soldats de l'empereur. Il était issu des Suèves, c'est-à-dire des Alamans, avait grandi parmi les Lombards et, parce qu'il était d'un physique avantageux, avait mérité la dignité ducale; mais à peine trouva-t-il l'occasion de venger sa captivité qu'il prit sans hésiter les armes contre les Lombards. Ils menèrent de durs combats contre lui puis, enfin, eurent le dessus sur lui et les soldats à qui il prêtait son concours, le contraignant à battre en retraite sur Ravenne. Brescello fut prise et ses murs rasés au sol. Après quoi le roi Authari fit une paix pour trois ans avec le patrice Smaragde, qui gouvernait alors à Ravenne[202].

19. *Mort de Droctulf; l'épitaphe en son honneur.*

C'est justement grâce au soutien de ce Droctulf dont j'ai parlé que les soldats de Ravenne ont souvent lutté contre les Lombards et que, après avoir construit une flotte, ils ont expulsé avec son aide ceux qui tenaient la ville de Classe. Au terme de sa vie, ils lui donnèrent l'honneur d'un tombeau face au seuil de l'église du bienheureux martyr Vital, et célébrèrent ses louanges par cette épitaphe :

Ici l'enferme une tombe, mais ce n'est que son corps,
Drocton :
par toute la terre il vit, présent dans ses mérites.
Chez les Bards il vécut, mais était de souche souabe,
à l'ensemble des peuples, pour ce, fut-il suave !
Terrible son aspect, mais son âme bienveillante,
et longue était la barbe sur son robuste sein.
Toujours il a chéri les enseignes de Rome,
et l'État,
et pourtant fut la ruine de sa propre nation.
Dédaignant l'être cher, puisque nous aimant nous,
c'est Ravenne, cette patrie, qu'il a voulu faire sienne.
Conquérir Brescello, telle fut sa première gloire,
et, restant là, terrifiait tout l'ennemi;
là, en maître, sut aider les enseignes de Rome,
et du Christ il reçut le premier étendard.
Et tandis que Farald par ses ruses tient Classe,
pour la récupérer met en armes la flotte.
Sur des vaisseaux étroits luttant au *Badrinus*[203],
en troupes les a vaincus, les innombrables Bards.
Et sur les terres d'orient battant encore l'Avar,
il conquit pour ses maîtres la plus haute des palmes.
Son soutien fut Vital, martyr : et chez eux revenait,
victorieux souvent, acclamé, triomphal.
Il a voulu son temple pour y mettre son corps,
heureux, après sa mort, d'avoir ces lieux pour tombe.
Il en fit vœu lui-même, mourant, au prêtre Jean[204]
qui, amour et piété, à cette terre l'a rendu.

20. *Le sacerdoce du pape Pélage et l'erreur du patriarche Helias.*

Après le pape Benoît, Pélage fut ordonné pontife de l'église romaine[205], mais sans l'aval de l'empereur car les Lombards encerclaient Rome et l'assiégeaient, et personne ne pouvait en sortir. Ce Pélage envoya une lettre fort utile, écrite par le bienheureux Grégoire à l'époque de son diaconat, à l'évêque d'Aquilée Helias qui refusait d'adhérer aux trois chapitres du synode de Chalcédoine[206].

21. *Guerre de Childebert contre les Espagnols et mort d'Ingonde.*

Sur ces entrefaites, le roi des Francs Childebert fit la guerre aux Espagnols, qu'il vainquit dans une bataille rangée. Voici quelle fut la cause du conflit : le roi Childebert avait donné sa sœur Ingonde en mariage à Herménegild, le fils du roi des Espagnols Léovigild[207]; sous l'effet des sermons de Léandre, évêque de Séville, et des instances de sa femme, Herménegild avait quitté l'hérésie arienne dans laquelle végétait son père pour se convertir à la foi catholique; le jour même de Pâques, pourtant sacré, le père impie l'avait abattu d'un coup de hache[208]. Ingonde avait fui l'Espagne après la perte de son mari et martyr, mais elle était tombée pendant sa tentative de rejoindre la Gaule entre les mains des soldats qui stationnaient à la frontière contre les Goths d'Espagne : emprisonnée avec son jeune fils, elle fut conduite en Sicile, où elle vécut ses derniers instants, tandis que son fils était envoyé à Constantinople chez l'empereur Maurice.

22. *L'armée des Francs qui vint en Italie et en repartit sans résultat.*

L'empereur Maurice envoya derechef des ambassadeurs à Childebert pour le convaincre de lancer une armée en Italie contre les Lombards. Childebert, croyant que sa sœur était encore en vie à Constantinople, fit une réponse positive aux envoyés de Maurice pour pouvoir la récupérer et expédia une nouvelle fois une armée franque en Italie contre les Lombards[209]. Mais pendant que les contingents lombards se dépêchaient de venir à leur rencontre, il y eut une dispute entre Francs et Alamans et ils s'en retournèrent tous chez eux sans avoir rien gagné.

23. *L'inondation et le miracle qui se produisit dans la basilique Saint-Zénon.*

Il y eut à l'époque dans les Vénéties, en Ligurie et dans les autres régions d'Italie, un déluge tel qu'il ne s'en était sans doute pas produit depuis le temps de Noé. On vit s'ébouler des terres, des exploitations rurales, et périr beaucoup d'hommes et d'animaux. Les chemins furent détruits, les routes effondrées et le niveau de l'Adige monta tellement que l'eau, autour de la basilique du bienheureux martyr Zénon, située hors les murs de Vérone, atteignait les fenêtres supérieures — encore que, comme l'a écrit par la suite le bienheureux Grégoire, l'eau n'ait pas pénétré à l'intérieur même de la basilique[210]. Une partie des murs de Vérone s'écroula aussi à cause de cette inondation. Celle-ci se produisit un 17 octobre[211], mais avec autant d'éclairs et de coups de tonnerre qu'il y en a d'habitude en été, et encore. Qui plus est, deux mois plus tard, cette même ville de Vérone fut en grande partie brûlée par un incendie.

24. *Pontificat du bienheureux Grégoire; le malheur qui arriva alors à Rome.*

Pendant que se déversait ce déluge, les eaux du Tibre montèrent tellement près de Rome qu'elles dévalèrent par dessus les murailles de la ville et inondèrent des quartiers entiers. En même temps qu'une multitude de serpents, un dragon d'une taille extraordinaire traversa la ville en empruntant le lit du fleuve et descendit jusqu'à la mer. Une peste extrêmement grave, dite inguinale, suivit cette inondation. Elle faucha la population en faisant un tel carnage que bien peu survécurent de la foule incalculable qui existait auparavant. Elle frappa d'abord le pape Pélage, homme vénérable, qui mourut sur le champ; puis, ayant tué le pasteur, elle se répandit dans les populations. C'est au milieu de ces si pénibles tribulations que fut élu pape, à l'unanimité, le très bienheureux Grégoire, qui était alors lévite. Il avait ordonné une septuple litanie, mais en l'espace d'une heure quatre-vingt personnes parmi celles qui priaient Dieu s'effondrèrent à terre et rendirent l'âme. À propos, on a appelé cette litanie « septuple » parce que le bienheureux Grégoire a réparti tous les habitants de la ville en sept

chœurs pour prier le Seigneur : dans le premier l'ensemble du clergé; dans le deuxième tous les abbés avec leurs moines, dans le troisième toutes les abbesses avec leurs communautés, dans le quatrième tous les enfants, dans le cinquième tous les laïcs, dans le sixième les veuves et dans le septième les femmes mariées. Mais je me garderai d'en dire davantage sur le bienheureux Grégoire puisque, Dieu aidant, j'ai déjà composé sa vie il y a quelques années; j'y ai écrit ce qu'il fallait dire, dans la mesure de mes moyens, qui sont faibles.

25. *Le bienheureux Grégoire convertit les Angles.*

Le bienheureux Grégoire envoya à cette époque Augustin, Mellite et Jean en Bretagne[212], avec beaucoup d'autres moines révérant Dieu et, grâce à leur prédication, convertit les Angles au Christ.

26. *Mort du patriarche Helias; le sacerdoce et l'erreur de Sévère.*

Le pariarche d'Aquilée Helias mourut en ces jours-là au bout de quinze ans de sacerdoce; son successeur au gouvernement de l'église fut Sévère[213]. Le patrice Smaragde, venu à Grado depuis Ravenne, l'éjecta de sa propre main de la basilique et l'emmena de force à Ravenne avec trois autres évêques d'Istrie, Jean de Parenzo, Sévère et Vindemius, sans compter le défenseur de l'église Antoine[214], déjà âgé. Sous la menace de l'exil, usant de la violence, il les obligea à s'associer aux vues de l'évêque de Ravenne Jean, qui condamnait les Trois Chapitres et qui s'était séparé de la société de l'église romaine du temps des papes Vigile et Pélage. Passé un an, ils retournèrent de Ravenne à Grado, mais les fidèles refusèrent d'entrer en contact avec eux et les autres évêques ne voulurent pas les accueillir à nouveau. Pris par le démon — c'était justice —, le patrice Smaragde eut pour successeur le patrice Romain et rentra à Constantinople. Après quoi on réunit un synode de dix évêques à Marano[215], dans lequel fut réintégré Sévère, le patriarche d'Aquilée, qui apportait un texte exposant son erreur d'avoir épousé les vues des adversaires des Trois Chapitres. Les noms des évêques non impliqués dans ce schisme sont les suivants : Pierre d'Altino, Clarissimus[216], Ingenuinus de Sabiona, Agnellus de Trente, Junior de Vérone, Horontius de Vicence, Rustique de Trévise,

Fonteius de Feltre, Agnellus d'Asolo, Laurent de Belluno, Maxence de Zuglio et Hadrien de Pola. Quant à ceux qui avaient partagé le point de vue du patriarche, il s'agit des évêques Sévère, Jean de Parenzo, Patrice, Vindemius et Jean[217].

27. *Le roi Authari envoya une armée en Istrie; Francion.*

Le roi Authari envoya à ce moment-là une armée en Istrie, commandée par le duc de Trente Evin[218]. Après pillages et incendies ils firent une paix d'un an et rapportèrent beaucoup d'argent au roi. D'autres Lombards, dans l'île de Côme, assiégeaient aussi Francion, général resté jusqu'à cette date du côté de Narsès et qui s'était maintenu là pendant vingt ans. Au bout de six mois de siège, il livra son île aux Lombards. Lui-même, selon ses vœux, fut relâché par le roi et regagna bien vite Ravenne avec sa femme et ses affaires. On trouva de grosses richesses dans cette île, confiées en dépôt par chacune des cités.

28. *Le roi Authari demanda la sœur de Childebert en mariage.*

Le roi Flavius Authari dépêcha une ambassade auprès de Childebert pour lui demander sa sœur en mariage. Childebert reçut les cadeaux des envoyés lombards, promit de donner sa sœur à leur roi, mais quand arrivèrent des ambassadeurs des Goths d'Espagne et qu'il apprit la conversion de ce peuple à la foi catholique, il leur promit à eux aussi sa sœur.

29. *Les Francs s'introduisirent en Italie et furent vaincus par les Lombards.*

Sur ces entrefaites, il envoya une ambassade à l'empereur Maurice, lui faisant savoir qu'il se chargerait maintenant volontiers, ce qu'il n'avait pas fait auparavant, d'une guerre contre le peuple lombard et que, avec son conseil, il les chasserait d'Italie. Et, sans perdre de temps, il fit passer son armée en Italie pour anéantir les Lombards[219]. Le roi Authari et ses troupes marchent contre lui sans mollir et combattent vaillamment pour leur liberté. Ils sortent victorieux de la bataille; les Francs sont violemment fauchés, certains faits prisonniers tandis que le plus gros prend la fuite et rejoint à grand peine la patrie. Jusqu'à celui-là, on n'a pas souvenir de pareil carnage

infligé à l'armée franque, et il est pour le moins surprenant que Secundus, qui a pourtant écrit sur la geste des Lombards[220], ait passé sous silence une victoire aussi éclatante, alors qu'on peut lire presque mot pour mot dans l'*Histoire des Francs*[221] ce que j'ai dit plus haut de leur défaite.

30. *Le roi Authari alla en Bavière pour voir sa fiancée; il la prit pour femme.*

Après ces événements, le roi Flavius Authari envoya une ambassade chez les Bavarois pour demander en mariage la fille de leur roi Garibald. Celui-ci leur fit un accueil aimable et promit de donner sa fille Théodelinde à Authari. Quand à leur retour les envoyés lui rapportèrent la nouvelle, Authari voulut voir sa promise de ses yeux; il réunit une escorte réduite mais décidée et, prenant avec lui l'un de ses plus proches fidèles pour faire office de chef de l'ambassade, fit route sans perdre de temps vers la Bavière. Introduits en présence du roi Garibald, comme on le fait pour les ambassadeurs, celui qui avait accompagné Authari dans le rôle de l'ancien salua et prononça les paroles d'usage; Authari, qu'aucun des Bavarois ne connaissait, s'approcha alors du roi et dit : « Mon maître, le roi Authari, m'a envoyé avec l'ordre exprès d'observer votre fille, sa fiancée, qui doit devenir notre reine, pour que je puisse la lui décrire avec précision ». À ces mots, le roi fit venir sa fille ; Authari la contempla, silencieusement approbateur (elle avait en effet des traits d'une grande finesse) et, comme elle lui plaisait beaucoup à tout point de vue, dit au roi : « Nous voyons en votre fille une personne telle qu'il est juste d'espérer qu'elle devienne notre reine; nous aimerions donc, s'il plaît à votre majesté, recevoir de sa main une coupe de vin, comme elle le fera plus tard avec nous ». Le roi y consentit; la jeune fille prit une coupe de vin, l'offrit d'abord à celui qui paraissait être le chef, puis la passa à Authari sans savoir que c'était lui son fiancé. Il but et, d'un doigt, lui effleura la main en rendant la coupe sans que personne s'en aperçût, puis se passa la main droite sur le front, le nez et la joue. Toute rouge, elle raconta la chose à sa nourrice, qui lui dit : « Si celui-là n'était pas le roi, ton fiancé, il n'oserait pas sûrement pas te toucher. En attendant, silence, que ton père ne vienne pas à l'apprendre, car c'est vraiment quelqu'un digne de tenir un royaume et de

se marier avec toi ». Il faut dire qu'Authari était alors dans la fleur de la jeunesse, bien charpenté, avec une cascade de cheveux blonds et plutôt agréable à regarder. Ils prirent bien vite congé du roi, se mirent en hâte sur le chemin du retour et s'éloignèrent rapidement du territoire du Norique — la province du Norique, peuplée par les Bavarois, a la Pannonie à l'est, à l'ouest la Souabe, l'Italie au sud, au nord le Danube. Authari donc, encore accompagné des Bavarois qui l'escortaient, était arrivé à proximité immédiate de la frontière italienne; se dressant sur son cheval aussi haut qu'il pouvait, il lança dans l'arbre le plus proche la hachette qu'il avait à la main, de toutes ses forces, et la laissa fichée là en ajoutant ces mots : « Voilà quels coups porte Authari ! ». Les Bavarois qui l'accompagnaient comprirent alors, à ces paroles, que c'était lui le roi. Un peu plus tard enfin, quand une incursion franque causa des ennuis au roi Garibald, sa fille Théodelinde se réfugia en Italie avec son frère, Gundoald. Elle fit annoncer son arrivée à son fiancé Authari qui, en grand apparat, vint aussitôt à sa rencontre pour célébrer les noces au champ de *Sardi*, au-dessus de Vérone, et l'épousa le quinze mai dans l'allégresse générale[222]. Agilulf, duc de la cité de Turin, figurait alors dans l'assistance des ducs lombards. Sur place, il s'était mis à faire mauvais temps et une pièce de bois située dans l'enclos royal fut frappée par la foudre, à grand bruit de tonnerre. Agilulf avait alors parmi ses serviteurs un devin qui, par un art diabolique, avait l'intelligence de ce que présageaient les éclairs. Il dit à Agilulf, comme celui-ci se trouvait dans un endroit retiré pour satisfaire ses besoins naturels : « Cette femme, qui a épousé aujourd'hui notre roi, sera tienne d'ici peu ». En l'entendant, Agilulf menaça de lui couper la tête s'il disait encore un mot sur le sujet, mais lui : « J'aurai beau me faire tuer, il est certain que cette femme est venue dans ce pays pour s'unir en mariage avec toi ». Et c'est ce qui arriva par la suite. C'est à cette époque, sans qu'on sache bien pourquoi, qu'Ansul, parent du roi Authari, fut assassiné à Vérone.

31. *L'armée des Francs vint de nouveau en Italie; elle fut gagnée par la dysenterie; leur retour dans leur patrie.*

Retour de Constantinople vers cette date-là, Grippo, ambassadeur du roi des Francs Childebert, fit à son roi le récit des

honneurs avec lesquels l'empereur Maurice l'avait reçu et lui fit part de sa promesse de venger, selon le désir du roi Childebert, les offenses subies par Grippo à Carthage[223]. Childebert dépêcha aussitôt une nouvelle armée franque en Italie pour soumettre militairement les Lombards, avec vingt ducs[224]. Parmi eux se distinguaient particulièrement Audoald, Olo et Cedinus; mais alors qu'il s'était imprudemment approché de la place forte de Bellinzona, Olo tomba atteint d'une flèche en pleine poitrine et mourut. Au cours d'une sortie pour faire du butin, les autres Francs se firent massacrer en ordre dispersé par les Lombards qui se jetaient sur eux en chaque endroit. Audoald arriva cependant jusqu'à la ville de Milan avec six ducs francs et ils établirent là leur campement, à quelque distance de la cité, dans la campagne. C'est là que vinrent les trouver les envoyés de l'empereur pour leur annoncer l'arrivée de troupes de renfort : « Dans trois jours, nous serons là avec eux. Voici quel sera le signal : quand vous verrez brûler l'incendie aux maisons de la ferme là-bas sur la hauteur, et la fumée monter jusqu'au ciel, vous saurez que nous approchons avec l'armée promise ». Mais les ducs francs eurent beau attendre six jours comme convenu, ils ne virent arriver aucun de ceux qu'avaient promis les envoyés de l'empereur. Cedinus, quant à lui, avait pénétré par la partie gauche de l'Italie avec treize ducs; il s'empara de cinq châteaux dont il exigea une soumission jurée. L'armée franque parvint aussi jusqu'à Vérone, et ils mirent à bas un très grand nombre de places fortes sans coup férir, malgré les serments qu'ils avaient jurés auparavant, alors que les gens qui avaient cru en eux étaient loin de s'attendre à être dupés. Voici les noms des places fortes[225] qu'ils détruisirent dans le territoire de Trente : Tesimo, Meltina, Sirmiano, Appiano, Fadana, Cembra, Vezzano, Brentonico, Volano, *Ennemase*[226], à quoi s'ajoutent deux autres en Valsugana[227] et un dans le territoire de Vérone. Après leur destruction par les Francs, tous les habitants furent emmenés comme prisonniers, sauf, il est vrai, en ce qui concerne la forteresse de *Ferruge*[228], qui obtint son rachat grâce à l'entremise des évêques Ingenuinus de Sabiona et Agnellus de Trente, à raison d'un sou par homme, jusqu'à six cents sous. Mais entre-temps l'été était là, la dysenterie se mit à travailler sérieusement l'armée franque incommodée par ce climat inhabituel, et un bon nombre de soldats mourut. Bref, après trois mois d'errance sans

résultat, sans pouvoir punir l'ennemi retiré dans des lieux extrêmement bien défendus ni réussir à atteindre le roi retranché dans la ville de Pavie pour en tirer vengeance, l'armée, affaiblie comme je l'ai dit par un climat excessif, tenaillée par la faim, se résolut à rentrer dans la mère patrie. Durant ce retour chez eux, ils souffrirent d'une pénurie et d'une faim telles que, pour s'acheter des vivres, ils durent offrir leurs tenues d'abord, puis jusqu'à leurs armes avant de parvenir à leur terre natale.

32. *Le roi Authari alla à Bénévent.*

C'est vers cette époque, pense-t-on, qu'est arrivé ce qu'on raconte à propos du roi Authari. Tout le monde connaît l'histoire : le roi était alors arrivé jusqu'à Bénévent, via Spolète, avait conquis la région puis s'en était allé jusqu'à Reggio, dernière cité d'Italie, à côté de la Sicile. Comme il y a là, dit-on, une colonne placée au milieu des vagues, il alla jusqu'à elle à cheval et la toucha de la pointe de sa lance en disant : « Le territoire des Lombards s'étendra jusqu'ici ». Cette colonne existerait encore aujourd'hui, sous le nom de Colonne d'Authari.

33. *Zotto, premier duc des Bénéventains.*

Le premier duc des Lombards à Bénévent eut pour nom Zotto; il tint la ville sous sa domination pendant vingt ans[229].

34. *Authari envoya des ambassadeurs à Gontran; vision extraordinaire de celui-ci.*

Le roi Authari, entre-temps, dépêcha une ambassade avec un message de paix au roi des Francs Gontran, l'oncle du roi Childebert. Celui-ci fit un accueil cordial aux ambassadeurs, mais les envoya chez Childebert, son neveu du côté de son frère, pour que la paix avec le peuple lombard fût signée avec son assentiment. Ce Gontran était un roi pacifique et d'une très grande bonté, et il ne me déplaît pas d'insérer brièvement dans mon histoire un événement le concernant, tout à fait digne d'admiration, ce d'autant plus que je sais que l'*Histoire des Francs* n'en fait pas mention. Un jour qu'il était allé chasser en forêt et que, comme il est fréquent, il s'était retrouvé seul avec un fidèle très proche, il fut pris d'un sommeil particuliè-

rement lourd tandis que ses compagnons s'égaillaient çà et là et s'endormit, la tête penchée sur les genoux de l'homme. Une petite bête, un peu comme un serpent, sortit alors de sa bouche et se mit à se démener pour traverser un petit ruisselet qui courait là à côté. Alors, l'homme sur les genoux duquel le roi reposait tira son épée du fourreau, la posa en travers du ruisselet et le reptile passa de l'autre côté en grimpant dessus. Il entra dans un trou de la colline toute proche, ressortit après un moment, traversa l'eau toujours sur l'épée et rentra par là où il était sorti, dans la bouche de Gontran. Celui-ci se réveilla aussitôt après et raconta qu'il avait fait un rêve prodigieux : et de raconter qu'il s'était vu en songe traverser un fleuve sur un pont en fer et pénétrer à l'intérieur d'une colline où il avait vu de l'or en quantité. L'homme sur les genoux duquel il avait posé la tête pendant son sommeil lui raconta alors par le menu ce qu'il avait vu de lui. Bref, on fouilla l'endroit, où furent trouvés des trésors inestimables qui avaient été placés là il y a bien longtemps. Avec cet or, le roi fit faire par la suite un ciboire massif, d'une taille extraordinaire et pesant bon poids, qu'il fit orner à l'envi des pierres les plus précieuses. Devant l'impossibilité de l'envoyer au sépulcre du Seigneur à Jérusalem comme il l'aurait voulu, il le fit mettre sur le corps du bienheureux martyr Marcel[230], enterré à Chalon là où était le siège de son royaume; il s'y trouve encore aujourd'hui, et nulle part il n'existe de pièce d'orfèvrerie qui soutienne la comparaison. Mais revenons à l'histoire, maintenant que j'ai touché deux mots de cette anecdote dont le récit valait la peine.

35. *Mort du roi Authari; règne d'Agilulf.*

Entre-temps, au moment où ses ambassadeurs séjournaient en Francie, le roi Authari mourut à Pavie un cinq septembre[231] après, dit-on, une absorption de poison; il avait régné six ans. Les Lombards envoyèrent aussitôt des émissaires au roi des Francs Childebert pour lui faire part de la mort du roi et lui demander la paix. Devant la nouvelle, celui-ci fit bon accueil aux envoyés; pour ce qui est de la paix, il s'engagea à la concéder dans l'avenir. Il leur donna cependant congé quelques jours plus tard, munis de cette promesse de paix. Quant à la reine Théodelinde, comme les Lombards l'appréciaient beau-

coup, ils l'autorisèrent à conserver son rang de souveraine, lui suggérant de prendre l'homme de son choix parmi eux tous, pourvu bien sûr qu'il fût capable de gérer efficacement le royaume. Après avoir tenu conseil avec les sages, elle choisit le duc de Turin Agilulf, et comme mari et comme roi pour le peuple lombard. C'était en effet un homme énergique, combatif et tout à fait apte, tant au physique qu'au moral, à prendre la direction du royaume. La reine le fit aussitôt convoquer, et de son côté vint à sa rencontre à la citadelle de Lomello. Quant il se fut présenté devant elle, après quelques mots elle se fit apporter du vin, se servit la première et lui tendit le reste à boire. Agilulf prit la coupe et, comme il lui faisait un baise-main respectueux, la reine rougissante dit en souriant qu'il n'y avait nul besoin d'embrasser sa main, pour qui devait baiser sa bouche; et tout de suite le releva pour lui donner un baiser, lui dévoilant et leurs noces et l'accession au trône. Bref, on célébra en grande liesse les épousailles et Agilulf, parent du roi Authari, reçut la dignité royale — on était déjà début novembre. Plus tard toutefois, au mois de mai, les Lombards firent un rassemblement à Milan et il fut élevé au trône à l'unanimité.

FIN DU TROISIÈME LIVRE

DÉBUT DU QUATRIÈME LIVRE

1. *Le roi Agilulf envoya des ambassadeurs en Francie à propos des prisonniers.*

Agilulf, appelé aussi Ago, avait donc été confirmé dans sa dignité royale. Pour régler la question de ceux qui avaient été capturés par les Francs dans les châteaux du Trentin et emmenés prisonniers, il expédia en Francie l'évêque de Trente Agnellus. À son retour, celui-ci en ramena avec lui un assez grand nombre, que la reine des Francs Brunechilde avait rachetés sur sa propre cassette. Le duc de Trente Evin alla aussi en Gaule pour obtenir la paix et revint après l'avoir conclue.

2. *La sécheresse de la même année; les sauterelles.*

Il y eut cette année-là une très forte sécheresse, de janvier jusqu'à septembre, qui fut cause d'une grande famine. Il y eut aussi dans le territoire de Trente une multitude de sauterelles, plus grandes qu'elles ne sont d'ordinaire; chose étonnante, elles mangèrent les herbes, les plantes des marais, mais touchèrent à peine aux moissons des champs. Elles revinrent aussi l'année suivante, exactement de la même façon.

3. *Le roi Agilulf tua Mimulf; la rébellion de Gaidulf et d'Ulfari.*

En ces jours-là[232], le roi Agilulf tua Mimulf, duc de l'île de San Giuliano[233], pour avoir fait précédemment défection du côté des chefs francs. De son côté, Gaidulf, duc de Bergame, entra en rébellion dans sa cité et se retrancha contre le roi, mais il y eut ensuite consignation d'otages et il fit la paix avec lui. Une deuxième fois, il s'enferma dans l'île de Côme, mais le roi

Agilulf réussit à y pénétrer; il en chassa les hommes de Gaidulf et transféra à Pavie le trésor que les Romains avaient placé là. Gaidulf se réfugia de nouveau à Bergame, où il fut capturé par Agilulf, avant de rentrer en grâce. À Trévise aussi le duc Ulfari se révolta contre le roi Ago, qui l'assiégea et le fit prisonnier.

4. *La peste à Ravenne; guerre de Childebert contre le fils d'Hilpéric; prodiges.*

La peste inguinale réapparut cette année-là à Ravenne, à Grado et en Istrie, frappant très durement, de la même façon qu'elle s'était déclenchée trente ans avant. C'est aussi le moment où le roi Agilulf fit la paix avec les Avars. Childebert fit aussi la guerre contre son cousin, le fils d'Hilpéric; près de trente mille hommes furent massacrés dans la bataille. L'hiver, alors, fut extrêmement rigoureux, au point qu'on se demandait si un froid pareil avait jamais existé. Et dans la région des Briones, du sang coula des nuages; et les eaux du Reno[234] charrièrent aussi un ruisseau de sang.

5. *Le bienheureux Grégoire envoya le livre des Dialogues à la reine Théodelinde.*

Après bien d'autres écrits pour le bien de la sainte Église, le très sage et très bienheureux Grégoire, pape de la ville de Rome, composa à cette époque encore quatre livres sur la vie des saints. Il donna à l'ouvrage le nom de *Dialogue*, c'est-à-dire d'une conversation à deux, parce qu'il l'avait fait au cours d'entretiens avec son diacre Pierre[235]. Et le pape envoya ces livres à la reine Théodelinde, dont il connaissait tant la dévotion dans la foi du Christ que la grandeur de ses bonnes œuvres.

6. *Les bonnes actions de la reine Théodelinde.*

L'église de Dieu retira aussi grand profit de l'action de cette reine. Quand ils étaient encore sous la tutelle du paganisme, les Lombards s'étaient en effet emparés de presque tous les biens des églises. Mais le roi, touché par les prières salutaires de Théodelinde, embrassa la foi catholique et offrit à l'église du Christ un grand nombre de possessions, en même temps qu'il

ramenait les évêques opprimés et avilis à l'honneur de leur dignité première

7. *Tassilon fait roi par le roi des Francs Childebert.*

Tassilon fut ces jours-là intronisé roi en Bavière par le roi des Francs Childebert[236]. Il pénétra aussitôt avec une armée dans la province des Slaves, se tailla une victoire et rentra sur ses terres avec un énorme butin.

8. *Le patrice Romain envahit des cités tenues par les Lombards; le roi Agilulf tua le duc Maurice; il fit la paix avec le bienheureux Grégoire et les Romains.*

Toujours à cette époque, Romain, patrice et exarque de Ravenne[237], se rendit à Rome. Lors de son retour à Ravenne, il reprit des cités occupées par les Lombards, dont voici les noms : Sutri, Bomarzo, Orte, Todi, Amelia, Pérouse, *Luceoli* et d'autres encore. Quand Agilulf apprit la nouvelle, il sortit aussitôt de Pavie et gagna avec une forte armée la cité de Pérouse, où il assiégea pendant quelques jours Maurice, duc des Lombards, qui était passé du côté des Romains; il lui fallut peu de temps pour s'emparer de lui, et il le tua[238]. Le bienheureux pape Grégoire fut tellement terrifié de l'arrivée de ce roi que, comme il le raconte lui-même dans ses sermons, il renonça à son commentaire du passage d'Ézechiel sur le temple[239]. Après avoir arrangé ses affaires, le roi Agilulf retourna à Pavie. Et c'est peu de temps après que, sur les conseils avant tout de la reine Théodelinde sa femme, elle-même régulièrement exhortée en ce sens par les lettres du bienheureux pape Grégoire, il conclut une paix très solide avec ce même très saint homme et avec les Romains[240]. Le vénérable prélat envoya alors cette lettre de remerciement à la reine :

9. *Lettre du bienheureux Grégoire à la reine Théodelinde. Autre lettre du même au roi Agilulf.*

« Grégoire à Théodelinde, reine des Lombards. Nous avons su par le rapport de notre fils, l'abbé Probus, que votre excellence avait engagé le zèle et la générosité dont elle est coutumière dans l'entreprise de paix. Au reste, qu'espérer d'autre de

votre âme chrétienne, sinon la manifestation devant tous de vos efforts et de votre bonté pour la cause de la paix. Grâce soit donc rendue à Dieu tout-puissant qui guide ainsi votre cœur de sa bienveillance; comme il vous donne une foi droite, qu'il daigne faire toujours de vous l'instrument de ses vœux. Ne crois pas en effet avoir peu mérité, ô fille d'excellence, pour le sang qu'auraient dû verser les deux parties. C'est pour cela que nous rendons grâce à votre bonne volonté et que nous prions la miséricorde de notre Dieu, pour qu'elle vous récompense de ces biens, en corps et en âme, aujourd'hui et dans l'avenir. Vous adressant le salut de notre affection paternelle, nous vous exhortons à agir auprès de votre excellent mari pour qu'il ne refuse pas la communion avec la république chrétienne. Car vous aussi savez, croyons nous, combien il serait utile à bien des égards qu'il voulût bien se tourner vers son amitié. Ayez donc toujours soin, vous en êtes coutumière, de ce qui touche à la concorde entre les parties, et là où se présente l'occasion du mérite, appliquez-vous, pour recommander davantage encore vos bienfaits aux yeux de Dieu tout-puissant ». Et voici une autre lettre du même au roi Agilulf : « Grégoire à Agilulf, roi des Lombards. Merci à votre excellence d'avoir entendu notre requête et d'avoir ordonné la paix, que nous pensions prometteuse d'un profit partagé; nous vous faisions confiance à ce sujet. Nous louons donc bien haut la sagesse et la bonté de votre excellence : en aimant la paix, vous démontrez votre amour pour Dieu qui est l'auteur de cette paix. Car si, Dieu m'en garde, elle n'avait pas été conclue, que se serait-il passé ? On aurait versé le sang de pauvres paysans dont le labeur profite aux deux parties, au péril et à la damnation de l'une comme de l'autre. Mais cette paix telle que vous l'avez faite, nous voulons en sentir les effets; c'est pourquoi, vous saluant de notre paternelle charité, nous vous demandons d'ordonner par lettre à vos ducs (où qu'ils soient, mais surtout ceux qui sont installés dans ces régions), chaque fois que le cas se présentera, de s'en faire les vrais gardiens comme la promesse en a été faite, sans chercher les occasions de faire naître quelque conflit ou quelque rancœur. Alors nous pourrons rendre grâce à votre bonne volonté. Nous avons accueilli avec toute l'affection méritée les porteurs de ces présentes, comme des hommes qui sont vôtres en réalité : c'était en effet un juste devoir que d'accueillir des hommes sages et de leur donner

congé avec amour, eux venus annoncer que la paix, avec l'aide de Dieu, avait été conclue ».

10. *La comète, la mort de l'évêque Jean et du duc Evin; les Bavarois.*

Pendant ce temps[241], durant tout le mois de janvier suivant, une comète fit son apparition matin et soir. L'archevêque de Ravenne Jean mourut le même mois; son successeur fut Marianus[242], citoyen de Rome. Evin mourut aussi, à Trente, et on lui substitua le duc Gaidoald, un homme bon et de foi catholique. Les Bavarois lancèrent dans ces mêmes journées une attaque contre les Slaves, à environ deux mille hommes mais, surpris par l'arrivée du cacan[243], furent tous tués. C'est alors qu'on importa pour la première fois en Italie des chevaux sauvages et des buffles, qui stupéfièrent les populations locales.

11. *Mort du roi des Francs Childebert; guerre des Avars avec les Francs; décès du roi Gontran.*

À la même époque, le roi des Francs Childebert mourut empoisonné — dit-on —, avec sa femme, à l'âge de vingt-cinq ans[244]. Les Huns, encore appelés Avars, entrèrent aussi depuis la Pannonie en Thuringe et menèrent une guerre très dure contre les Francs. La reine Brunechilde gouvernait alors les Gaules avec ses petits-fils Theudepert et Théodoric[245], encore enfants; ils donnèrent de l'argent aux Huns, qui s'en retournèrent chez eux. Le roi des Francs Gontran mourut aussi[246] et Brunechilde prit en charge son royaume, avec ses petits-fils encore tout jeunes, les fils de Childebert.

12. *Le cacan envoya des ambassadeurs à Agilulf; la paix avec le patrice Gallicinus.*

Pendant cette même période le cacan, roi des Huns, envoya des ambassadeurs auprès d'Agilulf à Milan et fit la paix avec lui. Le patrice Romain mourut aussi; lui succéda Gallicinus, qui conclut un accord de paix avec le roi Agilulf[247].

13. *Paix d'Agilulf avec les Francs; mort de Zangrulf et de Warnecausus.*

C'est à cette époque aussi qu'Agilulf conclut avec le roi des Francs Théodoric une paix éternelle. Puis le roi Ago tua Zangrulf, duc de Vérone, qui s'était rebellé contre lui. Il élimina aussi le duc de Bergame Gaidulf, auquel il avait déjà par deux fois accordé son pardon. Il liquida de la même façon Warnecausus à Pavie.

14. *La peste à Ravenne et la mortalité à Vérone.*

Une peste très grave, par la suite, fit une nouvelle fois des ravages à Ravenne et sur le littoral. L'année suivante, la population de Vérone fut également frappée d'une forte mortalité[248].

15. *Un signe sanglant dans le ciel; guerre civile chez les Francs.*

On vit alors apparaître aussi un signe rouge sang dans le ciel, et comme des traits sanglants, et toute la nuit il y eut une lumière très vive. Le roi des Francs Theudepert, alors en guerre contre son cousin Clotaire[249], infligea une dure défaite à ses troupes.

16. *Mort du duc de Spolète Ariulf; Teudelapius duc.*

L'année suivante mourut le duc Ariulf, successeur de Faroald à Spolète[250]. À la suite d'une victoire qu'il avait obtenue dans une bataille contre les Romains à Camerino, cet Ariulf s'était mis à demander à ses hommes qui était donc celui qu'il avait vu lutter avec tant d'énergie dans la bataille. Comme ils lui répondaient n'avoir vu personne se battre avec plus de courage que le duc lui-même, il dit : « Pourtant j'ai vu, j'en suis sûr, quelqu'un de bien plus fort que moi, à tout point de vue, et chaque fois qu'un adversaire a voulu me frapper, cet homme courageux m'a toujours protégé de son bouclier ». Arrivé à proximité de Spolète, là où se trouve la basilique du bienheureux martyr l'évêque Savin[251], dans laquelle repose sa dépouille vénérable, le duc demanda à qui était donc cette si grande maison. Les fidèles lui répondirent que reposait là le martyr

Savin, dont les chrétiens avaient l'habitude d'implorer le secours toutes les fois qu'ils allaient combattre l'ennemi. Ariulf, qui était encore païen, répliqua : « Il est donc possible qu'un homme mort soit d'un quelconque secours pour un vivant ? ». Et sur ces mots il descendit de cheval et entra dans la basilique pour y jeter un œil. Tandis que les autres priaient, il se mit alors à admirer les fresques. À peine eut-il vu la représentation du bienheureux martyr Savin qu'il affirma, sous la foi du serment, que l'homme qui l'avait protégé dans la bataille avait exactement le même aspect et les mêmes habits. On comprit alors que c'était le bienheureux martyr Savin qui lui avait porté secours dans le combat. Ariulf mort, donc, les deux fils de Faroald, le duc précédent, se disputèrent le duché qui échut à celui qui obtint les lauriers de la victoire, Teudelapius[252].

17. *Le saccage fait par les Lombards au couvent de saint Benoît.*

Vers cette époque, le couvent du bienheureux père Benoît situé à la forteresse de Cassin fut envahi nuitamment par les Lombards[253]. Ils pillèrent tout mais ne purent s'emparer des moines, même pas d'un seul. Ainsi se réalisait la prophétie du vénérable père Benoît, qui avait prévu les choses longtemps avant, où il avait dit : « J'ai obtenu de Dieu, à grand peine, que me soient confiées les âmes de ce lieu[254] ». Les moines s'enfuirent et gagnèrent Rome, emportant avec eux le manuscrit de la sainte règle composée par le même Benoît, avec d'autres écrits ainsi qu'une livre de pain, une mesure de vin et le peu d'affaires qu'ils avaient pu soustraire au vol. Après le bienheureux Benoît il y eut à la tête de la communauté Constantin, puis Simplicius, après lui Vital et enfin Bonitus — sous le gouvernement duquel se produisit la destruction.

18. *Mort de Zotto; Arechis duc.*

À la mort de Zotto, duc des Bénéventains[255], sa succession fut prise par Arechis, envoyé chez lui par le roi Agilulf. Arechis était natif du Frioul et il avait éduqué les fils du duc local, Gisulf, dont il était parent. On a conservé une lettre du bienheureux pape Grégoire expédiée à cet Arechis, dont voici la teneur :

19. *Lettre du bienheureux pape Grégoire au même Arechis*[256].

« Grégoire au duc Arechis. Puisque nous avons pleine confiance en votre gloire, vraiment comme en notre fils, nous voici poussé à vous adresser en toute confiance une requête, pensant bien que vous ne tolèrerez pas de nous attrister, surtout en une matière d'où votre âme pourrait tirer grand réconfort. Sachez donc qu'il nous faut bon nombre de poutres pour les églises des bienheureux Pierre et Paul, et que nous avons chargé notre sous-diacre Savin d'en faire tailler dans la région du Bruttium, puis de les faire porter jusqu'à la mer dans un lieu adapté. Comme il a besoin d'aide dans cette tâche, nous ajoutons au salut de paternelle charité adressé à votre gloire cette demande : chargez vos intendants sur place d'envoyer leurs hommes à son aide, avec leurs bœufs, pour qu'avec votre concours il puisse mieux venir à bout du travail dont nous l'avons chargé. Nous promettons quant à nous, une fois la chose accomplie, de vous envoyer un cadeau qui ne vous fasse pas injure. Nous savons en effet examiner les choses et rendre la pareille à nos fils qui font preuve de bonne volonté envers nous. C'est pourquoi nous vous demandons encore, fils glorieux, de faire en sorte que de notre côté nous puissions être votre débiteur pour le service rendu, tandis que du vôtre vous serez récompensé au nom des églises des saints ».

20. *La captivité de la fille du roi Agilulf; le roi Agilulf envoya des spécialistes au cacan.*

En ces jours-là, la fille du roi Agilulf fut faite prisonnière avec son mari Gudescalc, originaire de la cité de Parme, par l'armée du patrice Gallicinus, et ils furent emmenés à Ravenne. C'est aussi dans cette période que le roi Agilulf envoya chez le cacan, roi des Avars, des spécialistes pour construire des bateaux, avec lesquels le même cacan prit d'assaut une île en Thrace.

21. *La basilique du bienheureux Jean à Monza, construite par la reine Théodelinde.*

Vers la même époque aussi, la reine Théodelinde fit consacrer la basilique du bienheureux Jean-Baptiste qu'elle avait fait

construire à Monza, à douze milles au-dessus de Milan, l'embellit d'une foule d'ornements d'or et d'argent[257] et la dota d'une bonne quantité de domaines fonciers. Théodoric, autrefois roi des Goths, avait aussi fait bâtir un palais dans cet endroit qui, du fait de son voisinage avec les Alpes, jouit l'été d'un air tempéré et sain.

22. *Le palais qu'elle fit construire.*

C'est là également que la reine se fit construire un palais, où elle fit peindre quelques épisodes de la geste des Lombards[258]. On voit très bien sur cette peinture la manière dont les Lombards de ce temps-là se taillaient la crinière qu'ils avaient sur la tête, quels étaient leurs habits et leur aspect[259] : ils se rasaient la nuque jusqu'à l'occiput et, devant, laissaient pendre les cheveux jusqu'à hauteur de la bouche, en les séparant par une raie au milieu du front; ils portaient des vêtements larges, en lin pour l'essentiel, comme ceux des Anglo-Saxons, ornés sur les bords de bandes assez larges tissées dans des couleurs variées; leurs chaussures étaient ouvertes presque jusqu'au bout du gros orteil et maintenues par des lacets de cuir croisés. Par la suite, ils se mirent à porter des chausses par-dessus lesquelles, lorsqu'ils étaient à cheval, ils mettaient des guêtres de laine — mais c'est une habitude qu'ils avaient prise aux Romains.

23. *Destruction de la ville de Padoue.*

Jusqu'à cette date, la ville de Padoue était restée en guerre contre les Lombards, grâce à la résistance extrêmement vigoureuse de ses soldats. Mais on finit par y mettre le feu et elle fut totalement dévorée par les flammes, puis rasée au sol sur l'ordre du roi Agilulf[260]. On permit cependant aux soldats qui s'y trouvaient de retourner à Ravenne.

24. *La paix faite avec les Avars; entrée des Lombards en Istrie.*

Les envoyés d'Agilulf rentrèrent alors de chez le cacan, annonçant la conclusion d'une paix éternelle avec les Avars. L'ambassadeur du cacan qui les accompagnait poursuivit jusque dans les Gaules pour sommer les rois des Francs d'avoir des relations de paix avec les Lombards comme ils en avaient avec

les Avars. Entre-temps les Lombards, associés aux Avars et aux Slaves, pénétrèrent dans le territoire d'Istrie et, à coup d'incendies et de razzias, dévastèrent toute la région[261].

25. *Naissance d'Adaloald, fils d'Agilulf; occupation de Monselice.*

Agilulf eut alors aussi un fils, né de la reine Théodelinde au palais de Monza, qu'on appela Adaloald[262]. Dans la période qui suivit, les Lombards s'emparèrent de la place forte de Monselice. Au même moment, à Ravenne, Gallicinus était limogé et Smaragde, qui avait déjà été patrice de Ravenne, fit son retour[263].

26. *Mort de l'empereur Maurice.*

Après vingt et un ans de règne, l'empereur Maurice fut assassiné avec ses fils Théodose, Tibère et Constantin par Phocas, maréchal du patrice Priscus[264]. Il fut pour l'État un souverain utile, car il obtint souvent la victoire dans ses combats contre les ennemis, et sa bravoure eut même raison des Huns — autrement appelés Avars.

27. *Les ducs Gaidoald et Gisulf; le baptême d'Adaloald.*

Cette année-là, les ducs Gaidoald de Trente et Gisulf de Cividale[265], qui se trouvaient auparavant en désaccord avec Agilulf, rentrèrent en grâce auprès de lui. On baptisa aussi le petit Adaloald, fils du roi Agilulf, à Saint-Jean de Monza; ce fut l'esclave du Christ Secundus de Trente, dont j'ai souvent fait mention, qui le tint sur les fonts baptismaux. Pâques tomba le sept avril cette année-là[266].

28. *La prise de Crémone et Mantoue; mort de la fille du roi; guerre chez les Francs.*

En ces jours-là durait encore le conflit entre les Lombards et les Romains à propos de la captivité de la fille du roi. C'est pour cette raison que le roi Agilulf, parti de Milan au mois de janvier, mit le siège devant la cité de Crémone avec les renforts slaves envoyés par le cacan, roi des Avars, la prit d'assaut le vingt août et la rasa au sol. Il assiégea aussi Mantoue de la

même façon, où il entra le treize septembre[267] après avoir fait des brèches dans la muraille à coups de béliers, autorisant toutefois les soldats qui s'y trouvaient à retourner à Ravenne. La place forte dite *Vulturina*[268] fit alors sa reddition aux Lombards, mais dans leur fuite les soldats mirent le feu à la citadelle de Brescello. À la suite de ces actions, le patrice Smaragde rendit la fille du roi avec son mari, ses enfants et tous leurs biens; une trêve fut conclue de septembre au premier avril de la huitième indiction[269]. Mais la fille du roi, rentrée très vite de Ravenne à Parme, fut affaiblie par un accouchement difficile et mourut aussitôt. Cette année-là, les rois des Francs Theudepert et Théodoric luttèrent contre leur oncle paternel Clotaire[270], et dans cet affrontement tombèrent des milliers et des milliers d'hommes.

29. *Le décès du bienheureux pape Grégoire et sa sainteté.*

Le bienheureux pape Grégoire passa alors lui aussi au Christ, dans la deuxième année déjà du règne de Phocas, pendant la huitième indiction[271]. Savinianus fut élu pour le remplacer à l'office apostolique[272]. L'hiver fut extrêmement froid et les vignes moururent presque partout. Les moissons furent aussi partiellement détruites par les rats, et pour partie perdues à cause de la maladie. Le monde devait bien souffrir de la faim et de la soif, puisqu'avec la mort d'un si grand maître le manque d'aliment spirituel et la sécheresse de la soif avaient envahi les âmes. Et je suis bien heureux d'insérer dans cet opuscule quelques lignes extraites d'une lettre de ce même bienheureux pape Grégoire, de façon qu'on puisse reconnaître avec plus de clarté quelle fut l'humilité de cet homme, et combien étaient grandes son innocence et sa sainteté. Comme on l'accusait auprès de l'empereur Maurice et de ses fils d'avoir fait tuer en prison, pour de l'argent, un évêque du nom de Malcus, il écrivit à son apocrisiaire Savinianus, qui était à Constantinople, une lettre sur le sujet[273] disant entre autres : « Il est une chose que tu pourrais brièvement rappeler à nos maîtres sérénissimes, c'est que si moi, leur serviteur, j'avais voulu me mêler de la mort des Lombards, leur peuple n'aurait aujourd'hui ni roi, ni ducs, ni comtes; il serait divisé, dans la plus complète anarchie. Mais comme je crains Dieu, je redoute d'être mêlé à la mort d'un homme quel qu'il soit. Cet évêque Malcus n'a pas été

emprisonné, ni maltraité en aucune manière; le jour où il a défendu sa cause et où il a été condamné, le notaire Boniface l'a emmené chez lui à mon insu, il a dîné là, a été honorablement traité, et dans la nuit il est mort à l'improviste ». Voilà le degré d'humilité de cet homme : en dépit de sa qualité de pontife suprême, il s'est appelé serviteur ! Voilà la hauteur de son innocence : il n'a pas voulu prendre part à la ruine des Lombards, qui étaient bien des incroyants pourtant et qui saccageaient tout !

30. *Règne d'Adaloald; la paix faite avec les Francs.*

L'été suivant, au mois de juillet[274], Adaloald fut donc élevé à la dignité de roi des Lombards au cirque de Milan, en présence du roi Agilulf son père. Dans l'assistance figuraient les ambassadeurs du roi des Francs Theudepert, dont la fille fut fiancée à l'enfant royal en même temps qu'était signée une paix éternelle avec les Francs.

31. *Guerre entre Francs et Saxons.*

Les Francs eurent à la même époque une bataille avec les Saxons, dans laquelle ils s'infligèrent mutuellement un terrible carnage. À Pavie, dans la basilique du bienheureux Pierre apôtre, Pierre le chantre fut frappé par la foudre.

32. *La paix faite avec le patrice Smaragde; prise de cités de la Tuscie.*

Enfin, pendant le mois de novembre qui suivit, le roi Agilulf conclut une trêve d'un an avec le patrice Smaragde, recevant douze mille sous de la part des Romains. Les Lombards envahirent aussi des cités de Tuscie : Bagnoregio et Orvieto. En outre, aux mois d'avril et de mai apparut alors dans le ciel une étoile, appelée comète, à la suite de quoi le roi Agilulf fit de nouveau une paix avec les Romains, pour trois ans[275].

33. *Mort du patriarche Sévère et sacerdoce de Jean et de Candidianus.*

Le patriarche Sévère mourut ces jours-là et à sa place fut ordonné l'abbé Jean, avec l'accord du roi et du duc Gisulf, comme patriarche dans la vieille Aquilée; à Grado en revanche

on ordonna comme évêque Candidianus, pour les Romains. La comète réapparut en novembre et décembre. Candidianus mourut à son tour, et les évêques se trouvant sous la domination romaine élirent comme patriarche à Grado Épiphane, ancien primicier des notaires. Et c'est à partir de ce moment-là qu'il se mit à y avoir deux patriarches[276].

34. *L'invasion de la cité de Naples; la mort du faux empereur Éleuthère.*

Pendant cette période Jean de Conza envahit Naples, mais le patrice Éleuthère l'expulsa de la cité quelques jours plus tard et le tua. Après quoi, ce même patrice Éleuthère, un eunuque, s'arrogea les droits de l'empire. Il marchait vers Rome, depuis Ravenne, lorsqu'il fut tué par des soldats à la place forte de *Luceoli*; on apporta sa tête à l'empereur à Constantinople[277].

35. *La paix faite avec l'empereur.*

C'est encore à ce moment que le roi Agilulf envoya son notaire Stablicianus chez l'empereur Phocas à Constantinople[278]. Il en revint après avoir conclu une paix d'un an, accompagné des représentants de l'empereur qui offrirent au roi Agilulf des cadeaux de la part de leur souverain.

36. *L'empereur Phocas, son assassinat et l'accession au pouvoir d'Heraclius.*

Phocas donc, comme je l'ai déjà dit, s'était emparé du royaume des Romains après avoir tué Maurice et ses fils. Sa domination s'étala sur huit ans. À la demande du pape Boniface[279], comme l'église de Constantinople se posait comme première de toutes, il décréta que c'était le siège de l'église romaine et apostolique qui coiffait l'ensemble des églises. C'est lui aussi qui, sur la requête d'un autre pape Boniface[280], fit effacer les marques sordides de l'idôlatrie dans le vieux temple appelé Panthéon : celui-ci devint église de la bienheureuse Marie toujours vierge et de tous les martyrs, pour qu'on honore dorénavant la mémoire de tous les saints là où était autrefois célébré le culte, non pas de tous les dieux, mais de tous les démons. Sous son règne, les Prasini et les Vénètes[281] déclen-

chèrent une guerre civile en Orient et en Égypte et se massacrèrent mutuellement. Les Perses, aussi, menant des guerres très dures contre l'État, s'emparèrent d'un grand nombre de provinces romaines et de Jérusalem elle-même : jetant bas les églises, profanant le sacré, emportant même l'étendard de la croix du Seigneur, mêlé aux objets précieux dérobés aux lieux saints et aux endroits publics[282]. Heraclianus, gouverneur de l'Afrique, entra en rébellion contre Phocas; venu avec une armée, il lui arracha et le royaume et la vie, puis son fils Heraclius prit en charge le gouvernement de l'État romain[283].

37. *Mort du duc Gisulf, saccage de la cité de Cividale et autres malheurs endurés par les Lombards à cause des Huns.*

C'est vers cette époque que le roi des Avars (ils l'appellent cacan dans leur langue), à la tête de troupes innombrables, pénétra dans les terres des Vénéties[284]. Le duc du Frioul Gisulf marcha audacieusement contre lui avec tous les Lombards qu'il avait pu rassembler, mais en dépit du courage et de l'ardeur du combat qu'il menait avec un petit groupe contre cette masse sans fin, il fut encerclé de toutes parts et tué avec presque tous ses hommes. La femme de Gisulf, Romilda, se retrancha dans l'enceinte de la place forte de Cividale avec les Lombards qui s'étaient échappés ainsi qu'avec les femmes et les enfants de ceux qui avaient péri à la guerre. Elle avait deux fils déjà adolescents, Taso et Cacco, et deux encore petits, Radoald et Grimoald. Elle avait aussi quatre filles : une s'appelait Appa, une autre Gaila, quant aux deux autres j'ai oublié leur nom. Les Lombards s'étaient aussi retranchés dans les autres places fortes voisines, c'est-à-dire à Cormons, Nimis, Osoppo, Artegna, Ragogna, Gemona et Invillino — laquelle jouit d'une situation tout à fait imprenable[285]. Ils se fortifièrent de la même façon dans les autres châteaux, pour ne pas servir de proie aux Huns (c'est-à-dire aux Avars). Les Avars, eux, se répandirent à travers tout le territoire du Frioul, dévastant tout à coup d'incendies et de razzias, puis ils mirent le blocus devant la citadelle de Cividale et engagèrent toutes leurs forces pour essayer de la prendre. Du haut de la muraille, Romilda regardait leur roi, le cacan, faire le tour de l'enceinte en armes et grand équipage pour étudier de quel côté la ville pouvait plus facilement être prise d'assaut. Le voyant jeune et florissant, l'infâme putain eut

envie de lui et lui fit aussitôt savoir par un messager que s'il l'épousait elle lui livrerait la cité avec tous ceux qui s'y trouvaient. Le roi barbare écoute la proposition, promet avec une malignité rusée de faire ce qu'elle a demandé et s'engage à la prendre en mariage. Elle, sans plus attendre, ouvre les portes de la place forte de Cividale, introduisant ainsi l'ennemi pour son propre malheur et pour celui de tous ceux qui se trouvent là : entrés avec leur roi dans Cividale, les Avars mettent à sac et pillent tout ce qu'ils peuvent trouver; ils livrent la ville aux flammes et emmènent prisonniers avec eux tous ceux qui leur sont tombés sous la main, tout en leur jurant perfidement qu'ils les replaceront dans les terres d'origine, en Pannonie. Mais quand les Avars, rentrant chez eux, arrivèrent au champ « Sacré »[286], comme ils l'appellent, ils décidèrent de passer au fil de l'épée tous les Lombards déjà parvenus à l'âge mûr et de tirer au sort les femmes et les enfants captifs. Taso, Cacco et Radoald, les fils de Gisulf et Romilda, sautèrent à cheval et prirent la fuite dès qu'ils eurent vent de leurs mauvaises intentions. L'un d'eux, pensant que leur jeune frère Grimoald serait trop petit pour pouvoir se tenir sur un cheval au galop, estima qu'il valait mieux pour lui périr d'un coup d'épée plutôt que supporter le joug de la captivité, et voulut le tuer. Il avait levé sa lance et s'apprêtait à le transpercer, quand l'enfant, en pleurs, s'exclama : « Ne me frappe pas, je peux me tenir à cheval ». Alors, tendant la main, il le prit par le bras et le posa sur l'échine d'un cheval, à cru, l'encourageant à bien se retenir s'il y arrivait. L'enfant agrippa la bride entre ses mains et suivit la fuite de ses frères. Quand celle-ci fut découverte, les Avars bondirent sur leurs chevaux et se lancèrent à leur poursuite; tandis que les autres, fuyant à toute allure, réussissaient à s'évader, le petit Grimoald fut capturé par l'un des Avars dont la course avait été plus rapide. Vu le jeune âge de sa prise, il jugea cependant qu'il ne valait pas la peine de l'exécuter d'un coup d'épée, et préféra l'épargner pour s'en faire un esclave. Alors qu'il retournait au camp en ramenant le cheval par la bride, tout content de cette si noble proie — le petit était en effet d'une grande finesse, les yeux pétillants et doté d'une éclatante crinière blonde —, l'enfant, plein de douleur à l'idée d'être ainsi traîné en captivité, *en son âme petite roulant d'immenses desseins*[287], tira du fourreau sa petite épée (celle qu'il était capable de porter à son âge) et frappa l'Avar qui l'emmenait, de toutes

ses forces, au sommet du crâne. Le coup porta immédiatement au cerveau et l'ennemi fut jeté à bas de son cheval. Alors le petit Grimoald fit tourner bride à sa monture, prit la fuite tout heureux et finit par rejoindre ses frères, leur causant une joie inestimable et par sa délivrance et par le récit qu'il leur fit de la mort de l'ennemi. Mais les Avars passèrent au fil de l'épée tous les Lombards parvenus à l'âge adulte et emmenèrent femmes et enfants en captivité. Quant à Romilda, responsable de tous ces malheurs, le roi des Avars passa une nuit avec elle comme s'ils étaient mari et femme, à cause du serment qu'il lui avait promis, mais la livra immédiatement après à douze Avars qui la violèrent toute la nuit l'un après l'autre. Après quoi, il fit encore dresser un poteau au milieu du campement et ordonna de l'y empaler, ajoutant ces mots d'opprobre : « Voilà le mari que tu mérites ! ». Telle fut la fin de cette immonde traîtresse de la patrie, qui visait davantage l'assouvissement de sa jouissance que le salut de la cité et des liens du sang. Ses filles, toutefois, ne suivirent pas leur mère dans sa débauche : portant un amour attentif à leur chasteté, pour ne pas subir l'infection des barbares, elles se mirent entre les seins, sous le décolleté, de la viande de poulet crue qui dégageait une odeur putride en se décomposant sous l'effet de la chaleur. Quand les Avars voulaient les toucher, ils ne supportaient pas la puanteur; pensant qu'elles sentaient naturellement mauvais, ils s'en écartaient avec dégoût en racontant que toutes les Lombardes puaient. Grâce à cette astuce, les nobles jeunes filles échappèrent donc au viol des Avars; gardant intacte leur chasteté, elles servirent utilement d'exemple de virginité sauvegardée pour les femmes qui connaîtraient le même sort. Elles furent par la suite vendues en divers pays et décrochèrent des mariages en rapport avec leur rang. L'une d'elles aurait en effet épousé le roi des Alamans et une autre un prince bavarois.

Le moment est maintenant venu pour moi, l'auteur, de laisser de côté l'histoire générale pour dire quelques mots de mes ancêtres et, puisque le sujet l'exige, de revenir un peu en arrière dans l'ordre du récit. À l'époque, donc, où le peuple des Lombards vint en Italie depuis la Pannonie, mon trisaïeul Leupchis, également d'origine lombarde, arriva avec eux. Après avoir vécu quelques années en Italie, il s'éteignit en laissant cinq fils encore petits, lesquels, pris dans la tourmente de l'emprisonnement dont j'ai parlé, furent tous exilés de la place forte de Civi-

dale au territoire des Avars. Après bien des années de misérable captivité dans ce pays, parvenus désormais à l'âge adulte, ils furent quatre (je ne me souviens pas de leurs noms) à rester dans l'angoisse de l'incarcération, tandis que le cinquième frère, appelé Lopichis, qui fut ensuite mon arrière-grand-père, prit la décision — selon moi sous l'inspiration de la Source de miséricorde — de secouer le joug de la servitude. Il tenta donc de se diriger vers l'Italie où, dans ses souvenirs, habitait le peuple lombard, et de retourner à la condition d'homme libre. Passant à l'acte, il prit vivement la fuite avec pour tout viatique son arc, son carquois et un peu de nourriture pour la route, sans savoir du tout vers où se diriger. C'est alors qu'un loup s'approcha et devint son compagnon de voyage et son guide; le voyant marcher devant lui et regarder souvent en arrière, s'arrêter si lui-même s'arrêtait et le précéder quand il avançait, il comprit qu'il s'agissait d'un don du ciel destiné à lui montrer le chemin qu'il ne connaissait pas. Mais après quelques jours de ce parcours à travers les hauteurs solitaires, le pain, dont il n'avait emporté qu'une faible quantité, fit cruellement défaut à notre voyageur. Continuant sa marche à jeun, à demi mort de faim déjà, il finit par bander son arc dans l'intention de tuer le loup d'une flèche pour le manger, mais celui-ci, voyant venir le coup, s'évanouit de son champ de vision. Alors, le loup ayant disparu, ne sachant où aller, trop faible en plus à cause de son jeûne, il s'effondra à terre sans plus d'espoir de survie et s'endormit. Dans son sommeil, il vit un homme qui s'adressait à lui : « Debout ! Que fais-tu à dormir ? Prends la route du côté où sont tournés tes pieds : c'est par là que se trouve l'Italie, où tu veux arriver ». Aussitôt sur pied, il se mit en route dans la direction entendue dans son sommeil; assez vite, il parvint à une cabane. Des Slaves habitaient en effet dans ce secteur. Une femme déjà âgée l'aperçut et comprit tout de suite qu'il s'agissait d'un fuyard tenaillé par la faim. Dans un élan de pitié envers lui, elle l'abrita secrètement chez elle et lui donna à manger en cachette, par petites doses de peur de lui porter un coup fatal si elle lui présentait d'emblée de quoi se nourrir à satiété. Ainsi le nourrit-elle, sagement, jusqu'à ce qu'il se fût remis d'aplomb et qu'il eût récupéré des forces. Quand elle le jugea désormais solide au point de pouvoir prendre la route, elle lui donna des vivres et lui expliqua dans quelle direction se diriger. Quelques jours plus tard, il entrait en Italie, et arriva à sa maison natale : il la trouva déser-

te, ayant non seulement perdu sa toiture mais envahie en plus par les ronces et les épines. Quand il les eut taillées, il trouva entre les murs un grand frêne, auquel il suspendit son carquois. Par la suite, il put la reconstruire grâce aux dons de ses parents et de ses amis, et se maria, mais jamais ne put récupérer les biens qu'avait eus son père, exclu qu'il était, désormais, par ceux qui s'y étaient installés et qui jouissaient d'une longue possession ininterrompue[288]. Il s'agissait donc, comme je l'ai déjà dit, de mon arrière-grand-père. Il engendra en effet mon grand-père Arichis, Arichis engendra mon père Warnefrit, et Warnefrit, par sa femme Théodelinde, m'a eu moi, Paul, et mon frère Arichis, qui porte le nom de notre grand-père. Mais après ces quelques notes sur ma généalogie, retournons à la trame du récit général.

38. *Taso et Cacco ducs; leur mort.*

Le duc de Frioul Gisulf était mort, comme je l'ai dit; ses fils Taso et Cacco se chargèrent de gouverner le duché. Pendant cette période, ils furent en possession de la région des Slaves appelée *Zellia*, jusqu'au lieu dit *Medaria*[289] : d'où le paiement d'un tribut par ces mêmes Slaves aux duc du Frioul jusqu'à l'époque de Ratchis. Les deux frères furent tués dans la cité d'Oderzo par une ruse déloyale du patrice des Romains Grégoire[290]. Il avait en effet promis à Taso de lui couper la barbe (telle est la coutume) et de le faire ainsi son fils adoptif; Taso se rendit donc chez Grégoire avec son frère Cacco et un groupe de jeunes gens choisis, sans peur aucune d'un mauvais coup. Mais à peine était-il entré dans Oderzo avec les siens que le patrice donna l'ordre de fermer les portes de la ville et qu'il lança des soldats en armes sur Taso et ses compagnons. Se rendant compte de l'attaque, ils s'apprêtèrent courageusement à combattre et, après s'être salués dans une ultime accolade, se dispersèrent çà et là à travers les différentes places de la ville, tuant tous ceux qu'ils rencontraient; mais malgré le carnage impressionnant infligé aux Romains, ils finirent par être tués eux aussi. Toutefois le patrice Grégoire, pour respecter le serment qu'il avait fait, se fit apporter la tête de Taso et lui coupa la barbe, comme il le lui avait promis dans son parjure.

39. *Grasulf duc du Frioul; l'arrivée de Radoald et Grimoald à Bénévent.*

Après leur assassinat, Grasulf, le frère de Gisulf, fut mis au poste de duc des Frioulans[291]. Mais Radoald et Grimoald jugèrent indigne d'eux, qui étaient presque des jeunes gens déjà, une vie sous l'autorité de leur oncle paternel. Ils montèrent dans une barque et joignirent à la rame la terre de Bénévent, puis allèrent trouver le duc des Bénéventains Arechis, leur ancien précépteur, qui leur fit un accueil très chaleureux et les considéra comme ses fils. À cette époque mourut Tassilon, le duc des Bavarois, et son fils Garibald fut battu à *Aguntium*[292] par les Slaves, qui pillèrent la zone frontière de la Bavière. Les Bavarois reprirent cependant des forces et arrachèrent le butin aux ennemis, qu'ils expulsèrent de leur territoire[293].

40. *La paix faite avec l'empereur et avec les Francs, la dévastation de l'Istrie, la mort de Gundoald.*

Le roi Agilulf fit une trêve d'un an avec l'empereur, puis pour une autre année encore, et renouvela aussi l'accord de paix avec les Francs. Ce qui n'empêcha pas les Slaves, cette année-là, de tuer les soldats en Istrie et de la saccager de façon lamentable. Au mois de mars suivant[294] mourut à Trente l'esclave du Christ Secundus, dont j'ai déjà souvent parlé et qui est l'auteur d'une petite histoire résumée des Lombards jusqu'à son époque. Le roi Agilulf renouvela la paix avec l'empereur à ce moment-là. C'est aussi à cette date que fut tué Theudepert, le roi des Francs, et que se déclencha chez eux une guerre civile d'une rare violence[295]. Gundoald aussi, le frère de la reine Théodelinde, qui était duc dans la cité d'Asti, reçut à cette époque une flèche dont il mourut, et personne ne connut jamais l'identité de son assassin.

41. *Mort d'Agilulf, règne et expulsion d'Adaloald, règne d'Arioald.*

Après vingt-cinq ans de règne, le roi Agilulf, dit aussi Ago, vécut ses derniers instants[296], laissant le royaume à son fils Adaloald, encore enfant, et à sa mère Théodelinde. Leur règne fut celui de la reconstruction des églises et de donations nombreuses aux lieux vénérables. Mais après dix ans de règne avec

sa mère, Adalaold perdit la raison et se mit à agir de manière insensée; il fut alors évincé du pouvoir et les Lombards le remplacèrent par Arioald[297]. Mais aucun renseignement ne nous est parvenu concernant l'œuvre de ce roi. C'est vers cette époque que le bienheureux Colomban, d'origine scote, arriva en Italie après avoir fondé un monastère en Gaule, au lieu appelé Luxeuil; le roi lui fit bon accueil, et il édifia le couvent dit de Bobbio, dans les Alpes cottiennes, à quarante milles de la cité de Pavie[298]. L'endroit, généreusement doté par les divers princes et par les Lombards, vit naître une importante communauté monastique.

42. *Mort d'Arioald et règne de Rothari; le duc Arechis envoya son fils Aio chez le roi.*

Après douze années d'exercice du pouvoir sur les Lombards, Arioald quitta ce monde[299]. Le royaume fut pris en mains par Rothari, de la descendance d'Arodus. Ce fut un homme d'une grande valeur physique, attaché à suivre le chemin de la justice mais qui ne sut pas tenir la droite ligne de la foi chrétienne et qui subit la souillure d'une foi déviée, celle de l'hérésie arienne[300]. Les ariens disent en effet, pour leur malheur, que le Fils est inférieur au Père et que l'Esprit Saint est inférieur au Père et au Fils; nous les catholiques professons au contraire que le Père, le Fils et l'Esprit Saint sont un seul et vrai Dieu en trois personnes, d'égale puissance et de même gloire. Il y eut sous le règne de Rothari deux évêques dans presque toutes les cités, l'un catholique et l'autre arien. Et encore aujourd'hui on montre dans la ville de Pavie l'endroit où l'évêque arien, qui résidait près de la basilique Saint-Eusèbe, avait son baptistère, malgré la présence d'un autre évêque appartenant à l'église catholique. Il faut dire cependant que l'évêque arien qui siégea dans cette cité, Anastase, finit par se convertir à la foi catholique et gouverna ensuite l'église du Christ[301]. Le roi Rothari fit mettre de l'ordre et coucher par écrit les lois des Lombards, et donna à l'ouvrage le nom d'*Édit*. C'était déjà la soixante-dix-septième année depuis l'entrée des Lombards en Italie, comme l'atteste le même roi dans le prologue de son *Édit*[302]. Le duc de Bénévent Arechis envoya son fils Aio chez ce roi, mais quand dans son trajet vers Pavie il arriva à Ravenne, la méchanceté romaine lui fit boire une potion destinée à lui

faire perdre l'esprit; de ce jour, il n'eut jamais plus sa raison pleine et entière.

43. *Mort du duc de Bénévent Arechis; Aio duc.*

Le duc Arechis son père, donc, d'un âge déjà avancé, vit s'approcher ses derniers instants. Conscient du fait que son fils Aio n'avait plus son bon sens, il recommanda Radoald et Grimoald qui étaient désormais dans la fleur de la jeunesse aux Lombards qui étaient présents, comme ses propres fils, et leur dit qu'ils étaient mieux aptes à régner que ne pourrait le faire son fils Aio.

44. *Mort d'Aio; Radoald duc.*

Après donc le décès d'Arechis[303], qui avait tenu le duché cinquante ans durant, son fils Aio devint duc des Samnites; Radoald et Grimoald lui obéirent en tout point, comme à leur frère aîné et à leur seigneur. Aio gouvernait le duché des Bénéventains depuis déjà un an et cinq mois, quand les Slaves arrivèrent avec une foule de bateaux et établirent leur camp près de Siponto. Tout autour de leur camp, ils creusèrent des fosses camouflées, dans l'une desquelles tomba le cheval d'Aio alors que, en l'absence de Radoald et Grimoald, il était parti contre eux dans l'intention de les anéantir militairement; les Slaves se jetèrent sur lui et le tuèrent avec un certain nombre d'autres. Quand la nouvelle fut annoncée à Radoald, celui-ci arriva en toute hâte et s'adressa aux Slaves dans leur propre langue, ce qui provoqua chez eux une certaine incertitude dans le combat, immédiatement mise à profit pour lancer une attaque contre eux et les faucher en un terrible carnage. La mort d'Aio était vengée, et Radoald força les ennemis qui étaient restés dans le territoire à s'enfuir.

45. *Les cités prises par Rothari.*

Le roi Rothari conquit toutes les cités des Romains situées sur le littoral depuis la ville de Luni en Tuscie jusqu'à la frontière franque. De la même façon, il prit d'assaut et détruisit la cité d'Oderzo, entre Trévise et Cividale. Il fit la guerre aux Romains de Ravenne près du fleuve d'Émilie appelé Scolten-

na; dans le combat tombèrent huit mille soldats du côté des Romains, tandis que le reste, tournant le dos, s'enfuyait[304]. Il y eut à cette date un grand tremblement de terre à Rome, accompagné d'une grosse inondation, le tout suivi d'une épidémie de gale si violente que les tumeurs excessivement gonflées empêchaient quiconque de reconnaître ses morts.

46. *Mort du duc Radoald; son frère Grimoald lui succéda à la tête du duché.*

À Bénévent, après la mort de Radoald qui était resté cinq ans à la tête du duché, son frère Grimoald fut fait duc; il gouverna le duché des Samnites pendant vingt-cinq ans[305]. Il eut d'une jeune captive — noble, cependant — nommée Ita un fils, Romuald, et deux filles. Ce fut un homme extrêmement combatif, dont la renommée s'étendait partout : lors d'une incursion des Grecs, venus à cette époque-là pour piller le sanctuaire de l'archange saint Michel, au mont Gargan, il marcha contre eux avec une armée et les anéantit en leur infligeant leur ultime défaite[306].

47. *Mort du roi Rothari; règne de Rodoald.*

Le roi Rothari décéda après avoir tenu le royaume pendant seize ans et quatre mois, laissant le trône des Lombards à son fils Rodoald[307]. Il fut inhumé à côté de la basilique du bienheureux Jean-Baptiste. Quelque temps plus tard, un quidam dévoré d'une infâme cupidité ouvrit nuitamment le tombeau et vola tout ce qu'il put trouver comme objets de valeur sur sa dépouille. Dans une vision lui apparut alors le bienheureux Jean, qui lui fit une peur bleue et lui dit : « Pourquoi t'es-tu permis de toucher au corps de cet homme ? Quelle qu'ait été la déviation de sa foi, il s'était recommandé à moi. Pour ta témérité, tu n'auras plus jamais l'entrée dans ma basilique ». Ainsi fut fait : chaque fois qu'il voulait pénétrer dans le sanctuaire du bienheureux Jean, il était aussitôt frappé à la gorge comme par un boxeur d'une force terrible, projeté en arrière et il s'effondrait sans crier gare. Et c'est la vérité, par le Christ : je tiens la chose de quelqu'un qui l'a vu de ses yeux. Après les funérailles de son père, Rodoald reçut donc le royaume; il épousa la fille d'Agilulf et de Théodelinde, Gundeperge. Sui-

vant l'exemple de ce qu'avait fait sa mère à Monza, cette reine bâtit dans la cité de Pavie une basilique en l'honneur du bienheureux Jean-Baptiste[308], qu'elle fit merveilleusement orner d'or, d'argent et de draperies et qu'elle dota richement de tout un éventail de biens; c'est aussi là qu'on l'ensevelit et que repose sa dépouille. Elle fut un jour accusée d'adultère auprès de son mari; son propre esclave, Carellus, obtint alors du roi de se battre en duel contre celui qui avait porté l'accusation pour défendre la chasteté de sa maîtresse. Engageant avec lui le combat singulier, il en sortit vainqueur, en présence de tout le peuple[309]. Après quoi la reine recouvra sa dignité première.

48. *Mort du roi Rodoald; règne d'Aripert.*

Rodoald, à ce qu'on raconte, fut tué par un Lombard dont il avait violé la femme, après un règne de cinq ans et sept jours[310]. Son successeur au gouvernement du royaume fut Aripert, le fils de Gundoald qui avait été le frère de Théodelinde. Il fonda près de Pavie l'oratoire du Seigneur Sauveur, situé devant la porte ouest, dite *Marenca*[311], la décora d'ornements variés et lui fit une dotation foncière tout à fait correcte.

49. *Mort de l'empereur Heraclius et de Constantin, son successeur; règne du second Constantin.*

L'empereur Heraclius avait décédé à Constantinople et son fils Héraclion assuma le pouvoir à ce moment-là, avec sa mère Martine. Il gouverna l'empire pendant deux ans puis mourut. Lui succéda son frère Constantin, deuxième fils d'Heraclius, pour six mois. Lui aussi mourut et ce fut alors son propre fils Constantin qui fut élevé à la dignité royale et qui gouverna vingt-huit ans[312].

50. *Cesara, reine des Perses.*

Vers cette époque la femme du roi des Perses, Cesara[313], quitta la Perse et se rendit à titre privé à Constantinople avec un petit groupe de ses fidèles, à cause de l'amour qu'elle portait à la foi chrétienne. Honorablement accueillie par l'empereur, elle reçut le baptême quelques jours plus tard, comme elle le souhaitait, et ce fut l'impératrice qui la releva des fonts

baptismaux. Quand son mari, le roi des Perses, apprit la nouvelle, il envoya des ambassadeurs auprès de l'empereur à Constantinople pour lui faire rendre son épouse. Arrivés devant l'empereur, ils lui rapportèrent les mots du roi, qui réclamait sa reine. L'empereur, totalement ignorant de la chose, leur fit cette réponse : « J'avoue ne rien savoir de la reine que vous cherchez, sinon qu'une femme est venue ici, chez nous, à titre privé ». Les ambassadeurs répliquèrent alors : « S'il plaît à votre majesté, nous voudrions voir cette femme dont vous parlez ». L'empereur donna ordre de la faire venir; à peine l'avaient-ils vue qu'ils se prosternèrent à ses pieds et lui firent respectueusement savoir que son mari la réclamait. Elle leur répondit : « Allez, annoncez à votre roi et seigneur que s'il ne croit pas au Christ comme j'ai déjà cru moi-même, je ne partagerai plus avec lui le lit des époux ». Qu'ajouter d'autre ? Les voici rentrés chez eux, qui font à leur roi le rapport de ce qu'ils ont entendu. Sans attendre un instant, celui-ci va trouver l'empereur à Constantinople, de manière pacifique, accompagné de soixante mille hommes; il est reçu avec chaleur et tout à fait dignement; avec tous ses hommes, il professe le Christ Seigneur et reçoit en même temps qu'eux tous l'eau du saint baptême; c'est l'empereur qui le relève des fonts baptismaux, et le voici confirmé dans la foi catholique. Honoré de multiples cadeaux par l'empereur, il reprit sa femme et rentra chez lui dans la joie et le contentement. Ago assuma vers cette date le gouvernement du duché de Frioul, à la mort du duc de Cividale Grasulf. À Spolète mourut aussi Teudelapius, et Atto devint duc de cette même cité[314].

51. *Mort d'Aripert et de son fils Godipert qui lui succéda; le règne de Grimoald et la liquidation du duc Garipald.*

Après avoir régné neuf ans sur les Lombards à Pavie, Aripert en mourant[315] laissa la gestion du royaume à ses deux fils encore adolescents, Perctarit et Godepert : Godepert établit le siège de son pouvoir à Pavie, et Perctarit le sien dans la cité de Milan. Mais le feu de la discorde et de la haine brûla bientôt entre les deux frères, à l'instigation d'êtres malfaisants, tant et si bien que chacun chercha à s'emparer du royaume de son frère. C'est pour cette raison que Godepert envoya le duc de Turin Garipald chez Grimoald, alors valeureux duc des Bénéventains,

l'invitant à venir le plus vite possible lui apporter son concours contre son frère Perctarit, et lui promettant la fille du roi, sa sœur. Mais dans un acte de traîtrise envers son seigneur, l'envoyé encouragea Grimoald à venir arracher lui-même le royaume des Lombards : des frères dans l'adolescence le menaient à la ruine, alors que lui, d'âge mûr, était d'un conseil avisé et possédait la force physique. À ces mots, Grimoald élargit aussitôt ses ambitions à l'obtention du royaume lombard. Plaçant à Bénévent son fils Romuald comme duc, il prit lui-même la route pour se rendre à Pavie avec un contingent trié sur le volet, regroupant amitiés et soutiens pour son entreprise de conquête du royaume dans toutes les villes où il passait. Il envoya en outre le comte de Capoue Transamund[316] parcourir Spolète et la Tuscie pour associer les Lombards de la région à son projet. Celui-ci s'acquitta énergiquement de sa mision et le rejoignit en chemin, à proximité de l'Émilie, avec de nombreux partisans. Arrivé près de Plaisance à la tête d'une foule nombreuse et résolue, Grimoald envoya en éclaireur à Pavie l'ancien ambassadeur de Godepert, Garipald, pour annoncer son arrivée au même Godepert. Il alla le trouver et lui dit que Grimoald était sur le point d'arriver. Comme Godepert lui demandait où il devait faire préparer le logement de Grimoald, Garipald répondit qu'il lui paraissait juste de donner l'hospitalité à Grimoald, venu pour lui et destiné à prendre sa sœur comme épouse, à l'intérieur du palais. Ainsi fut fait : à son arrivée, Grimoald reçut un logement dans le palais. Mais Garipald, champion des coups tordus, persuada Godepert de ne pas aller discuter avec Grimoald sans cuirasse sous son habit, lui assurant que Grimoald avait l'intention de le tuer. De l'autre côté ce maître ès fourberies alla trouver Grimoald et lui dit de se préparer à résister, sinon Godepert le tuerait d'un coup d'épée; d'ailleurs, affirma-t-il, Godepert se rendrait à l'entrevue avec une cuirasse sous son vêtement. Bref, quand le lendemain ils arrivèrent pour la discussion, Grimoald après l'avoir salué l'entoura de ses bras pour une accolade et sentit tout de suite qu'il portait une cuirasse sous l'habit. Sans perdre une seconde, il dégaina son épée et le tua puis, s'emparant de son royaume et de tout son pouvoir, les soumit à sa loi. Godepert avait alors déjà un fils, tout petit, du nom de Raginpert : il fut enlevé et élévé en secret par des fidèles de Godepert et Grimoald, étant donné son extrême jeunesse, ne se donna pas la peine de le

chercher. Quand Perctarit, qui régnait à Milan, apprit l'assassinat de son frère, il prit la fuite aussi vite qu'il le pouvait et alla chez le cacan, roi des Avars, en abandonnant sa femme Rodelinde et un fils petit, Cunipert, qui furent exilés à Bénévent par Grimoald. Après ces événements, Garipald, l'instigateur et l'âme de cette affaire — et il ne s'était pas borné à cela : il avait aussi fraudé lors de son ambassade, en n'apportant pas tous les cadeaux qu'il aurait dû à Bénévent —, le responsable donc de ce si triste ouvrage, ne s'en réjouit pas longtemps. Il y avait dans la cité de Turin un homme de très petite taille, de la même origine familiale que Godepert. Apprenant que le duc Garipald devait venir prier au très sacré jour de Pâques dans la basilique du bienheureux Jean, il grimpa sur les saints fonts baptismaux, se cramponna de la main gauche à la colonnette de l'édifice[317], du côté où Garipald devait passer, avec sous son manteau un glaive libéré de son fourreau. Quand Garipald, s'approchant, passa à côté de lui pour aller plus loin, il souleva le manteau et lui asséna son glaive sur la nuque, de toute ses forces, le décapitant d'un seul coup. Ceux qui accompagnaient Garipald se précipitèrent sur lui, le couvrirent de blessures et le mirent à mort. Mais même s'il succomba, il n'en avait pas moins vengé de manière éclatante l'offense faite à son seigneur Godepert.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE

DÉBUT DU CINQUIÈME LIVRE

1. *Confirmé au royaume, Grimoald prit pour femme la femme du roi Aripert.*

Peu de temps après avoir été donc confirmé dans son pouvoir à Pavie[318], Grimoald prit pour femme la fille du roi Aripert, qui lui avait déjà été promise et dont il avait tué le frère, Godepert. Il renvoya chez elle l'armée bénéventaine qui l'avait aidé à obtenir le royaume, en la comblant de cadeaux. Il garda cependant avec lui un certain nombre de Bénéventains, leur accordant de très vastes possessions.

2. *Fuite de Perctarit; revenu chez Grimoald, il prit de nouveau la fuite en Francie.*

Quand il découvrit que Perctarit en fuite avait gagné la Scythie et qu'il vivait auprès du cacan, le roi des Avars, il envoya à ce dernier des ambassadeurs pour l'avertir que s'il gardait Perctarit dans son royaume, il ne pourrait plus à l'avenir bénéficier de la paix dont il avait joui jusque-là avec les Lombards comme avec lui-même. Le roi des Avars écouta, fit venir Perctarit et lui dit de s'en aller où il voulait : les Avars ne devaient pas s'attirer l'inimitié des Lombards à cause de lui. À ces mots, Perctarit reprit le chemin de l'Italie pour retourner chez Grimoald, dont on lui avait dit en effet la très grande clémence. Arrivé donc dans la cité de Lodi, il envoya devant lui Unulf, un homme qui lui était très fidèle, pour lui annoncer son arrivée. Unulf alla trouver le roi et lui fit part de l'arrivée de Perctarit, qui se fiait à lui. Le roi, l'entendant, fit la promesse loyale qu'il ne subirait aucun mal s'il venait se mettre en sa foi. Sur ces entrefaites arriva Perctarit; entré chez Grimoald, il

chercha à se jeter à ses pieds, mais le roi dans un geste de bonté le retint et le releva jusqu'à lui pour lui donner un baiser de paix. Perctarit lui dit : « Je suis ton esclave. J'ai su que tu était très chrétien et pieux, j'aurais pu vivre chez les païens mais je suis venu à tes pieds, confiant dans ta clémence ». Le roi lui renouvela alors cette promesse, assortie d'un serment comme à son habitude : « Par celui qui m'a fait naître, puisque tu t'es remis à ma loyauté en venant à moi, tu ne subiras aucun mal et j'arrangerai tout au contraire pour que tu puisses vivre selon ton rang ». Il lui fournit alors un logement dans une maison spacieuse, l'envoya se reposer après la fatigue du voyage et donna l'ordre de lui procurer largement le vivre et tout le nécessaire, sur le trésor public. Quand Perctarit fut arrivé au séjour que lui avait fait préparer le roi, les habitants de Pavie se mirent aussitôt à venir en foule, qui pour le voir, qui pour le saluer s'il le connaissait déjà. Mais que ne peuvent détruire les mauvaises langues ? Des courtisans pleins de malignité s'en allèrent bientôt trouver le roi et l'engagèrent à éliminer rapidement Perctarit, faute de quoi il perdrait d'un coup le royaume et la vie; c'est pour cela, affirmèrent-ils, que toute la ville se rassemble autour de Perctarit. Grimoald écouta ces paroles avec trop de crédulité; oublieux de sa promesse, il brûla aussitôt du désir de tuer l'innocent Perctarit et prépara un plan pour lui ôter la vie le lendemain — l'heure était déjà tardive. Le soir, il lui envoya des mets variés, d'excellents vins aussi et des boissons de toute sorte, de façon à l'enivrer; ainsi rendu sans force par la grande beuverie, plongé dans le vin, il serait incapable de songer un instant à sauver sa peau. C'est alors qu'un de ceux qui avait fait partie de l'entourage de son père, au moment d'apporter à Perctarit un plat de la part du roi, abaissa la tête jusque sous la table comme pour le saluer, et l'avertit en cachette que le roi s'apprêtait à le tuer. Perctarit ordonna aussitôt à son échanson de ne rien lui verser à boire, sinon un peu d'eau dans une coupe d'argent. Et quand ceux qui avaient apporté les boissons variées de la part du roi, selon ses ordres, le priaient de vider toute la coupe, il s'engageait à la boire tout entière en l'honneur du roi, tout en ne prenant qu'un peu d'eau du calice d'argent. Les serviteurs allèrent rapporter au roi qu'il buvait goulûment, et celui-ci répondit, content : « Qu'il boive, cet ivrogne; car demain, il reversera ce vin, mêlé à son sang ». Perctarit de son côté fit venir très vite

Unulf et lui annonça que le roi projetait sa mort. Unulf envoya aussitôt un esclave chez lui pour rapporter un matelas et fit faire son lit à côté de celui de Perctarit. Le roi Grimoald, sans attendre, envoya ses sbires garder la maison où reposait Perctarit pour empêcher toute fuite de sa part. Après le dîner, quand tous furent partis, il ne resta plus que Perctarit, Unulf et l'officier chargé du vestiaire[319] de Perctarit, sur la fidélité desquels il pouvait tout à fait compter. Le plan fut dévoilé au valet, à qui on demanda de rester ausi longtemps que possible dans la chambre quand Perctarit s'enfuirait, en faisant semblant de dormir. Il promit d'agir de la sorte; Unulf chargea alors les épaules et le dos de Perctarit avec ses draps, le matelas et la peau d'ours et, comme convenu, se mit à le pousser hors de la porte comme s'il s'agissait d'un rustaud d'esclave, l'abreuvant d'injures, le bastonnant et le harcelant sans répit, tant et si bien que sous les bourrades et les coups il tomba plusieurs fois par terre. Les gardes royaux postés en surveillance demandèrent à Unulf ce qui se passait : « Ce bon à rien d'esclave, fit-il, a installé mon lit dans la chambre de cet ivrogne de Perctarit, qui cuve à mort tellement il est plein de vin. Mais j'en ai assez d'avoir suivi sa démence jusqu'à maintenant; sur la tête de notre roi, dorénavant je resterai chez moi ». Les sbires crurent à ce qu'ils venait d'entendre et qui les divertit; ils lui firent place ainsi qu'à Perctarit, qu'ils pensaient être un esclave et qui se tenait la tête couverte pour éviter d'être reconnu, et leur permirent de s'en aller. Une fois partis, le fidèle officier du vestiaire barra soigneusement la porte et resta seul à l'intérieur. Unulf fit descendre Perctarit avec une corde depuis l'angle du mur du côté du Tessin[320] et rassembla autour de lui ce qu'il put trouver comme compagnons. Le groupe prit des chevaux qu'ils avaient trouvés au pré et, dans la nuit, ils gagnèrent rapidement la cité d'Asti où restaient des amis de Perctarit demeurés jusque-là rebelles à Grimoald. Perctarit se dirigea ensuite au plus vite vers Turin, passa les postes-frontière de l'Italie[321] et arriva en terre franque. Ainsi Dieu tout-puissant dans la providence de sa miséricorde arracha l'innocent à la mort et préserva le roi d'un acte injuste, lui qui voulait de tout cœur faire le bien.

3. *Clémence du roi Grimoald envers Unulf et l'officier du vestiaire de Perctarit.*

Cependant le roi Grimoald, pensant que Perctarit était en train de dormir dans son hôtel, disposa des soldats sur deux lignes de part et d'autre du chemin menant de la maison jusqu'à son palais, de façon à le faire conduire au milieu d'eux sans possibilité de fuite. Quand arrivèrent les envoyés du roi chargés d'amener Perctarit au palais, ils frappèrent à la porte de l'endroit où il était présumé dormir; l'officier du vestiaire qui se trouvait à l'intérieur leur demanda alors : « Ayez pitié de lui, laissez-le reposer un peu, il est encore fatigué de son voyage et dort d'un sommeil de plomb ». Ils le lui acordèrent et allèrent raporter au roi que Perctarit dormait toujours profondément. Et celui-ci de s'écrier : « Il s'est tellement rempli de vin hier soir qu'il n'est pas encore capable de tenir éveillé ! ». Tout de même, il donna ordre de le réveiller sur le champ et de l'amener au palais. Se présentant à la porte de la chambre où ils pensaient que dormait Perctarit, ils commencèrent à frapper avec plus d'insistance. Derechef, l'officier du vestiaire se mit à les prier de bien vouloir laisser dormir Perctarit encore un petit peu. Et eux, furieux, de hurler que cet ivrogne s'était assez reposé puis, démolissant la porte de la chambre à coups de pied sans plus attendre, de faire irruption et de chercher Perctarit dans le lit. Ne le trouvant pas, ils supposèrent qu'il s'était retiré pour des besoins naturels, mais ne le trouvèrent pas là non plus, et interrogèrent l'officier du vestiaire pour savoir ce qu'on avait fait de Perctarit. Il s'est enfui, répondit-il. Eux l'attrapèrent aussitôt par les cheveux et le traînèrent en rage jusqu'au palais tout en le bourrant de coups. L'amenant en présence du roi, ils dirent qu'il était complice de la fuite de Perctarit et qu'il méritait amplement de mourir. Le roi le fit relâcher et l'interrogea en détail sur la manière dont Perctarit s'était enfui. L'homme raconta tout, comme cela s'était passé. Alors le roi, s'adressant à ceux qui l'entouraient, demanda : « Que pensez-vous de cet homme, qui agi de la sorte ? ». Et tous de répondre d'une seule voix qu'il méritait de mourir, sous la torture et au milieu des supplices. Et le roi : « Par celui qui m'a fait naître, cet homme mérite d'être bien traité : pour la foi qu'il a placée en son seigneur, il n'a pas refusé de se livrer à la mort ». Et il l'intégra aussitôt parmi ses officiers du vestiai-

re, lui enjoignant de garder envers lui la même fidélité qu'envers Perctarit et lui promettant de subvenir largement à ses besoins. Il s'enquit ensuite de savoir ce qu'on avait fait d'Unulf. On l'informa qu'il avait trouvé refuge dans la basilique du bienheureux archange Michel[322]. Il lui envoya aussitôt des gens, avec l'engagement spontané qu'il ne lui serait fait aucun mal s'il se plaçait en sa fidélité. À cette promesse, Unulf courut au palais se jeter aux pieds du roi. Celui-ci l'interrogea sur la façon dont Perctarit avait pu s'évader et quel moyen il avait employé. L'autre lui raconta tout par le menu et le roi, louant sa fidélité et son conseil avisé, lui accorda dans sa clémence de conserver l'ensemble de ses ressources et tout ce qu'il pouvait avoir comme biens.

4. *Grimoald permit à Unulf et à l'officier du vestaire de Perctarit d'aller trouver celui-ci.*

Quelque temps plus tard, le roi demanda à Unulf s'il aurait voulu être aux côtés de Perctarit, en ce moment; celui-ci répondit, sur la foi du serment, qu'il aurait préféré mourir avec Perctarit plutôt que vivre une vie de plaisirs ailleurs. Le roi fit alors la demande à l'officier du vestiaire à son tour : préférait-il rester au palais avec lui ou passer sa vie sur les chemins de l'exil avec Perctarit ? L'homme lui fit la même réponse qu'Unulf. Le roi les écouta avec bienveillance, les félicita de leur fidélité puis ordonna à Unulf de prendre tout ce qu'il voudrait chez lui, esclaves, chevaux, mobilier divers et d'aller retrouver Perctarit sans être inquiété; il agit de même avec l'officier du vestiaire, à qui il rendit sa liberté. Conformément à l'offre généreuse du roi, ils prirent tout ce dont ils avaient besoin et, avec l'aide du même Grimoald, partirent en terre franque rejoindre leur cher Perctarit.

5. *Guerre et victoire de Grimoald contre les Francs.*

L'armée franque sortit à cette époque de la Provence et pénétra en Italie[323]. Grimoald marcha contre eux avec les Lombards et se joua d'eux par ce stratagème : simulant la fuite devant leur charge, il laissa son camp totalement dégarni, en abandonnant les tentes pleines de biens variés et surtout d'une grosse quantité d'excellent vin. Quand les soldats francs arrivè-

rent, ils pensèrent que Grimoald et les Lombards avaient laissé le camp intact dans leur panique et, tout contents, se disputèrent pour rafler tout ce qu'ils pouvaient trouver avant de préparer un dîner plus que copieux. Ils s'endormirent alourdis par les plats variés et le vin qu'ils avaient abondamment descendu; Grimoald attendit le milieu de la nuit, se rua sur eux et les faucha en si grand nombre que rares furent ceux qui réussirent à s'échapper et à rentrer péniblement chez eux. L'endroit où s'est déroulé le combat s'appelle encore aujourd'hui le Ru des Francs[324], pas très loin des murs de la petite cité d'Asti.

6. *L'empereur Constant vint en Italie et assiégea Bénévent.*

L'empereur Constantin, dit aussi Constant, voulait alors arracher l'Italie des mains des Lombards. Parti de Constantinople, il longea la côte jusqu'à Athènes, d'où il fit la traversée jusqu'à Tarente[325]. Avant cela cependant, il se rendit chez un ermite qui avait la réputation d'avoir un esprit prophétique et le consulta de manière empressée pour savoir s'il pourrait vaincre et tenir sous son contrôle ce peuple des Lombards qui vivait en Italie. L'esclave de Dieu lui demanda une nuit pour adresser ses supplications au Seigneur dans ce but et le lendemain matin fit cette réponse à l'empereur : « Pour l'heure, le peuple des Lombards ne peut être vaincu par personne, car une reine venue d'un autre pays a fait construire dans leur territoire une basilique en l'honneur du bienheureux Jean-Baptiste, et le bienheureux Jean lui-même, de ce fait, intercède en permanence pour ce peuple. Mais le moment viendra où ce sanctuaire ne recevra plus que mépris; alors ce peuple périra ». J'ai pu moi-même vérifier qu'il en a bien été ainsi, ayant constaté avant la chute des Lombards que la basilique du bienheureux Jean, située au lieu dit Monza, était administrée par des gens de bas étage, au point que ce lieu vénérable était concédé à des personnes indignes et adultères, non pour leur vie méritante mais comme une prime.

7. *À l'appel de son fils Romuald, Grimoald se rendit à Bénévent.*

Donc, comme je l'ai dit, l'empereur Constant était arrivé à Tarente. Il envahit à partir de là le territoire des Bénéventains et prit presque toutes les cités lombardes sur son passage. Luce-

ra aussi, riche cité d'Apulie, fut prise d'assaut, occupée en force, détruite et rasée au sol. En revanche, il ne put s'emparer d'Acerenza, qui occupe une position très puissamment défendue. Il encercla ensuite Bénévent avec toute son armée et commença à l'attaquer brutalement. Le duché était alors tenu par Romuald[326], fils de Grimoald, tout jeune encore. Dès qu'il apprit l'arrivée de l'empereur, il envoya son précepteur Sesuald de l'autre côté du Pô, chez son père Grimoald, l'implorant de venir au plus vite pour apporter un ferme soutien à son fils et aux Bénéventains, qu'il avait lui-même nourris. À cette nouvelle, le roi Grimoald se mit en route sans attendre vers Bénévent avec une armée pour porter secours à son fils. Nombreux furent les Lombards à l'abandonner en chemin pour rentrer chez eux, disant qu'après avoir dépouillé le palais il s'en retournait à Bénévent pour n'en plus revenir. Pendant ce temps, l'armée impériale assiégeait violemment la ville avec des machines de guerre variées, et Romuald opposait de son côté une résistance vaillante, avec les Lombards. Tout en n'osant en venir aux mains avec une telle foule étant donné la petitesse de son armée, il faisait des incursions fréquentes dans le camp ennemi avec des jeunes gens armés à la légère et infligeait de lourdes pertes de tous les côtés. Quand Grimoald, son père, fut désormais tout proche, il envoya à son fils son précepteur, dont j'ai parlé, pour l'avertir de son arrivée. Celui-ci, parvenu à proximité de Bénévent, fut capturé par les Grecs et amené à l'empereur, qui lui demanda d'où il venait. Il dit qu'il venait de chez Grimoald et annonça que ce roi était sur le point d'arriver. Aussitôt l'empereur paniqué prit la décision, en accord avec les siens, de faire la paix avec Romuald pour pouvoir rebrousser chemin vers Naples.

8. *L'empereur reçut en otage la sœur de Romuald puis s'éloigna de Bénévent.*

Il reçut en otage Gisa, la sœur de Romuald, et fit la paix avec lui. Quant à Sesuald, son précepteur, il le fit amener sous les murs et le menaça de mort s'il annonçait quoi que ce fût à Romuald ou aux gens de la ville au sujet de l'arrivée de Grimoald : il fallait au contraire leur assurer qu'il ne pouvait pas venir. Celui-ci promit d'agir selon les ordres mais, arrivé près des murs, dit qu'il voulait voir Romuald. Romuald se dépêcha

d'arriver, et l'autre lui dit : « Résiste, seigneur Romuald, sois confiant et sans crainte : ton père sera là très bientôt pour te porter secours. Sache en effet qu'il passe la nuit à côté du Sangro, avec une forte armée. Aie pitié de ma femme et de mes enfants, c'est ma seule prière, car ces gens perfides ne me laisseront pas en vie ». À peine eut-il parlé que l'empereur ordonna de le décapiter; sa tête fut jetée dans la ville avec un engin qu'on appelle *petraria*, catapulte. Romuald se la fit apporter, l'embrassa en pleurant et la fit enterrer dans une digne sépulture.

9. *Le comte de Capoue Mitola infligea une défaite à l'armée impériale.*

Craignant l'arrivée imminente du roi Grimoald, l'empereur leva le siège de Bénévent et partit pour Naples. Son armée fut toutefois sérieusement étrillée par le comte de Capoue Mitola, le long des eaux du Calore, dans un endroit qui s'appelle encore aujourd'hui La Bataille[327].

10. *Romuald vainquit Saburrus, envoyé par l'empereur avec vingt mille hommes.*

On raconte qu'après son arrivée à Naples, l'empereur se vit demander par l'un de ses nobles, nommé Saburrus, vingt mille soldats, avec lesquels il promettait d'aller combattre Romuald et de le vaincre. Avec l'armée qu'on lui donna, il gagna le lieu nommé Forino et y établit son camp. Quand Grimoald, qui était déjà arrivé à Bénévent, apprit la nouvelle, il voulut partir contre lui, mais son fils Romuald lui dit : « Ce n'est pas la peine, donnez-nous seulement une partie de votre armée. Je le combattrai, avec l'aide de Dieu, et quand j'aurai vaincu, votre puissance n'en tirera que davantage de gloire ». Ainsi fut fait : prenant avec lui une partie de l'armée paternelle en même temps que ses propres hommes, il marcha contre Saburrus. Avant d'engager le combat contre lui, il fit sonner les trompes aux quatre coins puis, aussitôt, fonça audacieusement sur eux. Les deux lignes se battaient avec un grand acharnement, quand un soldat de l'armée royale, Amalongus, porteur habituel de la lance du roi, porta des deux mains un violent coup de lance à un de ces petits Grecs, le souleva de sa selle et le leva en l'air

au-dessus de sa tête. Voyant cela, l'armée grecque prise d'une terreur panique fit volte-face et détala; subissant sa destruction finale, sa fuite fut cause de sa propre mort en même temps qu'elle donnait la victoire à Romuald et aux Lombards. Ainsi Saburrus, qui avait promis à son empereur de gagner le trophée de la victoire sur les Lombards, revint à lui avec bien peu d'hommes, ne lui rapportant que la honte; Romuald, lui, qui avait obtenu la victoire sur l'adversaire, rentra triomphalement à Bénévent : ayant éliminé la peur de l'ennemi, il apportait la joie pour son père et la sécurité pour tous.

11. *Maux infligés par l'empereur Constant aux Romains; les déprédations qu'il fit dans les diverses régions; son assassinat.*

Mais quand l'empereur Constant vit qu'il n'était arrivé à rien contre les Lombards, il retourna toutes les menaces de sa cruauté contre les siens, c'est-à-dire contre les Romains. Il sortit en effet de Naples et se dirigea vers Rome. Le pape Vitalianus[328] vint à sa rencontre à six milles de la ville avec les prêtres et le peuple romain; arrivé au seuil du bienheureux Pierre, l'empereur offrit là un *pallium*[329] tissé d'or. Il resta à Rome douze jours et dépouilla la ville de tous les ornements de bronze qui avaient été placés depuis les anciens temps pour l'embellir, allant jusqu'à faire découvrir la basilique de la bienheureuse Marie (on l'appelait autrefois le Panthéon, parce qu'elle avait été fondée en l'honneur de tous les dieux, mais c'était désormais un lieu de culte à tous les saints, par concession des princes précédents) et enlever les tuiles de bronze qui s'y trouvaient pour les envoyer à Constantinople en même temps que tous les autres ornements. L'empereur retourna ensuite à Naples et gagna par terre la ville de Reggio. Il pénétra en Sicile pendant la septième indiction, séjourna à Syracuse et imposa des souffrances comme jamais on n'en avait entendu parler au peuple, aux habitants et aux possédants de Calabre, de Sicile, d'Afrique et de Sardaigne, au point que même les femmes étaient arrachées à leurs maris et les enfants à leurs parents. Mais la population de ces régions dut encore supporter d'autres choses, aussi nombreuses qu'inouïes, tant et si bien que personne ne garda plus d'espoir dans la vie. Les vases sacrés, les trésors des saintes églises de Dieu furent emportés, tant sur sur ordre impérial qu'à cause de la cupidité des Grecs.

L'empereur resta en Sicile de la septième à la douzième indiction, mais il finit par payer la rançon de tant d'iniquité et fut assassiné par les siens pendant qu'il était au bain[330].

12. *Mecetius empereur; sa mort.*

En Sicile, Mecetius prit le pouvoir après l'assassinat de l'empereur Constant à Syracuse, mais contre la volonté de l'armée d'orient. Les soldats d'Italie marchèrent contre lui, passant les uns par l'Istrie, d'autres par la Campanie, d'autre encore venant des zones d'Afrique et de Sardaigne et, arrivés à Syracuse, le tuèrent. Beaucoup de ses juges, mutilés, furent emmenés à Constantinople en même temps qu'on y expédiait la tête du faux empereur.

13. *Venant d'Alexandrie, les Sarrasins ravagèrent la Sicile et firent leur butin de tout ce que l'empereur Constant avait emporté de Rome.*

Quand il eut vent de l'affaire, le peuple des Sarrasins, qui avait déjà occupé Alexandrie et l'Égypte, arriva à l'improviste avec de nombreux navires; ils envahirent la Sicile, entrèrent dans Syracuse et firent un grand massacre au sein de la population. Bien peu furent ceux qui réussirent à s'en sortir, en trouvant refuge dans des places fortes très solidement défendues ou sur les sommets des montagnes. Ils firent aussi un énorme butin et emportèrent tout ce que l'empereur Constant avait pris à Rome comme bronzes et autres ornements, et s'en retournèrent ainsi à Alexandrie[331].

14. *Mort de Gisa, sœur du roi Grimoald.*

La fille du roi, dont j'ai dit qu'elle avait été emmenée de Bénévent comme otage, mourut sur le chemin de la Sicile.

15. *Les pluies et les coups de tonnerre qu'il y eut en masse à ce moment-là.*

Jamais de mémoire d'homme il n'y eut autant de pluies et de tonnerre qu'à ce moment-là, au point qu'ils furent des milliers et des milliers, hommes et animaux, à périr foudroyés. Les légumes, qu'on n'avait pu ramasser cette année à cause des

pluies, germèrent une seconde fois avant d'arriver à complète maturation.

16. *Le roi Grimoald plaça Transamund comme duc à Spolète et lui donna sa fille en mariage.*

Après avoir arraché les Bénéventains et leurs provinces aux mains des Grecs, le roi Grimoald prit des dispositions pour son retour au palais, à Pavie. Pour succéder à Atto, dont j'ai parlé plus haut[332], il nomma comme duc à Spolète Transamund, ancien comte de Capoue, qui l'avait servi avec la dernière énergie dans sa conquête du royaume et à qui il donna sa fille (l'autre sœur de Romuald) en mariage. Puis il retourna à Pavie.

17. *En Frioul, Ago tint le duché après Grasulf; Loup fut après lui nommé duc des Frioulans.*

Le duc de Frioul Grasulf, je l'ai déjà dit[333], avait décédé; on lui donna comme successeur Ago, dont une maison de Cividale porte encore le nom aujourd'hui, la « maison d'Ago ». À sa mort, ce fut Loup qui devint duc de Frioul[334]. Ce dernier, avec un contingent de cavaliers, passa par l'ancienne route aménagée pour traverser la mer[335], pénétra dans l'île de Grado non loin d'Aquilée, puis pilla la ville, s'empara des trésors de l'église d'Aquilée et les remporta. C'est à Loup que Grimoald confia son palais quand il partit pour Bénévent.

18. *Le duc Loup se rebella contre Grimoald.*

Pendant l'absence du roi, Loup s'était comporté avec beaucoup d'arrogance à Pavie, convaincu sans doute que Grimoald ne reviendrait pas. Du coup, à son retour, sachant bien que ses agissements injustes lui déplaisaient, il gagna Cividale et, conscient de sa propre faute, se souleva contre le roi.

19. *Le même duc mena une guerre contre les Avars.*

Grimoald ne voulait pas déclencher une guerre civile parmi les Lombards. Il fit alors demander au cacan, roi des Avars, de venir à Cividale avec une armée contre le duc Loup et de l'éliminer militairement. Ainsi fut fait : le cacan vint en effet avec

une grosse armée au lieu dit *Flovius* (comme me l'ont raconté des vieux qui ont été du combat), et trois jours durant le duc Loup et les Frioulans se battirent contre elle[336]. Le premier jour, il mit en déroute la solide armée du cacan au prix de quelques blessés seulement. Le deuxième, malgré déjà un certain nombre de morts et de blessés chez les siens, il tua de la même façon beaucoup d'Avars. Le troisième, ils étaient bien plus nombreux chez lui à être touchés ou tués, mais cela ne l'empêcha pas d'écraser la grande armée du cacan et de s'emparer d'un butin considérable. Mais le quatrième jour ils virent une telle foule leur tomber sur le dos qu'ils eurent bien du mal à trouver une échappatoire dans la fuite.

20. *Mort du duc Loup; les Avars pillèrent le territoire des Frioulans.*

C'est donc là que mourut le duc Loup. Les autres qui étaient restés se retranchèrent dans les châteaux. Les Avars se répandirent dans tout leur territoire, saccagèrent tout par leurs razzias, livrèrent tout aux flammes des incendies. Après quelques jours de ces activités, Grimoald leur fit dire de mettre un terme à la dévastation, mais ils envoyèrent une ambassade lui dire qu'ils ne quitteraient certainement pas le Frioul, conquête de leurs propres armes.

21. *Refusant de sortir du Frioul, les Avars en furent chassés par l'astuce de Grimoald.*

Grimoald se vit alors contraint par le destin de rassembler une armée pour chasser les Avars de son territoire. Il réunit donc au milieu de la plaine à la fois son propre camp et le logement où il offrait l'hospitalité aux envoyés avars; comme il ne disposait que d'une fraction réduite de l'armée, il fit passer et repasser pendant quelques jours sous les yeux des ambassadeurs les hommes qu'il avait, en variant les tenues et les armements comme si de nouvelles troupes arrivaient en un flot continu. Devant le défilé de cette armée multiforme, les envoyés avars crurent que les Lombards étaient en foule innombrable. Grimoald leur dit : « Avec cette masse de troupes que vous avez vues, je chargerai le cacan et les Avars dès la première occasion, s'ils ne sortent pas en vitesse des terres du Frioul ». Et quand ils rapportèrent à leur roi ce qu'ils avaient

vu et entendu, il ne mit guère de temps à repartir dans son propre royaume avec toute son armée.

22. *Arnefrit, fils de Loup.*

Loup avait donc été tué de la façon que j'ai décrite. Son fils Arnefrit voulut obtenir le duché du Frioul en remplacement de son père mais, comme il craignait les forces du roi Grimoald, il s'enfuit chez les Slaves à *Carnuntum* — qu'ils appellent *Carantanum*, en déformant le mot[337]. Il revint ensuite avec les Slaves, comme s'il avait l'intention de remettre la main sur le duché grâce au concours de leurs forces, mais les Frioulans l'attaquèrent près de la place forte de Nimis, non loin de Cividale.

23. *Wechtari duc des Frioulans; sa victoire sur les Slaves.*

Ce fut ensuite Wechtari qu'on nomma duc à Cividale. Originaire de la cité de Vicence, c'était un homme bon qui gouvernait le peuple à la manière douce. Les Slaves apprirent un jour qu'il s'était rendu à Pavie. Ils rassemblèrent une troupe puissante et nombreuse et projetèrent de lancer une attaque contre la place forte de Cividale. Une fois sur place, ils établirent leur campement à proximité, au lieu dit *Broxas*[338]. Or, la disposition divine voulut que Wechtari revint de Pavie la veille au soir, à l'insu des Slaves. Ses comtes étaient déjà rentrés chez eux, comme d'habitude, lorsqu'on l'informa de la présence slave, et ce n'est qu'avec quelques hommes, vingt-cinq seulement, qu'il marcha contre eux. Le voyant arriver avec un si petit nombre, les Slaves éclatèrent de rire, disant que c'était le patriarche et son clergé qui venait contre eux. Lui s'approcha du pont sur le Natisone, qui se trouvait à l'endroit où étaient les Slaves, puis retira son casque et se montra aux Slaves : il était chauve. Les Slaves le reconnurent et en furent immédiatement troublés; ils se mirent à crier que Wechtari était là et, sous l'effet d'une terreur divine, se soucièrent plus de fuir que de combattre. Wechtari fondit alors sur eux avec le petit groupe qu'il avait et les extermina de si belle manière que, sur les cinq mille, bien peu réussirent à se sauver.

24. *Mort de Wechtari; Landari lui succéda; Rodoald tint le duché après lui.*

Après ce Wechtari, le duché fut tenu à Cividale par Landari, au décès duquel succéda Rodoald[339].

25. *Grimoald unit la fille du duc Loup à son fils Romuald.*

Le duc Loup, donc, était mort, comme je l'avais dit; sa fille Théodorade fut alors donnée en mariage par le roi Grimoald à son propre fils Romuald, qui gouvernait Bénévent. Il eut d'elle trois fils : Grimoald, Gisulf et Arichis.

26. *Le roi Grimoald se vengea de ses contempteurs.*

Le roi Grimoald vengea aussi les offenses dont il avait été l'objet de la part de tous ceux qui l'avaient abandonné quand il était parti à Bénévent.

27. *Le roi Grimoald prit d'assaut et détruisit Forlimpopoli.*

Mais il détruisit aussi la cité romaine de Forlimpopoli, dont les habitants lui avaient causé des ennuis quand il était allé à Bénévent et avaient plusieurs fois molesté ses émissaires lors de leurs allées et venues depuis Bénévent. Voici de quelle façon : entré en Tuscie pendant le temps de carême par le mont Bardone, totalement à l'insu des Romains, il attaqua la ville à l'improviste en plein samedi de Pâques, jour très sacré, à l'heure des baptêmes, et fit une telle moisson de cadavres qu'il tua jusqu'aux diacres qui baptisaient les petits enfants, directement sur la fontaine sacrée. Il démantela la ville de telle façon qu'aujourd'hui encore elle ne compte que très peu d'habitants.

28. *La haine de Grimoald envers les Romains.*

La haine que Grimoald vouait aux Romains n'était en effet pas mince, du fait qu'ils avaient jadis trompé la confiance de ses frères Taso et Cacco[340]. C'est la raison pour laquelle il détruisit de fond en comble la cité d'Oderzo, où ils avaient été tués, et qu'il partagea le territoire de ses habitants entre ceux du Frioul, de Trévise et de Ceneda.

29. *Le duc des Bulgares Alzeco; il fut installé avec les siens à Bénévent.*

Pendant cette période, un duc des Bulgares du nom d'Alzeco, s'étant sans qu'on sache trop pourquoi séparé de son peuple, pénétra en Italie de manière pacifique et alla trouver le roi Grimoald avec toute l'armée de son duché, lui promettant de se mettre à son service et de s'établir dans son pays. Grimoald l'envoya à Bénévent chez son fils Romuald, avec ordre de lui fournir des lieux d'habitation, à lui et à son peuple. Le duc Romuald leur fit un accueil chaleureux et leur attribua de vastes zones jusque-là désertes pour s'installer, à savoir Sepino, Boiano, Isernia et d'autres cités avec leurs territoires. Il ordonna aussi d'appeler Alzeco, dont on avait changé le titre, non plus duc mais gastald[341]. Ils habitent encore aujourd'hui dans les lieux que j'ai nommés et, tout en parlant le latin, n'ont en rien perdu l'usage de leur propre langue

30. *Après l'assassinat du tyran Mezetius, Constantin devint prince des Romains en remplacement de l'empereur Constant.*

Je l'ai dit, l'empereur Constant avait donc été tué en Sicile, et Mezetius, le tyran qui lui avait succédé, avait été puni. Ce fut Constantin, fils de l'empereur Constant, qui prit les rênes du royaume des Romains; sa domination sur eux dura dix-sept ans[342]. À l'époque de Constant, l'archevêque Théodore et l'abbé Hadrien, hommes d'un très grand savoir tous les deux, furent envoyés par le pape Vitalianus en Bretagne, où ils surent féconder du fruit de la doctrine chrétienne un très grand nombre d'églises des Angles. L'un des deux, l'archevêque Théodore, fit un tableau admirablement réfléchi et précis des sentences infligées aux pécheurs, indiquant pour chaque péché le nombre d'années de pénitence[343].

31. *Une comète; les œuvres du pape Domnus.*

Dans la période qui s'ensuivit, au mois d'août, on vit à l'est une comète d'un rayonnement particulièrement éclatant, qui tourna sur elle-même puis disparut. Il ne fallut pas attendre pour voir suivre, venant de ce même côté est, une grave épidémie qui fit des ravages dans la population romaine. Domnus,

pape de l'église de Rome[344], fit à cette époque paver l'emplacement dit Paradis, devant la basilique du bienheureux apôtre Pierre, avec de magnifiques grandes dalles de marbre blanc.

32. *Perctarit s'apprêta à aller au royaume des Saxons en Bretagne.*

Dans les Gaules, le royaume des Francs était alors gouverné par Dagobert, avec lequel le roi Grimoald avait noué une alliance de paix des plus solides[345]. Même établi au pays des Francs, Perctarit eut peur des forces de Grimoald; il sortit de Gaule et se disposa à aller dans l'île de Bretagne chez le roi des Saxons.

33. *Mort du roi Grimoald; retour et accession au trône de Perctarit.*

Mais on avait fait une saignée à Grimoald, qui était dans son palais; neuf jours après, il prit un arc et chercha à tirer une flèche sur une colombe, mais il se rompit la veine du bras. Les médecins, à ce qu'on dit, précipitèrent son trépas de manière radicale en lui appliquant des remèdes empoisonnés. Il fit ajouter à l'édit du roi Rothari quelques articles de loi qui lui semblaient utiles[346]. C'était quelqu'un d'un physique extrêmement robuste, qui primait par son audace; il était chauve, portait long la barbe et sa perspicacité n'avait rien envier à sa force. Sa dépouille fut inhumée dans la basilique du bienheureux confesseur Ambroise, qu'il avait lui-même fait construire dans la cité de Pavie. Il s'était emparé du royaume lombard un an et trois mois après la mort du roi Aripert, régna neuf ans et laissa comme roi son fils Garibald, encore enfant, qu'il avait eu de la fille du roi Aripert. Donc, comme j'avais commencé à raconter, Perctarit quitta la Gaule et s'embarqua pour faire la traversée jusqu'au royaume des Saxons, sur l'île de Bretagne. Il s'était déjà un peu éloigné vers le large, quand il entendit, de la côte, une voix demander si Perctarit se trouvait dans le bateau. Comme on lui répondait qu'il était bien dedans, celui qui criait ajouta : « Dites lui de rentrer dans son pays, cela fait maintenant trois jours que Grimoald a quitté ce monde ». À peine eut-il entendu la chose que Perctarit fit demi-tour; mais arrivé au rivage, il ne put trouver la personne qui lui avait annoncé la mort de Grimoald, d'où il pensa qu'il s'agissait non d'un homme mais d'un messager divin. Retournant dans sa

patrie, il trouva en arrivant à la frontière italienne toute la suite du palais et tous les préparatifs de la dignité royale qui l'attendaient avec une foule de Lombards. Et c'est ainsi que, rentré à Pavie, il chassa le petit Garibald du pouvoir et fut élevé sur le trône par l'ensemble des Lombards, durant le troisième mois qui suivit la mort de Grimoald. C'était un homme pieux, de foi catholique, fermement attaché à la justice et d'une très grande générosité envers les pauvres. Il envoya sur le champ des hommes à Bénévent, d'où il fit rappeler sa femme Rodelinde et son fils Cunipert.

34. *Le monastère qu'il construisit et celui que sa reine a bâti.*

Lorsqu'il assuma le pouvoir royal, il fit bâtir en l'honneur du Seigneur, son libérateur, un monastère dédié à la sainte vierge et martyre Agathe, qu'on appelle le monastère Neuf, à l'endroit de la rive du Tessin d'où il avait autrefois pris la fuite[347]. Il y regroupa de nombreuses vierges et enrichit l'établissement, de même qu'il le fit décorer d'ornements variés. Quant à Rodelinde, sa reine, elle fonda la basilique de la sainte mère de Dieu, dite « aux Perches », hors les murs de cette même cité de Pavie, et orna de manière splendide cette magnifique construction[348]. L'endroit s'appelle « aux Perches » parce qu'il y avait là autrefois des perches verticales, c'est-à-dire des poteaux que les Lombards avaient l'habitude de dresser pour la raison suivante : si quelqu'un mourait dans une région ou une autre, à la guerre ou de n'importe quelle autre façon, ses parents plantaient une perche au milieu des sépultures, au sommet de laquelle il plaçaient une colombe en bois tournée du côté où l'être cher était mort : ainsi pouvait-on savoir dans quelle région reposait le défunt

35. *Perctarit et le règne de Cunipert, son fils, qu'il s'associa.*

Perctarit avait donc régné seul pendant sept ans; la huitième année, il associa au trône son fils Cunipert[349] et ils régnèrent conjointement pendant dix ans.

36. *Première rébellion d'Alahis; son retour en grâce.*

Ils vivaient en profonde paix, tout était tranquille alentour,

quand se souleva contre eux un fils d'iniquité, Alahis de son nom, par la faute duquel, les troubles succédant à la paix, il y eut d'énormes massacres dans les populations du royaume des Lombards. Alors qu'il était duc dans la cité de Trente, il entra en conflit avec le comte des Bavarois (qu'ils nomment le grave[350]), gouverneur de Bolzano et des autres châteaux, dont il eut le dessus de fort belle façon. Rendu arrogant par sa victoire, il alla jusqu'à lever la main contre son roi Perctarit et, entré en rébellion, se retrancha dans le château de Trente. Le roi Perctarit marcha contre lui mais, tandis qu'il l'assiégeait de l'extérieur, Alahis fit avec les siens une sortie soudaine et inopinée, balaya le camp royal et força le roi lui-même à prendre la fuite. Malgré tout, il rentra ensuite en grâce auprès du roi Perctarit grâce à l'entremise de Cunipert, le fils du roi, qui avait pour lui une affection déjà ancienne. Le roi avait eu plus d'une fois l'intention de le tuer, mais toujours son fils Cunipert s'y opposa, estimant qu'il serait fidèle pour le reste du temps. Et il n'eut de cesse d'obtenir que son père lui attribuât le duché de Brescia par dessus le marché, bien que le roi se fût plus d'une fois récrié que Cunipert travaillait à sa ruine en fournissant à son adversaire les forces nécessaires à la prise du pouvoir. C'est que la cité de Brescia comptait toujours une foule considérable de Lombards nobles, et Perctarit craignait qu'avec leur aide Alahis ne renforçât sa puissance. En ces jours-là, le roi Perctarit fit construire dans la cité de Pavie une porte contiguë au palais, dite « Palatiale »[351] — de la très belle ouvrage.

37. *La mort de Perctarit, le règne de Cunipert et le stupre de Théodote.*

Après avoir tenu le royaume pendant dix-huit ans, d'abord seul puis avec son fils, Perctarit s'éteignit. Son corps fut enseveli à côté de la basilique du Seigneur Sauveur, construite par son père Aripert[352]. Ce fut un homme de belle stature, dans sa plénitude corporelle, doux et gentil en toutes choses. Le roi Cunipert prit comme épouse Hermelinde, de souche angle saxonne. Celle-ci vit un jour au bain Théodote, une jeune fille d'une famille romaine de très haute noblesse, dont les traits élégants s'ornaient d'abondants cheveux blonds qui lui descendaient presque jusqu'aux pieds, et fit les louanges de sa beauté

au roi Cunipert son mari. Tout en dissimulant à son épouse le plaisir avec lequel il l'écoutait, il s'amouracha violemment de la jeune fille. Sans attendre, il partit chasser dans la forêt appelée Orba[353], imposant à sa femme Hermelinde de l'accompagner. De là, il partit nuitamment pour Pavie, fit venir la jeune Théodote chez lui et coucha avec elle. Cependant, il la mit ensuite dans un monastère à Pavie, auquel elle donna son nom[354].

38. *Alahis envahit le palais de Cunipert.*

Mais Alahis accoucha de l'inique dessein qu'il avait depuis longtemps conçu. Oublieux des si grands bénéfices que le roi Cunipert lui avait prodigués, oublieux même du serment d'indéfectible fidélité qu'il lui avait juré, il profita de son absence pour s'emparer du royaume et du palais de Pavie, avec le soutien d'Aldo et Grauso, des citoyens de Brescia, mais aussi de beaucoup d'autres Lombards[355]. Quand Cunipert l'apprit, là où il était, il se réfugia aussitôt dans l'île du lac Lario[356], non loin de Côme, où il se fortifia solidement. Tous ceux qui l'aimaient furent alors durement persécutés, surtout les prêtres et les clercs qu'Alahis détestait en bloc. L'évêque de l'église de Pavie était alors Damien[357], un homme du Seigneur d'une éclatante sainteté, fort bon connaisseur des arts libéraux. Quand il vit qu'Alahis avait occupé le palais, pour éviter de subir des ennuis, lui-même ou son église, il lui envoya son diacre Thomas, personne de savoir et de religion, pour lui transmettre par son intermédiaire la bénédiction de sa sainte église. On annonça à Alahis que le diacre Thomas attendait devant la porte et qu'il était porteur de la bénédiction de l'évêque. Alahis qui, comme je l'ai dit, avait tout le clergé en horreur, dit alors à ses proches : « Allez, et dites lui d'entrer s'il a le caleçon propre, sinon qu'il garde les pieds dehors ». Devant ce discours, Thomas répondit : « Dites-lui que mon caleçon est propre, je l'ai mis lavé aujourd'hui ». Alahis lui fit dire derechef : « Ce n'est pas du caleçon que je parle, mais de ce qu'il y a dedans ». Et Thomas de répliquer : « Allez lui dire ceci : Dieu seul peut trouver motif à me blâmer en ces matières, mais lui, sûrement pas ». Et quand le diacre eut été introduit devant Alahis, il le réprimanda et lui parla avec beaucoup de rudesse. Tous les clercs et les prêtres furent alors pris

de peur et de haine pour le tyran, jugeant que la bestialité de son comportement était absolument intolérable. Et ils se mirent à regretter d'autant plus Cunipert qu'ils exécraient cet envahisseur du royaume et son arrogance. Mais la férocité, la barbarie brutale ne l'emportèrent pas bien longtemps dans le royaume usurpé.

39. *Cunipert réintégra son palais.*

Un jour qu'Alahis comptait des sous d'or sur une table, une pièce d'un tiers de sou[358] tomba par terre. Le fils d'Aldo, tout jeune encore, la ramassa et la lui rendit. Se figurant que le petit enfant ne comprenait guère, Alahis lui fit : « Ton père en a beaucoup de celles-là, et si Dieu le veut, il me les donnera bientôt ». Le soir, l'enfant rentra chez son père; celui-ci lui demanda si le roi avait parlé de lui ce jour-là. Il lui rapporta tout ce qui s'était passé et ce que lui avait dit le roi. Aldo, épouvanté par ce récit, fit venir son frère Grauso et lui raconta toutes les méchantes paroles du roi. Très vite, avec des amis et ceux en qui ils pouvaient se fier, ils concoctèrent un plan pour priver le tyran Alahis du pouvoir avant que lui-même ne pût leur faire du mal. Rendus promptement au palais, ils dirent à Alahis : « Que trouves-tu donc d'intéressant à rester en ville ? Voilà que toute la cité et toute la population te sont fidèles, et cet ivrogne de Cunipert est tombé si bas qu'il ne pourra plus refaire ses forces. Sors donc, va à la chasse, fais de l'exercice avec tes jeunes; nous, nous te défendrons la cité avec le reste de tes fidèles. Et sous peu, nous te le promettons, nous t'apporterons la tête de ton ennemi Cunipert ». Convaincu par leur paroles, il sortit de la ville et s'en alla en forêt d'Orba, très vaste, où il se mit à des exercices de jeux et de vénerie. Mais Aldo et Grauso filèrent au lac de Côme, prirent un bateau et allèrent trouver Cunipert. Arrivés devant lui, ils se jetèrent à ses pieds, confessant qu'ils avaient mal agi envers lui, puis lui révélèrent ce qu'Alahis avait méchamment dit contre eux et le conseil qu'eux-mêmes lui avaient donné, pour le perdre. Bref, on pleure des deux côtés, on s'échange des serments et on fixe le jour d'arrivée de Cunipert, pour qu'ils lui livrent la cité de Pavie. Ce qui fut fait : Cunipert arriva le jour prévu à Pavie, où ils l'accueillirent avec une joie extrême, et il entra dans son palais. Alors tous les citadins, et surtout l'évêque, les prêtres et

le clergé, jeunes et vieux, accourent à lui à qui mieux mieux; tous le serrent dans leurs bras en pleurant et, pleins d'une joie incommensurable, crient vers Dieu leur action de grâces pour son retour, tandis qu'il s'efforce de les embrasser tous. Un messager partit tout de suite trouver Alahis pour lui annoncer qu'Aldo et Grauso avaient accompli leur promesse et qu'ils avaient bien apporté la tête de Cunipert... mais non seulement la tête : le corps tout entier, et Cunipert s'était installé au palais. Quelle ne fut pas sa consternation en apprenant la nouvelle ! Furibond, grinçant des dents, il se répandit en menaces contre Aldo et Grauso, puis quitta les lieux et retourna, via Plaisance, en Austria[359] où il associa à sa cause diverses villes, tantôt par la douceur, tantôt par la manière forte. Quand il se présenta à Vicence, les citadins sortirent en effet contre lui et s'apprêtèrent à le combattre, mais furent bien vite défaits et durent entrer dans son alliance. Partant de Vicence, il occupa Trévise et opéra de la même façon pour les cités restantes. Cunipert rassembla des troupes contre lui, et les Frioulans, pour respecter leur fidélité, voulurent aller le soutenir; Alahis se rendit alors près du pont qui traverse la Livenza[360], sur la route de Pavie à quarante-huit milles de Cividale, et se cacha dans la forêt dite *Capulanus* : à mesure de leur arrivée, comme l'armée frioulane se présentait en ordre dispersé, il contraignit tous les soldats à lui prêter serment, faisant bien attention qu'aucun ne reparte en arrière pour avertir les autres. C'est ainsi que tous ceux qui venaient du Friou1 furent ligotés à lui par des serments. En bref, Alahis d'un côté avec toute l'Austria, Cunipert de l'autre avec les siens, marchèrent l'un contre l'autre et établirent leurs campements dans la plaine dite de *Coronate*[361].

40. *Guerre d'Alahis contre Cunipert et mort du diacre Seno.*

Cunipert lui envoya un messager pour lui dire de venir se battre en combat singulier : point n'était besoin de fatiguer les deux armées. Mais Alahis refusa la proposition. L'un de ses hommes, un Toscan, tenta de le convaincre, en lui donnant de l'homme fort et belliqueux, de sortir sans hésiter contre Cunipert, mais Alahis répondit : « Cunipert a beau être un ivrogne et un esprit borné, il n'en est pas moins très audacieux et d'une force extraordinaire. Du temps de son père, quand nous étions

gamins, il y avait au palais des moutons énormes, qu'il prenait par la laine du dos et soulevait de terre, bras tendu, et j'étais bien incapable d'en faire autant». À ces mots, le Toscan lui répliqua : «Si tu n'as pas le courage d'aller te battre avec Cunipert en combat singulier, tu ne m'auras plus pour t'aider comme allié». Sur ce, il partit aussitôt en courant se réfugier chez Cunipert, auquel il rapporta la chose. Les deux formations convergèrent donc, comme je l'ai dit, dans la plaine de *Coronate*. Quand elles se furent rapprochées au point d'en être à se toucher, un diacre de l'église de Pavie, Seno, gardien de la basilique du bienheureux Jean-Baptiste (elle se trouve dans cette même ville et c'est la reine Gundeperge qui l'avait fait construire autrefois[362]), plein d'une très grande affection pour son roi et craignant qu'il ne mourût dans la bataille, lui fit : «Seigneur roi, notre vie tout entière repose sur ta sauvegarde; si tu meurs à la guerre, ce tyran d'Alahis nous tuera tous dans les tortures les plus variées. Puisse donc mon conseil être accueilli favorablement : donne-moi ton équipement et j'irai moi combattre ce tyran. Si je meurs, tu retrouveras ta cause, et si je gagne tu n'en tireras que davantage de gloire, puisque tu auras vaincu par l'intermédiaire d'un esclave». Le roi s'y refusa, mais les rares fidèles qui se trouvaient là se mirent à insister, en pleurs, pour qu'il voulût bien consentir à la proposition du diacre. Dans son bon cœur, il finit par se rendre à leurs prières et à leurs larmes; donnant au diacre sa cuirasse, son casque, ses jambières et tout le reste de son armement, il l'envoya au combat à sa place. Le diacre, en fait, avait la même taille et la même démarche, et quand il sortit tout équipé de la tente, tout le monde le prit pour le roi Cunipert. La lutte s'engagea, chaque parti engageant toutes ses forces dans le combat. Alahis, déployant une vigueur accrue là où il pensait que se trouvait le roi, tua le diacre Seno et crut avoir éliminé Cunipert. Mais quand il donna l'ordre de le décapiter pour mettre sa tête au bout d'une pique et faire crier des remerciements à Dieu, il se rendit compte une fois enlevé le casque qu'il venait d'occire un clerc. Alors il s'exclama furieux : «Malheur ! nous ne sommes arrivés à rien : toute cette bataille pour la mort d'un clerc ! Eh bien voici mon vœu : que Dieu me redonne la victoire et je remplirai un puits avec des couilles de curés».

41. *Encore la guerre entre Cunipert et Alahis; la victoire de Cunipert; son entrée triomphale à Pavie.*

C'est alors que Cunipert, voyant les siens perdus, se montra bien vite à eux et, chassée la peur, ranima l'espoir de vaincre dans tous les cœurs. Les lignes se reforment et Cunipert d'un côté, Alahis de l'autre se préparent au combat. Les armées se rapprochent, elles sont sur le point d'en découdre, quand Cunipert envoie dire encore à Alahis : « Quelle masse de gens il y a là de part et d'autre ! Quel besoin y a-t-il que toute cette foule aille à la mort ? Rencontrons-nous lui et moi en combat singulier, et celui de nous deux à qui le Seigneur voudra donner la victoire sera maître de cette population entière, saine et sauve ». Alahis, pressé par les siens de faire ce que Cunipert lui demande, réplique : « Je ne peux pas le faire, parce que je vois au milieu de ses lances l'image de l'archange saint Michel[363], sur laquelle je lui ai prêté serment ». L'un d'eux fait alors : « C'est la peur qui te fait voir ce qui n'existe pas, il est trop tard désormais pour te livrer à ce genre de réflexions ». Les deux armées engagent donc le combat à grand son de trompes et, comme aucune ne cède du terrain, la tuerie vire à l'hécatombe. Alahis, le tyran cruel, finit par mourir et Cunipert obtint la victoire avec l'aide du Seigneur. Quant à l'armée d'Alahis, elle chercha son salut dans la fuite dès qu'elle sut la mort de son chef. Ceux que l'épée n'avait pas frappés furent engloutis par le fleuve Adda. La tête d'Alahis fut tranchée, ses jambes coupées et il ne resta plus du cadavre qu'un tronc informe. Les troupes frioulanes ne participèrent pas du tout à cette bataille parce que, ayant dû prêter serment malgré elles à Alahis, elles ne l'aidèrent ni lui ni Cunipert et rentrèrent au pays quand ils en vinrent aux mains. Alahis ainsi décédé, donc, le roi Cunipert fit inhumer en grande pompe le corps du diacre Seno devant les portes de la basilique du bienheureux Jean, dont celui-ci s'était occupé. Quant à lui, il rentra à Pavie en souverain au milieu de l'allégresse générale, dans le triomphe de la victoire.

FIN DU CINQUIÈME LIVRE

DÉBUT DU SIXIÈME LIVRE

1. *Romuald prit Tarente; Théodorade fit construire le monastère Saint-Pierre.*

Pendant que se déroulaient ces événements chez les Lombards au-delà du Pô, le duc des Bénéventains Romuald rassembla une très grosse armée, mit le siège devant Tarente et s'en empara puis, de la même manière, mit sous sa coupe Brindisi et l'immense région qui s'étend aux alentours. Sa femme Théodorade fit construire au même moment, hors les murs de la cité de Bénévent, une basilique en l'honneur du bienheureux apôtre Pierre où elle fonda un couvent abritant de nombreuses servantes de Dieu.

2. *Mort de Romuald; le corps du bienheureux Benoît fut porté dans les Gaules.*

Après avoir gouverné le duché pendant seize ans, Romuald s'éteignit lui aussi. Après lui, son fils Grimoald régna trois ans sur les populations samnites. Wigilinda, sœur de Cunipert et fille du roi Perctarit, lui fut unie en mariage. Puis Grimoald mourut à son tour; son frère Gisulf fut fait duc et resta à la tête de Bénévent pendant dix-sept ans[364]. Il eut pour femme Winiperge, qui lui donna Romuald. C'est vers cette époque que, devant l'abandon généralisé qui régnait depuis bien des années à la forteresse de Cassin, lieu de repos de la dépouille sacrée du très bienheureux Benoît, des Francs venus de la région du Mans ou d'Orléans, faisant semblant de vouloir passer la nuit auprès du corps de ce vénérable Père, prirent ses ossements en même temps que ceux de Scolastique, sa vénérée sœur, et les emportèrent dans leur patrie, où furent construits deux monas-

tères distincts en leur honneur à tous deux, à savoir du bienheureux Benoît et de sainte Scolastique[365]. Mais il est certain que cette bouche vénérable plus douce que tout nectar, que ces yeux toujours fixés vers le ciel, que les autres membres aussi nous sont restés, malgré leur décomposition. Car seul fait exception le corps du Seigneur, qui n'a pas connu la corruption; les corps de tous les saints sont eux soumis à la décomposition — exceptés ceux qui, par miracle divin, se conservent intacts —, pour être ensuite renouvelés dans la gloire éternelle.

3. *Rodoald duc du Frioul; Ansfrit, qui envahit son duché.*

Rodoald qui, je l'ai dit, tenait le duché à Cividale, se trouvait hors de la ville lorsqu'Ansfrit, de la place forte de Ragogna, s'empara de son duché sans le consentement du roi. Quand Rodoald l'apprit, il s'enfuit en Istrie; de là, sur un bateau, il passa par Ravenne et alla jusqu'à Pavie trouver le roi Cunipert. Ansfrit, lui, non content de gouverner le duché du Frioul, se souleva en plus contre Cunipert et voulut envahir son royaume. Mais il fut capturé à Vérone et conduit devant le roi; on lui arracha les yeux et il fut exilé. Après quoi le duché du Frioul fut gouverné pendant un an et sept mois par le frère de Rodoald, Ado, avec le titre de lieutenant[366].

4. *Synode fait à Constantinople; une lettre de l'évêque Damien.*

Pendant que ces événements se déroulaient en Italie naquit à Constantinople une hérésie qui soutenait l'unicité de volonté et d'action en notre Seigneur Jésus Christ. Ses responsables étaient le patriarche de Constantinople Georges, ainsi que Macaire, Pyrrus, Paul et Pierre[367]. L'empereur Constantin convoqua pour cette raison une réunion de cent cinquante évêques, parmi lesquels figuraient le diacre Jean et Jean évêque de Porto, représentants de la sainte église romaine envoyés par le pape Agathon[368]; et tous condamnèrent cette hérésie. Dans l'heure, une multitude de toiles d'araignées tomba au milieu de la population, ce qui stupéfia tout le monde : ainsi fut signifiée l'élimination des saletés de la dépravation hérétique. Le patriarche Georges accepta le blâme mais les autres, qui s'obstinaient à défendre leur position, furent frappés de la vengeance de l'anathème. L'évêque de l'église de Pavie Damien écrivit à

ce moment, au nom de l'archevêque de Milan Mansuetus, une lettre tout à fait utile et de bonne doctrine sur la question, qui ne fut pas d'un mince secours au synode. Voici en effet la foi droite et véritable : de même qu'en notre Seigneur Jésus Christ sont deux natures, celle de Dieu et celle de l'homme, de même doit-on croire qu'existent deux volontés et deux actions. Veux-tu percevoir Sa divinité ? « Moi et le Père, dit-il, sommes un »[369]. Veux-tu connaître Son humanité ? « Le Père est plus grand que moi »[370]. Regarde le dormir dans le bateau, selon son humanité; vois sa divinité, quand l'évangéliste dit : « Alors, se levant, il menaça les vents et la mer, et il se fit un grand calme »[371]. Ce fut le sixième synode universel, célébré à Constantinople, rédigé en grec, au temps du pape Agathon[372]; le prince Constantin continua à siéger dans l'enceinte de son palais et suivit les travaux de bout en bout.

5. *Éclipse de lune et de soleil; épidémie à Rome et à Pavie.*

Il y eut à cette époque une éclipse de lune, pendant la huitième indiction[373] et, presque au même moment, une éclipse de soleil aussi, le trois mai vers la dixième heure[374]. Aussitôt s'ensuivit une très grave épidémie qui dura trois mois, en juillet, août et septembre, et qui fit tant et tant de morts que dans la ville de Rome on portait à la tombe jusqu'aux parents avec leurs enfants et leurs frères et sœurs, à deux par brancard. L'épidémie ravagea de la même façon la population de Pavie, au point que tous les citadins s'enfuirent sur les sommets et en divers lieux et que sur le forum et les places de la ville se mirent à pousser des herbes et des broussailles. Tous purent alors voir distinctement, la nuit, l'ange bon et l'ange mauvais parcourir la cité; sur ordre de l'ange bon, l'ange mauvais frappait avec l'épieu de chasse qu'il tenait à la main la porte de telle ou telle maison : autant de coups il donnait, autant mouraient de gens dans la maison le lendemain. C'est alors que quelqu'un eut la révélation que cette peste ne s'apaiserait pas tant que ne serait pas construit un autel au martyr saint Sébastien dans la basilique du bienheureux Pierre, dite « aux Liens ». Ce qui fut fait : les reliques du bienheureux martyr Sébastien furent apportées de Rome, aussitôt on construisit l'autel dans la basilique et la peste cessa.

6. *Le vieil ennemi annonça à Aldo et Grauso que Cunipert voulait les tuer.*

Un jour qu'après ces événements le roi Cunipert, dans la cité de Pavie, mettait sur pied un plan avec son maréchal (*marpahis*, dans leur langue) pour éliminer Aldo et Grauso, voilà qu'une grosse mouche vint se poser sur la fenêtre à côté de laquelle ils étaient assis. Cunipert voulut la tuer avec son couteau, mais ne réussit qu'à lui couper une patte. Aldo et Grauso, eux, ignorants du projet, se rendaient au palais du roi; au moment où ils approchaient de la basilique du saint martyr Romain, située près du palais, ils furent abordés par un boiteux, amputé d'un pied, qui leur dit que Cunipert les tuerait s'ils allaient le voir. Saisis d'une grande crainte à ces paroles, ils se réfugièrent derrière l'autel de la basilique. Immédiatement averti qu'Aldo et Grauso avaient trouvé refuge dans la basilique du bienheureux martyr Romain, le roi Cunipert se mit à accuser son maréchal : pourquoi s'était-il cru obligé de trahir son plan ? Mais celui-ci lui répondit : « Seigneur mon roi, tu sais bien que je ne me suis pas éloigné de ta vue après notre consultation; comment aurais-je pu en toucher mot à quelqu'un ? ». Le roi envoya alors demander à Aldo et Grauso la raison de leur fuite en ce saint lieu. Ils firent cette réponse : « Parce qu'on nous a informé que le roi notre seigneur voulait nous tuer ». De nouveau, celui-ci dépêcha quelqu'un pour s'enquérir de l'identité de la personne qui les avait avertis; impossible, s'ils ne la livraient pas, de rentrer en grâce. Ils firent alors savoir au roi comment les choses s'étaient passées, racontant qu'un boiteux amputé d'un pied, avec une jambe de bois jusqu'au genou, était venu à leur rencontre et qu'il avait été l'annonciateur de leur trépas. Le roi comprit alors que la mouche dont il avait coupé le pied était un esprit malin et que c'était lui qui avait trahi son plan secret. Il fit sortir immédiatement Aldo et Grauso de l'église, les recevant sous sa propre parole, pardonna leur faute et les considéra désormais comme ses fidèles.

7. *Le diacre Félix, grammairien.*

C'est à cette époque que Félix, l'oncle de mon précepteur Flavien, acquit sa célébrité dans l'art de la grammaire. Le roi le

prit tellement en affection qu'il lui donna, entre autres marques de sa générosité, un bâton orné d'or et d'argent.

8. *L'évêque Jean de Bergame.*

L'évêque Jean de Bergame[375], homme d'une extraordinaire sainteté, vécut aussi à ce moment-là. Lors d'un banquet, il lui arriva de vexer le roi Cunipert dans le courant de la conversation. Pour rentrer à son hôtel, le roi lui fit préparer un cheval sauvage, non dressé, dont les violentes ruades jetaient régulièrement à terre ceux qui le montaient. Mais quand l'évêque fut monté sur lui, il resta en fait si calme qu'il le porta chez lui d'un pas tranquille. Quand le roi l'apprit, il traita désormais l'évêque avec les honneurs qui lui étaient dus et lui fit aussi don du cheval, qu'il destinait auparavant à son propre usage.

9. *L'étoile obscure qui apparut alors; éruption du mont Vésuve.*

Entre la Noël et l'Épiphanie apparut alors à côté des Pléiades, une nuit au ciel serein, une étoile complètement voilée comme peut l'être la lune lorsqu'elle est derrière un nuage. En février suivant, l'étoile surgit en pleine journée à l'ouest et déclina vers l'est dans une lumière éclatante. Puis, au mois de mars, le Vésuve entra en éruption pendant quelques jours et toute la végétation alentour fut étouffée sous la poussière et la cendre[376].

10. *Le peuple des Sarrasins prit l'Afrique et détruisit Carthage.*

Alors la gent sarrasine, l'infidèle, l'ennemie de Dieu, passa en foule énorme d'Égypte en Afrique; elle assiégea et prit Carthage, qui fut dévastée et rasée au sol[377].

11. *Mort de Constantin, règne de Justinien et victoire de celui-ci sur les Sarrasins.*

Entre-temps mourut l'empereur Constantin à Constantinople et son fils mineur, Justinien, prit en main le royaume des Romains, dont il tint les rênes pendant dix ans[378]. Il enleva l'Afrique aux Sarrasins et conclut avec eux une paix terrestre et maritime. Ce fut lui qui donna ordre à son protospathaire

Zacharie, envoyé auprès du pape Serge qui refusait son accord et sa signature à l'erreur du synode qu'il avait réuni à Constantinople, de déporter le pontife dans cette ville[379]. Mais les soldats de Ravenne et des zones voisines, au mépris des ordres impies du prince, chassèrent Zacharie de Rome sous les lazzi et les injures.

12. *Léon relégua Justinien en exil et s'empara de son royaume.*

Se soulevant contre ce Justinien, Léon s'empara de la dignité impériale et le priva du trône. Pendant les trois ans qu'il gouverna le royaume des Romains, il le laissa en exil dans le Pont[380].

13. *Vainqueur de Léon qu'il mit en prison, Tibère devint empereur.*

Tibère se révolta à son tour contre ce Léon, s'empara du pouvoir[381] et le garda emprisonné dans la même Constantinople tout le temps de son règne.

14. *Le pape Serge corrigea le synode d'Aquilée qui refusait d'accepter le saint cinquième synode.*

Le synode réuni à Aquilée à cette époque se garda bien, à cause des hésitations de sa foi, de reconnaître le cinquième concile universel jusqu'au moment où, instruit par les leçons salutaires du bienheureux pape Serge, il daigna s'associer à toutes les autres églises du Christ et y consentir. Ce synode avait été tenu à Constantinople au temps du pape Vigile, sous le principat de Justinien[382], contre Théodore et tous les hérétiques qui soutenaient que la bienheureuse Marie n'avait enfanté que l'homme, et non Dieu et l'homme. Dans le synode d'Aquilée fut établi pour toute la catholicité que la bienheureuse Marie, toujours vierge, devait être appelée *Théotokos* puisque, comme le retient la foi catholique, elle n'a pas engendré seulement l'homme mais en vérité Dieu et l'homme.

15. *Cedoal roi des Angles; venant à Rome, il fut baptisé et mourut aussitôt.*

Le roi des Angles Saxons Cedoal se convertit au Christ à ce

moment-là, après bien des guerres dans sa patrie, et se mit en route pour Rome. En passant, il alla trouver le roi Cunipert qui l'accueillit magnifiquement. Arrivé à Rome, il fut baptisé par le pape, reçut le nom de Pierre puis, sans avoir encore eu le temps de quitter son vêtement blanc, gagna le royaume des cieux. Son corps fut inhumé dans la basilique du bienheureux Pierre et on y inscrivit cette épitaphe[383] :

Gloire, richesse, postérité, royaumes puissants, triomphes,
butins, noblesse, murailles, campements, demeures :
tout ce que la valeur de ses pères, tout ce qu'il avait lui-même rassemblé,
Cedoal aux armes puissantes l'a laissé, par amour de Dieu,
pour voir, hôte royal, Pierre et le siège de Pierre
et, lui le nourricier, boire à sa source les eaux pures,
et d'une soif rayonnante puiser son splendide éclat
d'où coule en tous lieux la lumière féconde;
prêt à recevoir les prix d'une vie renouvelée,
il convertit sa fureur, sa barbarie, son nom donc :
c'est Pierre que fut appelé le joyeux converti,
sur ordre du pape Serge, qui fut un père pour lui;
lui resourcé par l'eau, vêtu de blanc, d'un coup fut mené
au plus haut des cieux par la grâce purifiante du Christ.
Admirable est la foi du roi, extrême la bonté du Christ,
dont nul ne peut pénétrer le dessein !
Arrivé sain et sauf du fond des terres bretonnes,
par des peuples variés, par les flots, par les routes,
il a vu la ville de Romulus, a visité le temple vénéré
de Pierre, a porté les offrandes mystiques.
Dans sa blancheur il ira s'unir aux brebis du Christ :
car son corps a la tombe, mais son âme tient le ciel.
Pense plutôt qu'il a changé d'insignes et de sceptre,
lui qui s'est mérité, vois-tu, le royaume du Christ.

16. *Le royaume des Francs dans les Gaules passa peu à peu aux maires du palais.*

Dans les Gaules, à cette époque, les rois des Francs étaient en train de perdre de leur force morale et de leur sagesse habituelles. C'est ainsi que débuta la gestion du pouvoir royal par ceux qu'on considérait comme les plus importants au sein de la maison du roi[384], qui se mirent à agir en tout point comme le

font d'ordinaire les souverains : selon toute apparence, le transfert du royaume des Francs à leur descendance était une disposition céleste. C'est à ce moment qu'Arnulf, homme aimé de Dieu et d'une sainteté extraordinaire — comme la suite le démontra avec éclat —, fut le chef de la maison du roi au palais. Après la gloire du siècle, il se soumit au service du Christ, fut un évêque remarquable, choisit enfin la vie érémitique et vécut dans un renoncement absolu, se donnant tout entier au service des lépreux. Il existe dans l'église de Metz, où il fut évêque, un livre sur sa vie admirable, où sont rapportés ses miracles et sa vie d'abstinence. Mais j'ai moi-même fait état de certains faits remarquables à propos de ce très saint homme dans le livre que j'ai écrit sur les évêques de cette ville (Angelramnus, être tout de douceur et de haute sainteté, m'en avait instamment prié) et il serait superflu de les répéter maintenant[85].

17. *Mort du roi Cunipert; règne de son fils Liutpert.*

Cunipert, prince adoré de tous, finit entre-temps par quitter ce monde, au bout des douze années de son règne personnel (après la mort de son père) sur les Lombards. Il fit bâtir un monastère en l'honneur du bienheureux martyr Georges dans la plaine de *Coronate*, où il avait guerroyé contre Alahis[386]. Ce fut un homme tout en finesse, un admirable bienfaiteur dans tous les domaines et un guerrier plein d'audace. On l'enterra au milieu des pleurs des Lombards à côté de la basilique du Seigneur Sauveur, construite jadis par son grand-père Aripert[387]. Il laissa le royaume des Lombards à son fils Liutpert, tout jeune encore et à qui il donna comme tuteur Ansprand, un illustre homme de science.

18. *Raginpert duc de Turin; il vainquit Liutpert, s'empara de son royaume et mourut la même année.*

Mais huit mois plus tard le duc de Turin Raginpert, que le roi Godepert avait laissé enfant lorsqu'il fut tué par Grimoald (j'en ai parlé plus haut[388]) se présenta avec des troupes de choc. Il affronta Ansprand et Rotharit, le duc de Bergame, à proximité de Novare, eut le dessus sur eux au champ de bataille et s'empara du royaume des Lombards. Mais il mourut la même année.

19. *Aripert s'empara du royaume, arrêta Liutpert vivant puis le tua.*

Son fils Aripert fit alors de nouveaux préparatifs de guerre, combattit le roi Liutpert ainsi qu'Ansprand, Ato et Tatzo, sans oublier Rotharit et Farao, à Pavie. Il réussit à les battre tous et, dans la bataille, fit prisonnier vivant le tout jeune Liutpert. Ansprand, lui, prit la fuite et se retrancha dans l'île de Côme.

20. *Rotharit, régnant à Bergame, fut pris par Aripert et tué.*

Mais le duc Rotharit, revenu dans sa cité de Bergame, prit à son tour le pouvoir. Le roi Aripert marcha contre lui avec une grosse armée. Il commença par mettre le siège devant Lodi, s'en empara puis assiégea Bergame qu'il eut tôt fait de prendre sans difficulté aucune, à renfort de béliers et de machines de guerre variées. Arrêté, le pseudo-roi Rotharit eut la tête et la barbe rasées; il l'expédia en exil à Turin où il fut assassiné quelques jours plus tard. Liutpert, prisonnier lui aussi, fut de la même façon exécuté dans son bain[389].

21. *Ansprand se réfugia en Bavière et resta avec leur duc Teutpert.*

Il envoya ensuite une armée contre Ansprand dans l'île de Côme. Quand celui-ci l'apprit, il s'enfuit à Chiavenna d'où, passant par Coire, cité des Rètes, il se rendit chez le duc des Bavarois Teutpert avec lequel il resta neuf ans[390]. Quant à l'armée d'Aripert, elle envahit l'île où s'était réfugié Ansprand et en détruisit la citadelle.

22. *Aripert déshonora de diverses manières la femme d'Ansprand, son fils et sa fille; il permit à Liutprand d'aller chez son père en Bavière.*

Confirmé donc dans son pouvoir, le roi Aripert fit aveugler Sigiprand, le fils d'Ansprand, et infligea à l'ensemble de sa parenté toutes sortes de mauvais traitements. Il garda aussi en prison Liutprand, le fils mineur d'Ansprand; cependant, comme il vit en lui un être ne méritant guère l'attention, sans compter son très jeune âge, non seulement il n'exerça aucune vengeance sur sa personne mais il lui permit même de quitter le pays pour aller rejoindre son père. Il ne fait pas de doute que ce fut là la volonté de Dieu tout-puissant, qui le destinait

au gouvernement du royaume. Liutprand partit donc en Bavière chez son père, auquel son arrivée causa une joie incommensurable. Le roi Aripert fit encore arrêter la femme d'Ansprand, nommée Théodorade. Et comme, dans un sentiment bien féminin, elle se vantait d'être la future reine, il lui défigura son beau visage en lui coupant le nez et les oreilles. La sœur de Liutprand, Aurona[391], fut affligée des mêmes difformités.

23. *Dans les Gaules était alors maire du palais Anchise, fils d'Arnulf.*

C'était alors Anschise, fils d'Arnulf, qui gérait le pouvoir dans les Gaules, au royaume des Francs, avec le titre de maire du palais. On l'avait appelé, pense-t-on, du nom de l'antique Troyen Anchise[392].

24. *Mort d'Ado à Cividale; Ferdulf duc, qui fut tué par les Slaves.*

À Cividale était mort aussi Ado, dont j'ai dit qu'il était lieutenant[393]. Ferdulf prit en mains le duché. Originaire de Ligurie, c'était un être fuyant et vaniteux qui, dans le désir d'acquérir la gloire grâce à une victoire sur les Slaves, attira de grands désagréments et sur lui et sur les Frioulans. Il paya des Slaves pour que, sur leurs conseils, une armée des leurs fût envoyée dans la province. C'est d'ailleurs ce qui se passa. Mais voici la cause du profond désastre qui affligea la province du Frioul : des brigands slaves firent une razzia aux dépens de troupeaux de moutons qui paissaient dans les environs avec leurs bergers. Celui qui commandait la localité (ils l'appellent *sculdahis* dans leur langue[394]), un noble d'une grande force morale et physique, se lança à leur poursuite mais sans réussir à les rattraper. Quand il rentra, le duc Ferdulf vint à sa rencontre et lui demanda ce qu'il était advenu des bandits. Argait — c'était son nom — lui répondit qu'ils avaient pris la fuite. Perdant toute dignité, Ferdulf lui fit : « Quand seras-tu donc capable de faire quelque chose de valable, Argait, toi dont le nom vient d'*arga*[395] ? ». Et lui, furieux, piqué au vif car c'était réellement un homme de valeur, de répliquer : « Dieu veuille que ni toi ni moi, Ferdulf, ne quittions ce monde avant que les autres n'aient su qui de nous deux est plus *arga* ». Quelques

jours après cet échange de vulgarités, l'armée slave pour laquelle le duc Ferdulf avait payé fit son arrivée, en masse. Comme leur camp, installé tout en haut d'une colline, était difficilement accessible sur presque tous les côtés, le duc Ferdulf, débouchant avec l'armée, se mit à faire le tour du relief de façon à pouvoir les attaquer par un endroit plus plat. Alors l'Argait dont j'ai parlé dit à Ferdulf : « Souviens-toi, duc Ferdulf, tu as dit que je suis un mollasson et un bon à rien, tu m'as vulgairement traité d'*arga*. Maintenant, que la colère divine s'abatte sur celui de nous deux qui arrivera en dernier à ce camp slave ». Sur ce, il tourna bride et commença à se diriger vers les Slaves en prenant par le côté accidenté de la colline, d'ascension pénible. Ferdulf, jugeant déshonorant de ne pas passer par les mêmes difficultés pour attaquer les Slaves, marcha sur ces traces par cette voie escarpée, pénible et impraticable; son armée, honteuse à l'idée de ne pas suivre son chef, lui emboîta le pas. Les Slaves, les voyant ainsi venir sur eux par la pente, firent d'énergiques préparatifs; combattant à l'aide de pierres et de haches plutôt qu'avec leurs armes, ils les firent tomber de leurs chevaux et les tuèrent presque tous. Ils obtinrent ainsi la victoire, non pas par leurs forces mais grâce au hasard. Là périt toute la noblesse frioulane; là tomba le duc Ferdulf; là fut aussi tué l'homme qui l'avait provoqué. Combien d'hommes courageux furent vaincus là, par le mal de la discorde et par l'imprévoyance, qui auraient pu grâce à un accord unitaire et un plan raisonnable exterminer des milliers et des milliers d'ennemis ! L'un des Lombards, toutefois, dénommé Munichis (par la suite père du duc du Frioul Pierre et du duc de Ceneda Ours[396]), fut le seul à s'y comporter en homme, avec courage. Quand il avait été désarçonné, un Slave s'était tout de suite jeté sur lui et lui avait attaché les mains, mais malgré cela il avait réussi à arracher la lance que l'homme tenait à la main droite, à l'en frapper puis à s'enfuir en se jetant tout ligoté par les abrupts. J'ai inséré cet épisode dans l'histoire avant tout dans le but d'éviter que la discorde et ses maux ne fassent se répéter semblable situation.

25. *Corvolus duc à Cividale; le roi le fit aveugler.*

Ferdulf mourut donc de la sorte; on mit à sa place Corvolus, qui garda le duché peu de temps : comme il avait offensé le

roi, on lui arracha les yeux et il passa ses jours dans le déshonneur.

26. *Pemmo, duc des Frioulans; naissance de ses trois fils.*

Ce fut ensuite Pemmo, homme de caractère et utile à sa patrie, qui mérita le duché[397]. Il avait pour père Billo, qui était de Belluno mais était venu en Frioul à cause de sa responsabilité dans une révolte et y avait mené une vie pacifique. Ce Pemmo eut pour femme une nommée Ratperge. Celle-ci, d'aspect rustaud, demanda bien des fois à son mari de la laisser pour prendre une autre épouse digne d'être la femme d'un duc si important; mais lui, en homme sage, disait que sa moralité, son humilité, sa réserve pudique lui plaisaient davantage que la beauté du corps. Il eut donc de cette épouse trois fils, Ratchis, Ratchait et Astolf[398], des hommes vaillants dont la naissance propulsa vers la gloire l'humilité de leur mère. Ce duc rassembla les enfants de tous les nobles morts à la bataille dont j'ai parlé et les éleva avec les siens, comme s'ils étaient sa propre progéniture.

27. *Gisulf, duc des Bénéventains; il envahit Sora et d'autres places fortes.*

Gisulf, le duc des Bénéventains, s'empara pendant cette période de Sora, cité des Romains, de même que des citadelles d'Irpino et d'Arce. Au temps du pape Jean[399], il alla en Campanie avec toutes ses forces, sema incendies et dévastations, fit de nombreux prisonniers et réussit à installer un camp retranché jusqu'au lieu dit *Horrea*[400]; nul ne put lui résister. Le pontife lui envoya des prêtres avec des dons apostoliques, racheta aux Bénéventains l'ensemble des captifs et fit retourner le duc lui-même et son armée sur leurs terres.

28. *La donation faite par Aripert à l'église romaine; deux rois des Angles.*

Le roi des Lombards Aripert rétablit à cette époque la donation du patrimoine des Alpes cottiennes, autrefois juridiquement dépendante du siège apostolique mais qui avait été prise par les Lombards il y a fort longtemps; il envoya à Rome le

texte de la donation, écrit en lettres d'or[401]. Deux rois des Saxons venus ces jours-là à Rome sur les traces des Apôtres y décédèrent très rapidement, comme ils l'espéraient[402].

29. *Benoît, archevêque de Milan.*

C'est alors que l'archevêque de Milan Benoît alla à Rome pour défendre la cause de l'église de Pavie[403]. Mais il subit une défaite parce que les évêques de Pavie avaient été consacrés depuis des temps reculés par l'église de Rome. Ce vénérable Benoît fut un homme d'une sainteté remarquable, dont la réputation flatteuse embrasa rapidement l'Italie tout entière.

30. *Mort du duc de Spolète Transamund; son fils Faroald duc.*

À la mort du duc de Spolète Transamund, son fils Faroald fut nommé pour le remplacer[404]. Son frère Wachilapus gouverna le duché avec lui.

31. *L'empereur Justinien; il s'empara de nouveau du royaume et tua ceux qui s'étaient rebellés contre lui.*

Mais Justinien, exilé dans le Pont après avoir perdu le pouvoir, récupéra son royaume avec l'aide du roi des Bulgares Terebellus et liquida les patrices qui l'avaient chassé. Il captura également Léon et Tibère, ses usurpateurs, qu'il fit égorger au cirque devant toute la population[405]. Quant à Gallicinus, le patriarche de Constantinople, il l'expédia à Rome les yeux crevés et le remplaça comme évêque par l'abbé Cyr, qui avait pris soin de lui pendant son exil dans le Pont[406]. Il fit venir le pape Constantin[407], qu'il reçut avec les honneurs et congédia de même; genou en terre, il lui demanda d'intercéder pour ses péchés et renouvela tous les privilèges de son église. Lorsqu'il envoya une armée dans le Pont pour mettre la main sur Philippique qu'il avait relégué là, le vénérable pape fit beaucoup pour s'y opposer mais ne réussit pas à l'en empêcher.

32. *Philippique tua Justinien et s'empara de la dignité impériale.*

Mais l'armée envoyée contre Philippique passa de son côté et le proclama empereur. Philippique marcha sur Constanti-

nople contre Justinien, le combattit à douze milles de la ville, gagna, le tua et fit main basse sur son royaume. Pour cette seconde fois, Justinien régna six ans avec son fils Tibère[408]. Au moment de son expulsion, Léon lui avait fait couper les narines; quand il fut revenu à la tête de l'empire, à chaque fois ou presque qu'il devait essuyer de la main une goutte coulant de son nez enrhumé, il donnait l'ordre d'égorger l'un de ses anciens adversaires.

33. *Décès du patriarche Pierre et sacerdoce de Serenus.*

Le patriarche Pierre mourut à ce moment-là. Serenus, homme d'une grande simplicité, tout entier tourné vers le service du Christ, assura la conduite de l'église d'Aquilée[409].

34. *Anastase vainquit Philippique.*

Mais une fois confirmé dans la dignité impériale, Philippique, dit aussi Bardane, chassa Cyr (j'en ai parlé) du pontificat et lui donna ordre de retourner dans le Pont gouverner son monastère. Ce Philippique envoya au pape Constantin des lettres dogmatiquement folles, que celui-ci repoussa en accord avec le concile du siège apostolique[410]. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il fit peindre dans le portique de Saint-Pierre l'œuvre des six conciles universels. Philippique avait en effet fait enlever des peintures du même genre dans la ville royale. Le peuple romain décida de n'accepter ni le nom de l'empereur hérétique, ni ses documents, ni son effigie monétaire : de sorte que son portrait ne fut pas introduit dans l'église, ni son nom prononcé lors des solennités de la messe. Après un an et demi de règne, Anastase dit aussi Artemius se souleva contre lui, le chassa du pouvoir et le fit aveugler, sans toutefois le tuer[411]. Anastase envoya des lettres au pape Constantin à Rome, par l'intermédiaire du patrice et exarque d'Italie Scolastique, dans lesquelles il déclarait son soutien à la foi catholique et son attachement public au sixième concile.

35. *Avec l'aide de Teutpert et des Bavarois, Ansprand vainquit Aripert; mort d'Aripert dans le fleuve; fuite de son frère Gumpert et règne d'Ansprand et de son fils Liutprand.*

Au bout de neuf ans entièrement passés dans son exil de Bavière, Ansprand finit par convaincre Teutpert et, la dixième année, venu en Italie à la tête d'une armée de Bavarois, combattit Aripert avec de très grosses pertes des deux côtés[412]. Même si ce fut la nuit qui eut le dernier mot en mettant fin à la bataille, il n'est pas moins certain que les Bavarois avaient fait volte-face et que l'armée d'Aripert était retournée victorieuse au camp. Mais Aripert refusa d'y rester, préférant rentrer à Pavie, ce qui plongea les siens dans le désespoir tout en redonnant confiance aux adversaires. Une fois revenu en ville, lorsqu'il se rendit compte que son armée prenait son attitude pour une offense, il prit sans tarder la résolution de fuir en Francie, en emportant du palais tout l'or dont il pensait avoir besoin. Mais quand il voulut traverser le Tessin à la nage, le poids de l'or le fit couler et il mourut noyé. Son corps fut trouvé le lendemain, préparé au palais puis porté et enterré dans la basilique du Seigneur Sauveur construite par Aripert l'ancien. Pendant son règne, il sortait la nuit et allait un peu partout s'informer personnellement sur ce que disait de lui chaque cité, et enquêtait soigneusement sur la manière dont les juges, à tous les niveaux, rendaient la justice à son peuple. Lors des visites d'ambassadeurs de nations étrangères, il portait devant eux des vêtements et des pelisses sans valeur, de même qu'il s'efforçait de détourner chez eux les menaces de convoitises contre l'Italie en ne leur donnant jamais ni grands vins ni autres mets choisis. Il régna onze années complètes, avec son père Ragimpert ou personnellement. Ce fut aussi un homme pieux, prompt à faire l'aumône et chérissant la justice. La terre était à son époque particulièrement fertile, mais les temps furent barbares. Son frère Gumpert se réfugia à ce moment-là en Francie, où il resta jusqu'à la fin de ses jours. Il eut trois fils dont l'aîné, Ragimpert, a gouverné de nos jours la cité d'Orléans. Après l'enterrement d'Aripert, Ansprand s'empara du royaume des Lombards, sur lequel il ne régna que trois mois. C'était un personnage en tout point remarquable, d'une sagesse à laquelle bien peu peuvent se mesurer. Voyant s'approcher son décès, les Lombards placèrent son fils Liut-

prand sur le trône royal, ce qui réjouit beaucoup Ansprand qui eut le temps d'apprendre la nouvelle de son vivant[413].

36. *Théodose vainquit Anastase et s'empara du royaume; inondation du Tibre.*

L'empereur Anastase envoya à cette époque une flotte contre les Sarrasins à Alexandrie. Mais son armée en décida autrement : à mi-parcours, elle rebroussa chemin vers la ville de Constantinople, alla chercher l'orthodoxe Théodose, l'élut comme empereur et le confirma au trône bien malgré lui[414]. Au prix d'une dure bataille, il vainquit Anastase près de la cité de Nicée, reçut sa soumission jurée puis le fit entrer dans les ordres et ordonner prêtre. À peine en possession du pouvoir, il fit remettre en place la vénérable image où figuraient les saints synodes, que Philippique avait fait enlever. Le Tibre fut tellement en crue ces jours-là qu'il sortit de son lit et causa beaucoup de dégâts à la cité de Rome; dans la Via Lata, il monta même jusqu'à une fois et demi la taille d'un homme et l'inondation finit par ne faire qu'un flot unique depuis la porte Saint-Pierre jusqu'au pont Milvius.

37. *Le peuple des Angles; le roi des Francs Pépin et ses guerres; son fils Charles lui succéda.*

À cette époque-là, nombreux furent les Angles, nobles et non-nobles, hommes et femmes, chefs et simples privés, qui prirent l'habitude de venir depuis la Bretagne à Rome. Dans le royaume des Francs dominait alors Pépin[415], homme d'une audace extraordinaire qui ne faisait qu'une bouchée de ses ennemis dès la première attaque. Il lui arriva en effet de passer le Rhin avec un seul soldat, de se ruer chez un adversaire et de le trucider avec les siens pendant qu'il était dans sa chambre. Il guerroya bien des fois contre les Saxons, et surtout mena d'âpres combats contre le roi des Frisons Ratpot[416]. Il eut d'autres enfants, mais celui qui sortit du lot fut Charles, qui lui succéda dans le principat[417].

38. *Le roi Liutprand tua le rebelle Rothari; l'audace du même roi.*

Mais quand le roi Liutprand eut été confirmé au pouvoir,

Rothari, un parent, voulut le supprimer. Il fit préparer pour lui un banquet dans sa maison de Pavie, où il dissimula des colosses armés chargés de tuer le roi pendant la réception. Informé de la chose, Liutprand le convoqua dans son palais. Il le palpa sous toutes les coutures et, comme on le lui avait dit, mit la main sur la cuirasse que Rothari avait endossée sous son vêtement. Se voyant découvert, celui-ci bondit en arrière et tira son épée du fourreau pour frapper le roi qui à son tour dégaina la sienne. L'un des gardes du roi, nommé Subo, cherchant à prendre Rothari à revers, fut blessé au front mais d'autres aussi se jetèrent sur lui et le tuèrent sur place. Ses quatre fils, qui n'étaient pas présents, furent liquidés là où on les trouva. Le roi Liutprand fut par ailleurs un homme d'une grande audace : informé un jour que deux écuyers projetaient de le tuer, il entra avec eux tout seul dans une forêt très épaisse puis, brusquement, dégaina son épée et la pointa sur eux; les accusant d'avoir comploté sa mort, il les engagea à faire le geste. Eux se jetèrent aussitôt à ses pieds, avouant toute leur machination. Il agit de la même façon avec d'autres encore; mais il accorda cependant son pardon à ceux qui avaient confessé sur le champ la méchanceté de leur faute.

39. *Mort du duc de Bénévent Gisulf; son fils Romuald duc.*

À la mort du duc de Bénévent Gisulf, son fils Romuald assura le gouvernement du peuple des Samnites[418].

40. *Le bienheureux Petronax répara le monastère du saint père Benoît au Cassin; le monastère Saint-Vincent.*

Vers cette date Petronax, citadin de Brescia, alla à Rome poussé par l'amour divin. Sur les exhortations de Grégoire, alors pape du siège apostolique, il partit pour la forteresse de Cassin[419]. Une fois arrivé auprès de la dépouille sacrée du bienheureux père Benoît, il se mit à vivre là en compagnie de quelques hommes au cœur simple qui se trouvaient déjà sur les lieux et qui firent de cet homme vénérable leur supérieur. Peu après, grâce à l'aide de la miséricorde divine et à l'intercession des mérites du bienheureux père Benoît — près de cent dix ans après que les hommes eurent déserté cet endroit —, il devint Père des moines accourus là en foule, aussi bien de

noble extraction que de condition modeste. Il adopta une vie soumise au joug de la sainte règle et conforme aux instructions du bienheureux Benoît, répara les habitations et fit accéder ce saint monastère à l'état dans lequel on peut le voir aujourd'hui. Le pontife Zacharie[420], premier des prêtres et chéri de Dieu, fit ensuite parvenir de nombreux soutiens à ce vénérable Petronax, comme les livres de la sainte Écriture et toutes les autres choses dont un monastère peut avoir besoin. Il offrit en plus, dans sa bonté paternelle, la Règle que le bienheureux père Benoît avait écrite de ses propres mains. Le monastère du bienheureux martyr Vincent, situé à proximité des sources du Volturne et où siège aujourd'hui une communauté nombreuse et resplendissante, avait déjà été construit par trois frères nobles, Tato, Taso et Paldo, comme en témoigne le volume écrit sur la question par Autpert, homme d'une très grande érudition et abbé de ce même monastère[421]. Les Lombards de Bénévent envahirent la place forte de Cume du vivant encore du bienheureux Grégoire, pape du siège romain[422]; mais le duc de Naples fit une attaque nocturne, captura des Lombards et en tua d'autres. La place forte elle-même-même fut aussi reprise par les Romains; pour son rachat, le pape dut donner soixante-dix livres, comme il l'avait promis.

41. *À la mort de l'empereur Théodose, Léon lui succéda au pouvoir.*

Entre-tèmps mourut l'empereur Théodose, qui n'avait gouverné l'empire qu'un an, et son fils Léon fut appelé pour le remplacer[423].

42. *Le prince des Francs Charles vainquit Raginfrid.*

Chez les Francs, Pépin avait lui aussi quitté cette vie. Son fils Charles, dont j'ai parlé plus haut, ôta le pouvoir des mains de Raginfrid, au prix toutefois de bien des batailles et des conflits. Il fut en effet arraché par la volonté de Dieu à la prison dans laquelle il était enfermé, prit la fuite, commença par affronter Raginfrid deux ou trois avec un petit groupe avant de le vaincre finalement au cours d'une grande bataille près de Vincy. Il lui concéda cependant une cité, Angers, comme lieu de résidence, tandis qu'il prenait en mains le gouvernement de tout le peuple des Francs[424].

43. *Liutprand confirma la donation à l'église romaine; il prit pour épouse la fille de Teutpert.*

Le roi Liutprand confirma à cette époque la donation du patrimoine des Alpes cottiennes à l'église de Rome. Peu après, ce même souverain prit en mariage Guntrut, la fille du duc des Bavarois Teutpert chez qui il avait vécu en exil. Mais il n'eut d'elle qu'une fille.

44. *Le duc Faroald envahit Classe; le duc des Bavarois Teudo vint à Rome au seuil des apôtres.*

Le duc de Spolète Faroald envahit pendant ce temps-là Classe, cité des Ravennates, mais elle fut rendue aux Romains sur l'ordre du roi Liutprand[425]. Contre le duc Faroald se souleva Transamund, son fils, qui le fit clerc et s'installa à sa place[426]. Teudo, duc du peuple des Bavarois[427], vint à Rome à cette date pour prier sur les traces des bienheureux Apôtres.

45. *À la mort du patriarche Serenus, Calixte prit en mains le gouvernement de l'église; guerre de Pemmo contre les Slaves.*

À Cividale, le patriarche Serenus avait été soustrait aux choses de ce monde; l'archidiacre de l'église de Trévise, Calixte — un homme remarquable — prit la tête de l'église d'Aquilée avec l'accord du prince Liutprand[428]. C'était alors Pemmo, comme je l'ai dit[429], qui commandait aux Lombards du Frioul. Les fils des nobles qu'il avait élevés comme les siens avaient déjà rejoint grâce à lui l'âge de la jeunesse, lorsqu'un messager lui annonça tout à coup qu'une foule énorme de Slaves était arrivée au lieu dit *Lauriana*[430]. Il se jeta sur eux avec ces jeunes gens et, au troisième assaut, leur infligea une sanglante défaite. Du côté des Lombards ne tomba guère que Sicuald, d'un âge déjà très avancé car il avait perdu deux fils dans la bataille précédente, celle qui avait été livrée sous Ferdulf. Quand, selon son désir, il se fut vengé des Slaves une première puis une deuxième fois, le duc et les autres Lombards cherchèrent à l'arrêter mais ne purent l'empêcher une troisième fois, devant cette réponse : «J'ai déjà vengé suffisamment la mort de mes fils et j'accueillerai maintenant la mort avec joie, si elle se présente». C'est ce qui arriva, et il fut le seul à être tué dans cette

bataille. Mais après avoir abattu bon nombre d'ennemis, Pemmo craignit de perdre encore de ses hommes dans le combat et, sur place, conclut un accord de paix avec les Slaves. Dès lors, les Slaves se mirent à redouter toujours davantage les armes des Frioulans.

46. *Arrivée des Sarrasins en Espagne; Charles et Eudes les vainquirent en Gaule.*

Les Sarrasins, faisant la traversée depuis le lieu appelé Ceuta en Afrique, envahirent à l'époque toute l'Espagne[431]. Dix ans plus tard, venant avec femmes et enfants, ils entrèrent en Aquitaine, une province de la Gaule, comme pour s'y installer. Malgré la mésentente qui régnait alors entre Charles et Eudes, prince de l'Aquitaine, ils firent front ensemble et luttèrent d'un commun accord contre les Sarrasins. Les Francs se précipitèrent sur eux et en tuèrent trois cent soixante-cinq mille, tandis que chez les Francs ne tombaient que mille cinq cents hommes. Eudes, de son côté, attaqua leur camp avec les siens, en tua aussi beaucoup et détruisit tout[432].

47. *Les Sarrasins assiégèrent Constantinople et furent vaincus par les Bulgares.*

Les mêmes Sarrasins allèrent aussi pendant cette période à Constantinople, avec une immense armée. Ils encerclèrent la ville et en firent le siège pendant trois ans sans discontinuer[433] jusqu'à ce que, par le biais des prières multiples et assidues que les habitants adressaient à Dieu, la faim et le froid, le combat et l'épidémie fassent périr un très grand nombre d'assaillants et que, dégoûtés de leur siège, ils quittent les lieux. Sortis du secteur, ils attaquèrent le peuple des Bulgares, installé de l'autre côté du Danube. Vaincus par eux aussi, ils se réfugièrent sur leurs bateaux mais furent surpris par la tempête au moment où ils gagnaient le large et périrent là encore en masse, noyés ou pris dans les bateaux fracassés. Dans Constantinople, trois cent mille hommes moururent d'une épidémie.

48. *Le roi Liutprand fit porter le corps du bienheureux Augustin à Pavie; à la même époque l'empereur Léon fit jeter les icônes.*

Quand Liutprand apprit à son tour que les Sarrasins avaient dévasté la Sardaigne et même souillé les endroits où les ossements de l'évêque saint Augustin avaient jadis été transférés et solennellement ensevelis à cause des pillages barbares, il envoya des gens sur place, les acheta à grands frais et les transporta dans la ville de Pavie où il les fit à nouveau inhumer avec tous les honneurs requis pour un Père de cette importance[434]. La cité de Narni fut à ce moment-là occupée par les Lombards[435].

49. *Les cités des Romains occupées par le roi Liutprand; les actes de l'empereur Léon vont de mal en pis.*

Liutprand fit à cette date le siège de Ravenne et envahit et détruisit Classe. C'est alors que le patrice Paul envoya depuis Ravenne des sbires pour tuer le pontife. Mais les Lombards le défendirent par les armes, ceux de Spolète résistant sur le pont Salarius et les Lombards de Tuscie dans d'autres coins, de sorte que le plan des Ravennates fut un fiasco[436]. À Constantinople, l'empereur Léon fit à ce moment déposer et brûler les images des saints, signifiant au pontife romain d'en faire autant s'il voulait conserver la grâce impériale[437]. Mais le pontife dédaigna d'obtempérer. L'armée de Ravenne tout entière et celle des Vénéties repoussèrent d'une seule voix des ordres pareils; elles auraient entamé le processus de constitution d'un empereur à elles si le pontife ne les en avait empêchées. Le roi Liutprand prit aussi les places fortes d'Émilie, *Ferronianum*[438] et Monteveglio, Busseto et *Persiceta*[439], Bologne, la Pentapole et Osimo. Il occupa alors pareillement Sutri, qui fut cependant restitué aux Romains quelques jours après[440]. Pendant ce temps, l'empereur Léon passa à des mesures pires, au point de contraindre tous les habitants de Constantinople, par la force ou la persuasion, à déposer, où qu'elles fussent, les images du Sauveur aussi bien que celles de sa sainte mère où de tous les saints, et de les faire brûler sur un bûcher au milieu de la cité. Et comme la plupart des habitants s'ingéniaient à gêner la mise en œuvre d'un tel crime, il en fit décapiter bon nombre tandis que d'autres furent mutilés. Le patriarche Germain, qui refusait d'adhérer à cette erreur, fut chassé de son siège et remplacé par le prêtre Anastase[441].

50. *Le duc de Bénévent Romuald et son fils Gisulf.*

Le duc de Bénévent Romuald se vit attribuer pour femme une dénommée Gumperge, fille d'Aurona, la sœur du roi Liutprand. Il en eut un fils qu'il appela Gisulf, du nom de son père. Après elle il eut encore une autre épouse, Ranigonde, fille du duc de Brescia Gaidualdo.

51. *Inimitié de Pemmo envers le patriarche Calixte.*

Pendant la même période le duc Pemmo et le patriarche Calixte s'opposèrent en un violent conflit. Le motif du désaccord fut le suivant : l'évêque de la forteresse de Zuglio, Fidentius, arrivé par le passé, s'était installé avec l'accord des ducs du moment à l'intérieur de la place forte de Cividale et avait fixé là le siège de son évêché. À sa mort, il fut remplacé comme évêque par Amator. Il faut dire que jusqu'à ce jour les patriarches précédents n'avaient pas leur siège à Cividale mais à Cormons — les incursions des Romains les mettaient dans l'impossibilité absolue de résider à Aquilée. La chose déplut fortement à Calixte, qui était de haute noblesse : l'évêque vivait dans son diocèse avec le duc et les Lombards tandis que lui-même ne passait son temps qu'en compagnie de la populace. Bref, il mena une action contre l'évêque Amator, l'expulsa de Cividale et fixa sa propre résidence dans sa maison. Le duc Pemmo prit pour cette raison une résolution hostile au patriarche, en accord avec une large partie de la noblesse lombarde; il lui mit la main au collet, l'emmena au château de *Potium*[442], qui domine la mer, et voulut le précipiter dans l'eau. Dieu l'en empêchant, il n'en fit rien mais il le garda tout de même en prison, nourri au pain de la tribulation[443]. Mis au courant de l'affaire, le roi Liutprand explosa de colère. Il retira le duché à Pemmo, qu'il remplaça par son fils Ratchis. Pemmo prit alors ses dispositions pour se réfugier au pays des Slaves avec ses hommes, mais son fils Ratchis, à force de supplications, le fit rentrer en grâce auprès du roi. Ayant reçu l'assurance qu'il ne lui serait fait aucun mal, Pemmo se rendit auprès du roi accompagné de tous les Lombards qui avaient été partie prenante dans la décision. Alors le roi, siégeant en justice, accorda à Ratchis Pemmo et ses deux fils, Ratchait et Aistulf, et leur ordonna de s'asseoir derrière son trône. Puis, élevant la

voix, il nomma un par un tous ceux qui avaient collaboré avec Pemmo et les fit arrêter. C'est alors qu'Aistulf, ne pouvant surmonter sa douleur, tira son glaive du fourreau; il aurait volontiers frappé le roi si son frère Ratchis ne l'en avait empêché. Pendant cette arrestation des Lombards, Herfemar, qui avait été l'un des leurs, tira son glaive et s'enfuit. Beaucoup se lancèrent à sa poursuite mais il se défendit vaillamment et se réfugia dans la basilique du bienheureux Michel. Il fut ainsi le seul à s'attirer l'indulgence royale et à gagner l'impunité : les autres subirent longtemps la souffrance des chaînes.

52. *Guerre de Ratchis contre les Slaves.*

Ratchis, comme je l'ai dit, était donc devenu duc à Cividale[444]. Il pénétra avec les siens en Carniole, terre des Slaves, en tua énormément et leur saccagea tout[445]. C'est là que, face à une attaque inopinée des Slaves contre lui, n'ayant pas eu le temps de prendre sa lance à son écuyer, il tua le premier de ses agresseurs d'un coup de la massue qu'il tenait à la main.

53. *Le roi Liutprand coupa les cheveux à Pépin, fils du roi Charles.*

Charles, prince des Francs, envoya à peu près à cette date son fils Pépin chez Liutprand pour qu'il lui coupe les cheveux selon la coutume. Il les lui tailla, devenant un père pour lui, et le renvoya riche de nombreux dons royaux chez l'auteur de ses jours.

54. *Les Sarrasins, cherchant une nouvelle fois à entrer en Gaule, sont vaincus par les Francs; Liutprand alla soutenir les Francs.*

À la même époque, l'armée sarrasine s'introduisit une nouvelle fois en Gaule, où elle fit beaucoup de dégâts. Charles les affronta près de Narbonne et, comme la première fois, en fit un massacre terrible[446]. Mais entrés à nouveau en territoire gaulois, les Sarrasins poussèrent jusqu'en Provence. Arles fut prise et tout ce qui se trouvait aux alentours détruit. Charles envoya alors ambassadeurs et cadeaux au roi Liutprand et lui demanda de l'aide contre les Sarrasins. Sans attendre un seul instant, celui-ci marcha rapidement à son secours avec toute

l'armée lombarde[447]. À peine eurent-ils vent de la chose que les Sarrasins s'enfuirent de ces régions, et Liutprand rentra en Italie avec toutes ses troupes. Ce même souverain mena bien des guerres contre les Romains, toujours victorieuses sauf une fois à Rimini où son armée fut défaite en son absence, et une autre fois quand, près du village de *Pilleum* (le roi séjournait alors en Pentapole), des gens venus en foule apporter au roi des petits cadeaux, des présents et la bénédiction de toutes les églises furent tués ou capturés par une attaque des Romains. Et à nouveau quand Hildeprand, le neveu du roi, et le duc de Vicence Peredeo, qui occupaient Ravenne, furent attaqués à l'improviste par les Vénètes et qu'Hildeprand fut fait prisonnier tandis que Peredeo succombait dans une lutte courageuse. Par la suite les Romains, pleins de cette enflure arrogante qui leur est coutumière, se rassemblèrent au grand complet et, sous le commandement du duc de Pérouse Agathon, partirent pour prendre Bologne où étaient alors basés Walcari, Peredeo et Rotcari. Ces derniers se jetèrent sur les Romains, en massacrèrent un bon nombre et obligèrent les autres à prendre la fuite.

55. *Le duc de Spolète Transamund, Gisulf duc de Bénévent, Grégoire, le règne d'Hildeprand.*

Transamund se rebella ces jours-là contre le roi. Celui-ci marcha contre lui avec l'armée et Transamund prit la fuite pour Rome[448]. On mit à sa place Hildéric. À la mort du duc des Bénéventains Romuald le Jeune, dont le gouvernement avait duré vingt-six ans, resta son fils Gisulf qui n'était encore qu'un enfant. Certains se soulevèrent contre lui, cherchant à l'assassiner, mais la population de Bénévent, qui s'est toujours montrée fidèle à ses ducs, les tua et sauva la vie à son duc. Comme Gisulf, vu son jeune âge, n'était pas encore en état de gouverner un peuple d'une telle importance, le roi Liutprand se rendit à Bénévent, lui fit quitter la ville et plaça comme duc à Bénévent son neveu Grégoire[449], à qui on donna en mariage Giselperge. Après cet arrangement, il alla retrouver son trône. Il fit l'éducation de son neveu Gisulf avec une affection toute paternelle et assura son union avec Scauniperge, de noble extraction. Ce fut alors que le roi s'affaiblit beaucoup et qu'il se rapprocha de sa fin. Les Lombards, croyant qu'il était en train de passer de vie à trépas, élevèrent à la royauté son neveu

Hildeprand[450], hors les murs de la cité, dans la basilique de la sainte mère de Dieu dite « aux Perches ». Au moment où ils lui donnaient la lance, comme le veut la coutume, un coucou vint se poser sur la pointe. Certains hommes sages virent dans ce prodige le signe de l'inutilité de son accession au pouvoir. Informé de la chose, le roi Liutprand ne le prit pas de bon cœur, mais quand il se remit de sa maladie il l'associa tout de même à la royauté. Quelques années plus tard, Transamund qui s'était enfui à Rome revint à Spolète; il tua Hildéric et eut de nouveau l'audace d'entrer en rébellion contre le roi[451].

56. *À la mort de Grégoire, Godescalc fut fait duc à Bénévent; Liutprand fit la guerre en Pentapole.*

Mais après sept ans de gestion ducale à Bénévent, Grégoire fut soustrait à ce monde. Godescalc devint duc après son décès et resta trois ans à la tête des Bénéventains[452]; il eut pour épouse une nommée Anne. Devant de telles nouvelles venant de Spolète et de Bénévent, le roi Liutprand repartit donc pour Spolète avec l'armée. Il passa en Pentapole mais, sur le trajet de Fano à la cité de Fossombrone, les Spolétins unis aux Romains causèrent de pénibles ennuis à l'armée royale dans la forêt située à mi-parcours. Le roi plaça en arrière-garde le duc Ratchis et son frère Aistulf, avec les Frioulans. Ils furent attaqués par les Spolétins et les Romains, qui en blessèrent certains mais Ratchis, son frère et quelques hommes très forts, prenant sur eux tout le poids de la bataille, réussirent grâce à la vaillance de leur combat à tuer un grand nombre d'ennemis et à s'en tirer, eux et leurs hommes — sauf comme je l'ai dit les rares qui avaient été blessés. Dans l'échauffourée, un Spolétin parmi les plus valeureux, Berto, héla Ratchis par son nom et se jeta sur lui armé jusqu'aux dents mais Ratchis, sans crier gare, lui porta un coup et le fit tomber de son cheval. Ses compagnons voulaient le tuer, mais Ratchis, avec sa bonté habituelle, le laissa s'enfuir et l'homme s'échappa en rampant dans la forêt, s'aidant des mains et des pieds. Aistulf, lui, avait été pris à revers sur un pont par deux Spolétins tout en muscles; retournant sa lance contre le premier, d'un coup de pointe il le fit basculer du pont puis se tourna vivement vers l'autre, le tua et le flanqua à l'eau derrière son compagnon.

57. Parvenu à Spolète, Liutprand chassa Transamund du pouvoir ducal, fit de lui un clerc et mit à sa place son propre neveu, Agiprand[453]. Puis il fit route à la hâte vers Bénévent où Gotscalc, informé de son arrivée, tenta de monter dans un bateau pour fuir en Grèce. Il avait fait embarquer sa femme et toutes ses affaires et s'apprêtait à monter en dernier lorsque les Bénéventains fidèles à Gisulf firent irruption et le tuèrent. Son épouse, elle, réussit à gagner Constantinople avec tout ce qu'elle avait.

58. Arrivé à Bénévent, le roi Liutprand réintégra alors son neveu dans le poste ducal qui était le sien[454]. Les choses ainsi arrangées, il retourna à son palais. Ce roi très glorieux construisit de nombreuses basiliques en l'honneur du Christ, en chacun de ses lieux habituels de résidence. Hors les murs de la cité de Pavie, il fonda le monastère du bienheureux Pierre, appelé « Ciel d'Or ». Au sommet du mont Bardone, il édifia aussi le monastère dit de Berceto. Sur sa terre suburbaine d'*Olonna*[455], il bâtit une demeure au Christ, ouvrage magnifique en l'honneur du martyr saint Anastase, et y fit aussi un monastère. Il institua de la même façon bien des temples divins en divers endroits. Dans son palais il édifia également un oratoire du Seigneur Sauveur et, chose que n'avaient eue aucun des rois précédents, créa un collège de prêtres et de clercs pour chanter devant lui les offices divins tous les jours. À l'époque de ce roi, dans la localité appelée *Forum*, à côté du Tanaro, vécut un homme d'une admirable sainteté nommé Baudolin qui, assisté de la grâce du Christ, se signala par la splendeur de ses nombreux miracles[456]. Souvent il prédit l'avenir, et annonça aussi des événements lointains comme s'ils se passaient devant lui. Un jour que le roi Liutprand était allé chasser en forêt d'Orba, l'un de ses compagnons cherchant à tirer une flèche sur un cerf blessa sans le vouloir le neveu du roi — Aufusus, le fils de sa sœur. Le roi aimait beaucoup ce garçon; quand il vit ce qui se passait, il se mit à pleurer et à se lamenter sur cette infortune et envoya sur le champ un de ses cavaliers se précipiter chez l'homme de Dieu Baudolin et lui demander de supplier le Christ pour la vie du garçon. Pendant son trajet vers l'esclave de Dieu, l'enfant trépassa. Le serviteur du Christ dit à l'homme qui venait le trouver : « Je sais pour quelle raison tu es venu, mais la demande qu'on t'a envoyé faire n'est plus

réalisable : l'enfant est mort ». Quand le messager rapporta au roi ce qu'il avait entendu de la bouche de l'esclave de Dieu, celui-ci, malgré la douleur de n'avoir vu aboutir sa prière, comprit cependant clairement que l'homme du Seigneur Baudolin avait l'esprit de prophétie. Il y eut aussi à Vérone un nommé Teudelapius assez semblable à lui qui, parmi les choses extraordinaires qu'il réalisait, prédisait aussi beaucoup d'événements à venir avec un esprit prophétique. Ce fut aussi l'époque où se signala, par sa vie et ses œuvres, l'évêque de l'église de Pavie Pierre[457], dont la parenté avec Liutprand lui avait jadis valu d'être relégué en exil à Spolète par le roi Aripert. Il avait l'habitude d'aller à l'église du bienheureux martyr Savin, et c'est ce même vénérable martyr qui lui annonça à l'avance sa future charge épiscopale à Pavie. Par la suite, quand la chose se fut réalisée, il construisit une basilique en l'honneur de ce même bienheureux martyr Savin, sur un terrain à lui dans cette même cité. Parmi les vertus qui furent les siennes dans sa vie d'excellence, la fleur d'une chasteté virginale lui fut un splendide ornement. J'évoquerai en bonne place un miracle qu'il effectua par la suite. Mais Liutprand, au bout de trente et un ans et sept mois de règne, termina la carrière de cette vie à un âge déjà avancé[458]. Sa dépouille fut inhumée dans la basilique du bienheureux martyr Hadrien, où repose aussi son père. Ce fut un homme d'une profonde sagesse, de conseil avisé, extrêmement pieux et chérissant la paix, d'une terrible puissance guerrière, clément pour les coupables, chaste, pudique, capable de longues veillées de prière, généreux en aumônes, ignorant les lettres sans doute mais faisant jeu égal avec les philosophes; nourricier de son peuple, il enrichit les lois[459]. Au début de son règne, il s'empara d'un très grand nombre de places fortes bavaroises, se fiant toujours davantage aux prières qu'aux armes; il fut un gardien extrêmement attentif de la paix avec les Francs et les Avars.

FIN DU SIXIÈME LIVRE

[1] Les Goths se sont installés au II^e siècle en Ukraine, d'où les Huns les ont expulsés au début des années 370, entraînant la migration des Wisigoths puis des Ostrogoths. Les Vandales se sont installés en Germanie orientale dès la fin du II^e siècle av. J.-C. Les Ruges sont passés en Poméranie puis, au V^e siècle, sur le cours moyen du Danube avant d'être soumis par les Huns. Les Hérules se sont comme les Goths divisés en branche occidentale et orientale, au III^e siècle; le groupe oriental s'est fixé sur le cours moyen du Danube et s'est progressivement soumis les peuples locaux, dont les Lombards, à l'occasion du départ des Ostrogoths de Pannonie (Hongrie) dans les années 470. Quant aux Turcilinges, ils ne sont pour nous qu'un nom. Le raisonnement étymologique de Paul Diacre fait de la Germanie le « pays des frères et sœurs », du latin *germanus*.

[2] *Insula quae Scadinavia dicitur* : le sud de la Suède.

[3] *Histoire naturelle*, 4, XIII, 96.

[4] Le nom même de Gambara évoque à la fois la valeur et la souveraineté. La triade mythique Ibor-Aio-Gambara forme le noyau le plus ancien du paganisme lombard. On se gardera pour autant de faire de Paul Diacre un jalon essentiel de la « trifonctionnalité » indo-européenne. On date généralement la migration depuis la Scandinavie de 100 av. J.-C.

[5] Les Scritobini (ou -finni) sont évoqués sous les graphies les plus diverses par de multiples auteurs, comme Jordanès ou Procope, dont Paul Diacre ne semble cependant pas dépendre. Il s'agit du peuple « finnois » des Lapons.

[6] Autrement dit des skis, dont les Lapons sont les inventeurs.

[7] Le renne.

[8] Vers midi.

[9] En 782-783.

[10] Probablement le tourbillon du détroit norvégien de Maelström.

[11] *Énéide*, III, 420-423.

[12] Soit tout le littoral nord-occidental français, aussi bien sur la Manche que sur l'Atlantique, et non l'ancienne Séquanaise romaine au sens strict.

[13] Vraisemblablement l'île anglo-normande d'Alderney.

[14] Transmise par la chronique de Frédégaire, III, 65, et par l'*Origo gentis Langobardorum*, I. C'est cette dernière qu'utilise Paul Diacre.

[15] Isidore de Séville, *Étymologies*, IX, 2, 95. En fait, le mot *langobard(us)* désignerait les « guerriers du plat pays », par réunion de langa- (Landa-, la « lande ») et de -bard (le « combattant », ce qui ne fait jamais que traduire « winnile » dans un dialecte voisin).

[16] Rapprochement courant: cf. Wednesday, jour de Wotan = mercredi, jour de Mercure.

[17] Le « pays des marais », soit vraisemblablement le Mecklembourg, immédiatement au sud de l'île de Rügen.

[18] On ignore à peu près tout de l'histoire des Assipittes, ou *Usipeti*, à cette époque-là; installés en Mecklembourg, ils migrent vers l'ouest au I^er siècle av. J.-C. et sont presque totalement anéantis par César sur la rive droite du Rhin.

[19] Les cynocéphales sont entrés en littérature avec Hérodote (IV, 105), dont Paul Diacre ne dépend pas toutefois. Il se réfère à l'habitude de combattre ou de préparer rituellement le combat en s'accoutrant de peaux de bête et éventuellement de masques, notamment de loup ou de chien (animal sacré), pour être ainsi possédé par sa force et sa férocité. Les sources scandinaves désignent parfois les Lombards sous le nom de *Hundinge*, les chiens, un autre sens du mot « winnile ».

[20] L'actuel Lüneburg (Basse-Saxe), sur la rive gauche de l'Elbe, où les Lombards séjournent du I^er au IV^e siècle inclus.

[21] *Antha(i)b* : la « terre des *Anti* », peut-être la zone du haut Oder et de la haute Vistule; *Bantaib* : la « terre des *Baini* », au nord de la Bohême (haute Elbe); *Vurgundaib* : la « terre des Burgondes » — avant leur migration —, sur la rive droite de l'Elbe (Brandebourg).

[22] Comme Moïse, Lamissio est donc «sauvé des eaux», et comme lui il fait passer l'eau à son peuple; mais on notera combien Paul Diacre, à la fin du chapitre, casse par sa critique toute assimilation au peuple élu.

[23] Isidore de Séville, *Étymologies*, IX, 2, 64, le dernier en date à avoir parlé des Amazones avant Paul Diacre.

[24] Selon toute vraisemblance, ces «Bulgares» sont en fait les Huns : les Bulgares n'apparaissent en effet qu'à la fin du V^e^ siècle en Ukraine, alors que la bataille dont il est question doit dater du début du siècle et se situer déjà dans le bassin pannonien où s'est formé l'État hunnique, turco-mongol comme le sont les Bulgares.

[25] Les noms Lethu(c), Gudeoc et Hildeoc ont une désinence hunnique, ce qui laisse penser que le récit de la victoire de Lamissio masque peut-être un assujettissement momentané des Lombards, peut-être à l'origine de l'adoption de certains usages des populations nomades de la steppe.

[26] Depuis 476; d'origine skire (un peuple apparenté aux Goths, sous domination hunnique), Odoacre arrive en Italie en 472 pour le compte des Romains, mais dépose le 23 août 476 Romulus Augustule, dernier empereur d'Occident; il est tué par le roi des Ostrogoths Théodoric en mars 493.

[27] Séverin, né vers 410, mort en 482 dans son monastère de Mautern, près de Passau, est l'évangélisateur du Norique (Autriche). Son corps fut porté en Italie dès 488 et son transfert à Naples a donné lieu à la fondation de la grande abbaye qui porte son nom. Son disciple Eugippe écrivit sa vie, où Paul Diacre puise largement.

[28] La bataille d'Odoacre contre les Ruges eut lieu en 487, mais contrairement à ce qu'affirme Paul Diacre, ici dépendant de l'*Origo gentis Langobardorum*, 3, Feletheus ne fut pas tué mais fait prisonnier.

[29] Le Rugiland correspond au cours moyen du Danube, en Basse Autriche; le souvenir des Ruges est resté dans le nom de l'île de Rügen, région dont ils ont émigré au milieu du IV^e^ siècle.

[30] En latin, *campi patentes*; il s'agit sans doute de la zone à l'est du Rugiland, dans le coude formé par le Danube et la Morave.

[31] En 508.

[32] Soit en Dacie (Roumanie), où les Gépides, originaires des bords de la Vistule et apparentés eux aussi aux Goths, se sont installés après le départ de ces derniers pour la Pannonie à la fin du III^e^ siècle.

[33] Les Suèves, particulièrement présents en Espagne, sont disséminés en de multiples sous-groupes dans l'Europe des invasions; plus que sur l'ethnie, leur unité se base des liens religieux et guerriers. La zone de la bataille doit correspondre au nord de la Pannonie.

[34] Rothari règne de 636 à 652 (cf. *infra*, IV) et promulgue son Édit en 643. La référence de Paul Diacre n'est pas le prologue à proprement parler, mais l'*Origo gentis Langobardorum*, placée dans les manuscrits qui l'ont transmise immédiatement avant les lois lombardes — mais de rédaction postérieure à 643.

[35] Les Thuringiens sont installés en Allemagne centrale dans et autour de la région qui porte encore leur nom; les Francs et les Saxons se partagent les dépouilles de leur très riche royaume en 531.

[36] Theudepert, ou Théodebert I^er^, roi d'Austrasie 534-548; le mariage a lieu en 537.

[37] Cusupald, premier mari de Waldrade, est Theudebald I^er^, fils de Theudepert; il est roi d'Austrasie de 548 à 555. Garibald est duc de Bavière (dépendante des Francs) de 555 à 590 environ et ancêtre de la puissante dynastie des Agilolfingi; sur lui, voir encore *infra*, III, 10 et 30.

[38] En fait le neuvième, si Paul Diacre n'avait pas omis Wacco dans son décompte.

[39] Audoin règne de 547 à 568; le passage en Pannonie a lieu dès 547.

[40] 551-552.

[41] Tachées : l'adjectif utilisé, *fetilus*, est une corruption de *petilus* et non une variation sur le thème de la puanteur *(foetor)* comme le proposent souvent les traductions. L'insulte est peut-être un méchant rappel de l'adoption par les Lombards d'une partie du costume romain (cf. *infra*, IV, 22).

[42] Localité non identifiée.

[43] Règne de 527 à 565, mourant la même année que Bélisaire. Les guerres évoquées par Paul Diacre ont la chronologie suivante : contre les Perses, 530-531; contre les Vandales, 533-534; contre les Ostrogoths, 535-553 (Witigès est capturé en 540); contre les Berbères, 546-548.

[44] Les Vandales avaient franchi le Rhin en 406, traversé toute la Gaule puis la péninsule ibérique, avant de s'installer en Afrique romaine à partir de 418.

[45] 540.

[46] C'est-à-dire les tribus berbères, alliées des Romains contre les Vandales puis entrées en rébellion.

[47] Les trois premiers ouvrages ont été élaborés entre 528 et 534; l'ensemble est désigné sous le nom de *Corpus iuris civilis*.

[48] Cassiodore (vers 490-583), d'une grande famille calabraise, fut ministre de Théodoric et de ses successeurs puis se retira sur ses terres où il fonda le monastère du *Vivarium*. L'ouvrage évoqué est son *Expositio psalmorum*, un des rares commentaires complets du psautier au haut Moyen Âge. C'est abusivement que Paul Diacre fait de lui un sénateur, induit en erreur par le fait que Cassiodore a pour nom de famille Senator.

[49] Denis le Petit (première moitié du VI[e] siècle), auteur du *Liber de paschate*, à qui l'on doit la fixation du calendrier selon l'ère chrétienne.

[50] Priscien de Césarée (Mauritanie), VI[e] siècle. Son *Institutio de arte grammatica* est très vite devenu le manuel de base de l'apprentissage de la langue latine au Moyen Âge.

[51] Arator, avocat ligure, diplomate, se retire à Rome vers 535; il dédie son *Histoire des Apôtres* au pape Vigile en 544. L'ouvrage garde une importance notable jusqu'au XIII[e] siècle.

[52] Le deuxième des quatre livres des *Dialogues* attribués à Grégoire le Grand (vers 540-604, pape en 590; la paternité de l'ouvrage reste objet de controverse), composés en 594, est tout entier consacré à la vie de saint Benoît (vers 480 à Norcia-547 au Mont-Cassin), ce qui a fait beaucoup pour la diffusion de son mouvement. C'est là que Paul Diacre puise toute la matière des vers qui suivent; il en reparle *infra*, IV, 5. Les traductions en prose et les adaptations versifiées des *Dialogues* ont été nombreuses au Moyen Âge.

[53] Dans un distique se succèdent un hexamètre et un pentamètre; ils sont ici épanaleptiques, c'est-à-dire répétant dans le second hémistiche du pentamètre le premier de l'hexamètre.

[54] Par sa prière, Benoît répare le crible à grain (Grégoire emploie le terme technique *capisterium*, que Paul Diacre rend par *vasus*) prêté par une voisine et que sa nourrice avait cassé.

[55] Retiré près de Subiaco, Benoît est nourri grâce aux larçins du moine Romain, qui s'annonce en faisant tinter une cloche accrochée à la corde du panier; le diable casse un jour la cloche avec un caillou, ce qui n'arrête pas Romain pour autant.

[56] Un prêtre est averti en vision de la présence de Benoît et va partager avec lui son repas de Pâques.

[57] Des pasteurs fort peu religieux rencontrent Benoît et s'en retournent convertis.

[58] Benoît maîtrise la tentation de la chair en se jetant dans un buisson de ronces.

[59] Des moines du voisinage, voulant se débarrasser de Benoît, lui donnent une boisson empoisonnée; le verre se casse au moment où le saint, de loin, bénit le verre.

[60] Benoît fouette un moine pour chasser le démon qui le distrait de la prière.

[61] Benoît fait naître une source d'un rocher en haut de la colline.

[62] La lame d'une faucille, tombée dans le lac de Subiaco, réapparaît lorsque Benoît jette dans l'eau le manche de l'outil.

[63] Envoyé par Benoît pour sauver le jeune moine Placide tombé dans l'eau, Maur court sur l'eau.

[64] Le prêtre Florent, jaloux de Benoît, lui donne du pain empoisonné que le saint fait emporter loin par un corbeau; Benoît finit par partir devant les attaques répétées du prêtre, qui se réjouit... mais meurt aussitôt, à la grande tristesse du saint.

[65] Allusion aux deux anges qui ont guidé Benoît dans sa marche vers le mont Cassin (cf. *infra*); Benoît ne s'inspire pas ici des *Dialogues*.

[66] Résistances du diable quand Benoît, construisant son monastère sur le mont Cassin, jette bas un temple païen : il s'assied sur un rocher qui devient ainsi intransportable, crée un faux incendie, fait s'écrouler un mur sur un frère.

[67] Recevant le don de prophétie, Benoît voit clairement les moines qui transgressent la règle.

[68] Le roi des Goths Totila met à l'épreuve la capacité divinatoire de Benoît, qui déjoue ses pièges et lui annonce sa mort prochaine (552) en même temps qu'il tempère son comportement. Puis il rassure ceux qui craignent la destruction de Rome par le même Totila.

[69] Un clerc possédé par le démon en est libéré par Benoît, qui lui interdit cependant de recevoir les ordre sacrés; transgressant l'ordre, le clerc retombe aux mains du diable.

[70] Benoît annonce la destruction du monastère par les Lombards, qui ne feront cependant pas de mal aux moines et, une fois convertis, reconstruiront les bâtiments.

[71] Un jeune moine cache une bouteille de vin, Benoît le met en garde : un serpent s'est enfilé dedans.

[72] Benoît devine les pensées d'un moine qui se juge trop digne pour tenir la lampe au saint pendant son repas.

[73] Benoît procure de la farine à un moment de pénurie tout en réprimandant les moines pour avoir craint la faim.

[74] Des moines envoyés par Benoît pour édifier un monastère reçoivent en vision les indications relatives à la construction.

[75] Deux moniales, excommuniées par Benoît, meurent; enterrées dans l'église, elles sortent de la tombe à chaque messe jusqu'à ce que le saint leur donne l'absolution.

[76] Miracle du même ordre : un frère, mourant hors du monastère alors qu'il l'avait quitté sans la bénédiction de Benoît, ne repose en paix que lorsqu'il lui a accordé sa grâce.

[77] Benoît cède exaspéré devant l'insistance d'un frère qui veut partir du monastère, mais celui-ci voit sa route barrée par le diable qui l'avait incité à abandonner son vœu et rentre.

[78] Guérissant un lépreux, Benoît lui fait repousser les cheveux.

[79] Benoît promet à quelqu'un de l'aider à solder une dette, sans avoir pour autant l'argent nécessaire, qui lui parvient miraculeusement.

[80] Benoît sauve un homme empoisonné par son ennemi.

[81] Devant le manque d'huile, l'intendant du monastère refuse d'en donner à qui la lui demande; furieux, Benoît jette le flacon, qui ne se casse pas; pendant sa prière, l'huile revient à foison.

[82] Le diable déguisé apporte un soi-disant remède aux moines en l'absence de Benoît; quand celui-ci rentre, il trouve un frère âgé possédé par le démon, qu'il chasse d'une gifle.

[83] Capturé par le Goth Zalla, un moine est torturé pour révéler où il a caché ses biens; le regard de benoît suffit à délier le frère, et Zalla se jette aux pieds du saint.

[84] Benoît ressuscite un enfant mort.

[85] Virgile, *Églogues*, X, 69.

[86] La sœur de Benoît, Scolastique, prie pour otenir un orage qui empêchera son frère de rentrer au monastère et leur permettra de continuer à converser ensemble; trois jours plus tard, Benoît voit l'âme de Scolastique gagner le ciel, sous la forme d'une colombe.

[87] Benoît voit d'un coup le monde entier, et l'âme de l'évêque de Capoue Germain qui monte au ciel sur un globe de feu; par trois fois il appelle l'abbé Servand pour être témoin du miracle, que celui-ci voit au dernier appel.

[88] Sentant venir la fin, Benoît rédige sa règle, annonce le jour de sa mort à quelques frères qui auront la vision du chemin de son ascension au ciel; il est enterré aux côtés de Scolastique.

[89] Pénétrant sans le savoir dans la grotte du saint à Subiaco, une folle en ressort saine d'esprit.

[90] L'hymne est destiné à être chanté le jour de la fête du saint. Il est composé en dimètres iambiques (vers de quatre iambes; le iambe fait se suivre une syllabe brève et une syllabe longue), dits « archiloïques » par Paul Diacre en référence au poète grec Archiloque (VII[e] siècle av. J.-C.), qui fut un des modèles d'Horace.

[91] On ignore à peu près tout de cet écrivain du VI[e] siècle, dont on n'a conservé que ce seul poème.

[92] Rodelinde appartenait peut-être à la famille royale thuringienne.

[93] Entre 560 et 565, et jusque 572.

[94] Clotaire I[er], 511-561, oncle de Théodebert I[er] cité plus haut. Le mariage entre Alboin et Clotsuinde fut célébré vers 555.

[95] De 565 à 567, en deux guerres successives séparées par une paix non mentionnée par Paul Diacre.

[96] Les Avars et les Huns sont en fait deux peuples différents : originaires d'Asie centrale comme les Huns, les Avars se sont installés au sud-est de la Pannonie dans la deuxième moitié du VI[e] siècle, incorporant les restes des Huns totalement désorganisés depuis la mort d'Attila en 453.

[97] Survivance d'une coutume des peuples de la steppe attestée par Hérodote, IV, 65, et par Isidore de Séville, *Étymologies*, XX, 5, 5, par laquelle on prenait ainsi à sa source la valeur de l'ennemi. Le mot *skala*,dérivant de la racine (s)*kel*, « tailler », a donné en allemand moderne *Schale*, « la coupe », « le bol ».

[98] Avant son arrivée en Italie en remplacement de Bélisaire (549), Narsès avait occupé les fonctions de comte du palais et de chef de la cassette privée de l'empereur; avec le titre de *chartularius*, « préposé aux chartes », s'ajoutent des responsabilités de chancellerie.

[99] 541-552.

[100] Une autre appellation des Goths, encore qu'il s'agisse de deux populations différentes. Sous le nom de Romains, dont c'est le premier emploi dans l'*H.L.*, Paul Diacre désigne les soldats dépendant de Byzance, quel que soit l'endroit de l'empire où ils servent.

[101] Juin 552... soit pendant le règne d'Audoin et non d'Alboin.

[102] Le mot latin est *dux*, traduit ici de manière neutre jusqu'à la création de l'institution ducale lombarde (*infra*, II, 9).

[103] Automne 554; *Tannetum*, non identifié, est en Campanie. La présence franque en Italie, Sicile incluse, aura donc duré une quinzaine d'années, depuis l'incursion de Théodebert I[er] en plaine du Pô en 539.

[104] *Propria morte defunctus est* : de mort naturelle et non pas suicidé comme le proposent certaines traductions.

[105] 566. Sinduald avait d'abord été engagé par Narsès contre Buccellinus; le peuple des *Brenti* qu'il commande est peut-être celui des *Breones* fixés dans la partie italienne du Tyrol, auquel Paul Diacre fait allusion à deux reprises (II, 13 et IV, 4).

[106] Vers 565. Par Ligurie, Paul Diacre entend non seulement la province actuelle mais aussi la Lombardie (cf. *infra*, II, 15).

[107] Justin II, neveu de Justinien, 565-578.

[108] *Aguntium*, abandonné au début du VII[e] siècle, se situait au sud du Norique près de l'actuelle ville autrichienne de Lienz, en territoire bavarois donc dépendant du royaume franc.

[109] Nièce de la femme de Justinien Théodora.

[110] Fin 567-début 568.

[111] Sigebert I[er], roi d'Austrasie, 561-575.

[112] C'est-à-dire la première d'un cycle de quinze ans, selon le système de datation relatif hérité du rythme des révisions fiscales mis en place par Dioclétien en 297-298. Le début des comptes est fixé par tradition à l'an 313 (soit, pour 568, la dix-septième indiction), l'année commençant le premier septembre.

[113] Peut-être le Monte Re (Plešа), immédiatement au nord de Prevallo (Razdrto), en Slovénie, qui monte en pente douce jusqu'à 1262 mètres. Mais il y a quatre ou cinq autres candidats.

[114] Mai 569.

[115] Latin *nepos*; vu l'ambivalence du terme dans le latin tardif, Gisulf pourrait tout aussi bien être le petit-fils d'Alboin; mais la fonction qu'il occupe incite à ne pas introduire un trop grand décalage de génération; il reste à la tête du Frioul jusque 581 environ.

[116] Ici ressort le côté tribal de la structure sociale lombarde, qui dicte son organisation militaire : plus que des troupes, Gisulf détache à son profit une partie du peuple. Le mot *fara* a laissé de nombreuses traces dans la toponymie italienne, sans qu'il faille en déduire cependant qu'il s'agisse forcément de reliquats contemporains de la conquête.

[117] Clotaire I[er] meurt en 561; Aripert (Caribert) gouverne jusqu'en 567 — et n'aurait donc pas dû être mentionné par Paul Diacre —, Gontran jusqu'en 593 sur la Bourgogne, Hilpéric (Chilpéric) jusqu'en 584 sur la Neustrie, Sigebert jusqu'en 574 sur l'Austrasie.

[118] Benoît I[er] ne devenant pape qu'en 575, c'est en fait sous Jean III (561-574) qu'eut lieu l'invasion.

[119] 557-569. Sa fuite à Grado est déterminante pour le développement urbain de l'île.

[120] En fait en 561.

[121] Brunechide n'est autre que la reine Brunehaut; fille du roi des Wisigoths Athanagilde, elle épouse Sigebert en 566; leur fils est Childebert II, roi d'Austrasie en 575, de Bourgogne en 592, mort en 595.

[122] Vers 566.

[123] En 574.

[124] Il s'agit de Venance Fortunat (vers 540-vers 600), volontiers considéré comme le premier poète « médiéval », auteur d'une vie épique de saint Martin extrêmement prisée et lié à Grégoire de Tours.

[125] En 565; il relate son voyage dans le quatrième livre de sa vie de saint Martin.

[126] Vers 595.

[127] Abbé de Saint-Hilaire de Poitiers de 780 à 792. L'épitaphe qui suit est en distiques élégiaques.

[128] L'une des mentions les plus précoces de Venise comme toponyme; la ville naît précisément à cause de l'invasion lombarde.

[129] Source inconnue et perdue; peut-être s'agissait-il des *Fastes* (une chronique annuelle extrêmement succincte); dans sa description de l'Italie, par ailleurs bien informée, Paul Diacre dépend essentiellement de catalogues de provinces très concis des V[e]-VI[e] siècles, qu'il étoffe par des renseignements glanés çà et là dans ses sources littéraires.

[130] Isidore de Séville, *Étymologies*, XIII, 19, 7. le *Benacus* est le lac de Garde.

[131] L'adjectif grec est *αἰνετοί;* quel que soit le caractère fantaisiste de l'étymologie, reprise de l'*Histoire des Goths* de Jordanès, XXIX, Paul Diacre n'est pas loin puisque la racine indo-européenne du mot vénète serait **wen*, « aimable ».

[132] En fait du peuple des Istri.

[133] *Forum Iulii*, fondée vers 53 av. J.-C.

[134] De *legere*, recueillir; mais le nom de la Ligurie vient en fait du peuple des Ligures.

[135] Les Alamans avaient fait partie de la percée du Rhin en 406; installés d'abord en Alsace et en Palatinat, ils furent repoussés par les Francs à la fin du V^e^ siècle et se transférèrent assez vite vers les plaines suisses.

[136] Il s'agit de Cottius II, fils d'un premier roi du même nom à la mort duquel (vers 65) la région est devenue province.

[137] Du latin *tus, uris*; l'étymologie est déjà dans Isidore de Séville, *Ét.*, XIV, 4, 21, qui la tient lui-même de Pline l'Ancien.

[138] Il s'agit en fait du fleuve Clitunno, déjà qualifié de lac par Isidore de Séville, *Ét.*, XIII, 13, 2 et 6, peut-être à cause de l'ampleur de ses sources.

[139] Du latin *imber, bris*, ou du grec ὄμβρος; là encore, Paul Diacre emprunte à Isidore de Séville, *Ét.*, XIV, 4, 21.

[140] En latin *lucus, i*.

[141] Ou *Bruttium*, actuelle Calabre.

[142] *Ferronianum*, disparu, correspond à l'actuel Pavullo nel Frignano (prov. de Modène). *Bobium* est une petite cité épiscopale qui s'est confondue par la suite avec l'actuelle Sarsina (province de Forlì), et ne doit donc pas être confondue avec l'abbaye homonyme citée plus haut (c. 16), fondée par saint Colomban vers 612. Enfin *Verona* n'est pas la cité du même nom, qui ne serait pas désignée comme *oppidum*, mais une localité de la *massa Verona* médiévale, correspondant peu ou prou à l'actuel Pieve Santo Stefano, dans la haute vallée du Tibre (prov. d'Arezzo).

[143] Sestus Aurelius Victor, auteur vers 360 d'une histoire des empereurs; la référence de Paul Diacre est en fait à l'ouvrage d'un de ses continuateurs, l'*Epitome de Caesaribus*, V, 4.

[144] Le nom d'Imola s'impose sur celui de *Forum Cornelii* après la destruction de celui-ci par les Lombards vers 580.

[145] Rimini, Pesaro, Fano, Senigallia, Ancône.

[146] Il s'agit de l'antique *Hadria* (prov. de Teramo), abandonnée au haut Moyen Âge; mais celle qui a donné son nom à l'Adriatique est l'actuelle Adria, à l'embouchure du Pô (prov. de Rovigo).

[147] Actuel Molise.

[148] Forcona (*Forum Conae*) et Amiterno (*Amiternum*), aujourd'huis disparus mais actifs au haut Moyen Âge, sont respectivement les actuels Civita di Bagno et S. Vittorino (prov. de L'Aquila).

[149] Aucune ville n'a semble-t-il porté ce nom; on pense que Paul Diacre a confondu avec Sepino (*Saepinum*).

[150] *Σαννία*.

[151] Le mot Calabre ne désigne à l'origine que le Salento et la Terre d'Otrante; vers le milieu du VII^e^ siècle elle inclut également l'ancien Bruttium, puis ne s'applique plus qu'à celui-ci. Paul Diacre utilise le mot dans son acception moderne *infra*, V, 11.

[152] En grec *ἀπόλλυμι*.

[153] Toutes ces étymologies sont empruntées à Isidore de Séville, *Ét.*, XIV, 6, 32, 39 et 41.

[154] Les références de Paul Diacre sont d'une part Donat, grammairien du IV^e^ siècle dont le commentaire sur Virgile est presqu'entièrement perdu, et l'historien Eutrope, auteur dans les années 360 d'une histoire romaine abrégée (*Breviarium ab Urbe condita*, II, 16).

[155] 390 av. J.-C.

[156] Les Gaulois passés en Grèce et en Asie Mineure appartiennent en fait à une deuxième vague commandée par un autre Brennus à la fin du III[e] siècle av. J.-C. La désignation de Delphes comme une île résulte peut-être d'une confusion avec Délos, à moins que Paul Diacre n'emploie le mot *insula* pour caractériser le caractère « fermé » du site, selon un usage assez diffusé au haut Moyen Âge.

[157] 569.

[158] C'est la seule donnée chronologique sur cet archevêque.

[159] *Supra*, II, 10; son successeur Probinus n'est resté qu'un an (570-571; *infra*, III, 14).

[160] *Interim Alboin, eiectis militibus...* : par *milites*, Paul Diacre désigne systématiquement les troupes impériales.

[161] On sait cependant qu'Alboin fut assassiné à la fin du mois de mai ou de juin 572 (cf. c. 28); le siège de Pavie a donc en fait duré un peu moins de trois ans.

[162] Théodoric, roi des Ostrogoths, gouverne l'Italie de 493 à 526. Il n'a pas construit de toutes pièces un palais à Pavie, mais réutilisé et remanié la résidence du gouverneur du Bas Empire, située dans la partie nord-est de la ville.

[163] Roi des Lombards de 744 à 750.

[164] *Altum concipiens in corde dolorem* : réminiscence virgilienne, cf. *Énéide*, I, 209 (*premit altum corde dolorem*).

[165] Au moins de 745 à 762.

[166] De l'été 572 au début de l'année 574.

[167] Sur la nouvelle condition imposée à la population romaine, voir aussi *infra*, III, 16. La phrase a suscité de multiples interprétations, les plus radicales voulant que toute la noblesse romaine ait été passée au fil de l'épée et que le reste de la population ait été soumis au régime de l'hospitalité. En fait, « les autres » ne désigne sans doute que ceux des nobles qui n'ont pas été tués; les grands propriétaires sont donc mis à contribution et par une taxe sur la production et par l'obligation de recevoir des cantonnements lombards — selon un système de répartition des armées barbares dont le principe est acquis dès le Bas Empire. Cela ne préjuge pas du traitement réservé au tout-venant des populations conquises.

[168] 570.

[169] Saint Hospitius, mort vers 580, qui a donné son nom à Cap-Saint-Hospice où il a vécu.

[170] Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, VI, 6. Le troisième livre dans son ensemble puise très largement chez Grégoire.

[171] Fils de Clotaire I[er] et roi de Bourgogne de 561 à 593 (cf. *supra*, II, 10). Amatus est en fait patrice de Bourgogne, pour la seule année 570.

[172] Peut-être le Plan de Fazi, commune de Guillestre (Hautes-Alpes), au confluent de la Durance et de la Gail.

[173] Bataille de Chamousses, au nord d'Embrun, 571. Mummulus, fils du comte d'Auxerre, a remplacé Amatus après la première incursion lombarde.

[174] Canton de Mezel, arrondissement de Digne, Alpes-de-Haute-Provence.

[175] Le terme employé, *nomismata*, désigne en principe les sous d'or byzantins, mais la monnaie impériale est aussi frappée dans des ateliers occidentaux; la référence à Byzance ne disparaît qu'à la fin du VI[e] siècle.

[176] 573.

[177] 575.

[178] Localité non identifiée avec certitude; peut-être s'agit-il de Saint-Saturnin-d'Avignon (Vaucluse).

[179] La Crau.

[180] Le *magister militum* Sisinnius est un chef goth qui, ayant fait sa soumission aux Byzantins, fut placé à la tête des Alpes cottiennes pour le compte de l'empereur; à sa mort, la vallée de Suse passa sous contrôle franc.

[181] *Anagnis*, dans le Val di Non. La chronologie de cette expédition est assez imprécise : peut-être les Francs interviennent-ils dès 575 dans un premier temps, n'attaquant Trente qu'au début des années 580.

[182] Le comte Ragilo est le chef des troupes stationnées dans le Val Lagarina, c'est-à-dire sur la voie de pénétration de l'Adige qui mène de Trente à Vérone; il n'a apparemment qu'une fonction purement militaire dictée par la proximité de la frontière, sans être à la tête d'une circonscription pleine et entière telle que le sont les duchés.

[183] Le Val di Ral, au confluent entre Noce et Adige, au nord de Trente.

[184] Sigebert I[er] fut assassiné en 575; Chilpéric était roi de Neustrie (561-584); Childebert II est roi d'Austrasie en 575, de Bourgogne en 592 et meurt en 595.

[185] *Supra*, II, 4.

[186] Hérésie du moine britannique Pélage qui développa ses thèses au début du V[e] siècle, minorant l'action de la grâce divine pour exalter la capacité de la volonté humaine, niant la transmission du péché originel et, du coup, l'utilité du baptême.

[187] 574.

[188] *Mt* 6, 20.

[189] 578, soit en fait treize ans de règne.

[190] Benoît I[er], 575-579.

[191] Soit plus de mille poids de cent livres d'or.

[192] *Ps* 72, 28.

[193] Cadeaux diplomatiques traditionnels, non destinés à la circulation commerciale; la livre vaut soixante-douze sous.

[194] Grégoire est apocrisiaire (légat) de Pélage II de 579 à 585, pape de 590 à 604. Ses *Moralia* commentent le livre de Job; le patriarche de Constantinople Euthicius (553-565 et 577-582) soutenait le caractère impalpable du corps ressuscité.

[195] Vers 576-590/591.

[196] 571-587.

[197] Maurice, ancien chef de l'armée d'Orient, accède au pouvoir le 13 octobre 582; sur son assassinat, cf. *infra*, IV, 26.

[198] 584-590.

[199] L'usage est fréquent chez les rois barbares, à commencer par les Ostrogoths lorsqu'ils étaient en Italie.

[200] Après la noblesse romaine (cf. *supra*, II, 32), c'est donc la population dans son ensemble qui est *aggravata*.

[201] 583/584.

[202] De 585 environ à 589, puis une deuxième fois de 603 à 608 (cf. *infra*, IV, 25 et 34).

[203] Ancien bras du delta du Pô.

[204] L'archevêque de Ravenne Jean III, 578-595.

[205] Pélage II, 579-590.

[206] En 451, le concile de Chalcédoine avait condamné les thèses de plusieurs évêques, entachées de nestorianisme (hérésie soutenant l'existence dans le Christ de deux personnes, Marie n'étant que Christotokos, mère du Christ-homme, et non Théotokos, mère de Dieu) tout en recevant à nouveau dans la communion deux de ces évêques qui avaient confessé leur erreur. En 544, Justinien fit à nouveau condamner trois écrits — les « Trois Chapitres » —dont ceux de ces deux évêques. Mal comprise (l'empereur condamnait des écrits et non des hommes), l'affaire provoqua un schisme qui dura jusqu'à la fin du VII[e] siècle et qui fut particulièrement fort à Aquilée, de la part de ceux qui n'admettaient pas la condamnation de personnages admis à nouveau dans l'Église en concile.

[207] Léovigild, roi des Wisigoths de 568 à 586.

[208] L'arianisme est l'hérésie développée par le prêtre d'Alexandrie Arius vers 320, qui introduisait une hiérarchie stricte entre les trois personnes de la Trinité et niait la consubstantialité du Père et du Fils. Condamnée au concile de Nicée en 323 (dont Paul Diacre reproduit le Credo *infra*, IV, 42), mais adoptée en Orient sous l'empereur Valens, c'est de là qu'elle diffusa chez les barbares, à commencer par les Goths qui en firent la religion officielle de l'Espagne conquise jusqu'à la conversion du roi Récarède en 589 (cf. *infra*, III, 28). Herménegild fut assassiné le 25 mars 585. L'évêque Léandre (579-599) est le frère d'Isidore de Séville.

[209] 585.

[210] *Dialogues*, III, 19, 1-3.

[211] 589.

[212] 596. De cette mission découle la conversion du roi Éthelbert (597); Augustin devient le premier évêque de Canterbury, Mellite celui de Londres. Tous proviennent du monastère Saint-André fondé par Grégoire au Celius.

[213] Helias meurt en 587 (cf. *supra*, III, 14, son entrée en fonction), Sévère est patriarche jusqu'en 607 (cf. *infra*, IV, 33).

[214] Sévère est évêque de Trieste, Vindemius de *Cissa* (l'île de Pago, sur la côte dalmate); le *defensor ecclesiae* est un laïc chargé de la représentation juridique de l'évêché, préfigurant l'avoué médiéval.

[215] 590.

[216] Évêque de *Concordia*, actuelle Concordia Sagittaria, immédiatement au sud de Portogruaro (prov. de Venise).

[217] Patrice est évêque d'*Emona* (Ljubljána) et Jean de *Celeia* (Cilli), deux sièges d'Istrie.

[218] 590.

[219] 588.

[220] Secundus de Non, ou de Trente, est une des principales sources de Paul Diacre, même si ses références explicites à lui sont rares (voir encore IV, 27 et 40). Témoin oculaire de l'invasion lombarde, cet abbé mort en 612 rédigea une « petite histoire succincte des Lombards » (cf. IV, 40), malheureusement perdue.

[221] Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, IX, 25.

[222] 589. Le *campum Sardis* n'est pas localisé.

[223] Grippo faisait partie d'un groupe de trois ambassadeurs de Childebert auprès de l'empereur, dont deux furent tués à Carthage à la suite d'un différend avec un marchand : cf. Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, X, 2-3.

[224] 590.

[225] Ces fortifications septentrionales du Trentin et Haut-Adige (*castra*) ont pour la plupart été construites par les populations romaines avant la conquête lombarde, au V^e^ siècle; elles font aujourd'hui l'objet d'enquêtes archéologiques de plus en plus poussées. Voir *infra* IV, 37, une énumération similaire pour le Frioul.

[226] *Ennemase* se situe selon toute vraisemblance à l'actuel Castelfeder, entre Egna/Neumarkt et Era/Auer (prov. de Trente).

[227] Dans la vallée de la Brenta, à hauteur de Borgo Valsugana (prov. de Trente).

[228] Le *castrum* de *Ferruge/Verruca* correspond à l'actuel Doss Trento, face à Trente sur la rive droite de l'Adige.

[229] Vers 570-vers 590 (cf. *infra*, IV, 18).

[230] Prêtre lyonnais mort en 178 après avoir été enterré vivant dans les sables de la Saône.

[231] 590.

[232] 592.

[233] Aujourd'hui S. Giulio, sur le lac d'Orta.

[234] Le *Renus*, qui prend sa source dans l'Appennin toscan et se jette dans l'Adriatique au nord de Ravenne, plutôt que le Rhin, plus souvent orthographié *Rhenus*.

[235] En 593-594.

[236] 591-592. Tassilon Ier gouverne la Bavière de 591 à 610.

[237] Romain succède comme patrice à Smaragde en 589 (cf. *supra*, III, 19) et meurt en 596 (*infra*, IV, 12); l'exarque (ἔξαρχος) est le représentant militaire et civil de l'empereur dans toute l'Italie restée byzantine; la fonction dure jusqu'en 751 et a donné son nom à la région entourant Ravenne, l'exarchat.

[238] 593-594.

[239] Grégoire le Grand, *Homélies sur Ézechiel*; le passage commenté est *Éz.*, 40.

[240] Fin 598.

[241] 595.

[242] Ou Marinianus, 595-618.

[243] *Cacanus*, graphie latine pour *khaqan* et *khan*, le titre du roi des Avars, sous la dépendance duquel se trouvent alors les Slaves comme nous l'apprend Paul Diacre *infra*, IV, 28.

[244] 595.

[245] Théodebert II, roi d'Austrasie de 595 à 612; Thierry II, roi de Bourgogne de 595 à 612, d'Austrasie en 612, mort en 613.

[246] 593.

[247] Vers 597. Gallicinus reste patrice jusque 602.

[248] 598-599.

[249] Clotaire II, roi de Neustrie en 584, de Bourgogne et d'Austrasie en 613, mort en 629.

[250] 601; Ariulf était duc depuis 590/591.

[251] Mort en 303, sous Maximien; on ne connaît pas son siège épiscopal.

[252] Teudelapius gouverne Spolète jusque 653 environ (cf. *infra*, IV, 50).

[253] Entre 581 et 589.

[254] Grégoire le Grand, *Dialogues*, II, 17, 1.

[255] 590-591. Arechis gouverne jusque 640 (cf. *infra*, IV, 44).

[256] Début 599.

[257] Le trésor de Monza garde encore plusieurs objets provenant de Théodelinde, notamment plusieurs couronnes votives et un éventail de parchemin pourpre dans un étui d'argent, à quoi viennent s'ajouter des pièces d'orfèvrerie offertes par Grégoire le Grand à l'occasion du baptême du fils de Théodelinde, Adaloald (cf. *infra*, IV, 27) : un groupe en argent doré représentant une poule picorant entourée de ses sept poussins, une croix pectorale, un évangéliaire à la reliure ornée de plaques d'or portant des camées, de nombreuses ampoules votives, etc.

[258] Les fresques à thème historique sont fréquentes dans les palais du haut Moyen Âge; Charlemagne en fit faire à Aix-la-Chapelle, et on connaît bien celles de Louis le Pieux à Ingelheim grâce à la description qu'en a donné Ermold le Noir.

[259] L'archéologie ne permet pas de vérifier la description détaillée qui suit, mais les quelques représentations figurées dont on dispose, sur des pièces d'orfèvrerie ou sur des armes d'apparat, s'accordent tout à fait avec les propos de Paul Diacre.

[260] 601; la population se transfère à Monselice, qui reprit à son compte pendant plus de deux siècles les fonctions de la ville.

[261] 602.

[262] 602.

[263] 603.

[264] Novembre 602; Phocas gouverne jusque 610.

[265] Gisulf II a succédé à Grasulf Ier, non mentionné par Paul Diacre, vers 590; il est duc jusque 610 (cf. *infra*, IV, 37).

[266] Les baptêmes se font la veille de Pâques.

[267] 603.

[268] Actuel Viadana, province de Mantoue.

[269] Soit jusque 605.

[270] Il s'agit en fait de leur cousin, pourtant désigné correctement comme *patruelis* au c. 16.

[271] Grégoire le Grand mourut en fait le 12 mars 604, soit pendant la septième indiction; le comput des années de Phocas est lui correct.

[272] 604-606.

[273] Septembre-octobre 594; Sabinianus est le successeur de Grégoire; Malcus était le recteur du patrimoine pontifical en Dalmatie.

[274] 604.

[275] La chronologie de Paul Diacre est un peu confuse : Bagnoregio et Orvieto sont prises dans l'été 605, en novembre est conclue la première trêve avec Smaragde, renouvelée en 606.

[276] Là encore, la chronologie est défaillante : Sévère meurt en 607, mais la liste épiscopale d'Aquilée, non utilisée par Paul Diacre, insère entre lui et Jean un Marcianus qui a gouverné trois ans; la partition entre Aquilée et Grado est donc à placer en 610. Candidianus gouverne cinq mois, son successeur Épiphane est en place jusque 612. Désormais existent deux patriarches d'Aquilée concurrents : l'un dans la vieille ville (puis à Cormons puis à Cividale), défenseur des Trois Chapitres, l'autre en terre byzantine à Grado (puis à Venise), « orthodoxe ».

[277] À Smaragde avait succédé un certain Jean non évoqué par Paul Diacre, de 608 à 616 environ; Éleuthère prit sa suite, tua l'usurpateur Jean de Conza et fut lui-même tué en 619.

[278] Vers 609-610.

[279] Boniface III (607).

[280] Boniface IV (608-615).

[281] Deux des quatre factions du cirque de Constantinople dans lesquelles se range la population; les Prasini (verts) sont monophysites, les Vénètes (bleus) orthodoxes.

[282] Les attaques du souverain perse Chosroès II débutent dès 604; Jérusalem tombe le 20 mai 614; le *vexillum Crucis* fut emporté à Ctésiphon.

[283] 610-641.

[284] 610.

[285] Invillino/Iblingen (province d'Udine) fait l'objet d'importantes fouilles archéologiques depuis 1962.

[286] Non identifié.

[287] Virgile, *Géorgiques*, IV, 83.

[288] *Invasio, longa et diuturna possessio* : les termes sont directement empruntés au vocabulaire juridique et se réfèrent à la prescription trentenaire en vigueur dans le droit romain.

[289] *Zellia* est la vallée du Gail/Zili, *Medaria* est Maglern, ou Möderndorf.

[290] 619-625. L'assassinat de Taso et Cacco aurait eu lieu en 625.

[291] Grasulf II, 625-vers 653 (cf. *infra*, IV, 50).

[292] Sur *Aguntium*, cf. *supra*, II, 4.

[293] 610.

[294] 612.

[295] Lutte de 612 entre Théodebert II et son frère Thierry II, vainqueur.

[296] 616.

[297] 626.

[298] Saint Colomban, moine d'Irlande (alors peuplée par les Scots), vers 550-615; il fonde Luxeuil vers 592, Bobbio en 612.

[299] 636, soit en fait dix ans. Rothari, ancien duc de Brescia, gouverne jusque 652 (cf. *infra*, IV, 47).

[300] Sur l'arianisme, cf. *supra*, III, 21.

[301] 668-680.

[302] 643; l'édit de Rothari donne le coup d'envoi de la législation lombarde à laquelle chaque souverain ou presque a apporté sa pierre jusqu'à la conquête franque.

[303] Vers 640.

[304] Novembre 643.

[305] Radoald gouverne de 642 à 647, Grimoald I[er] (devenu roi en 661), jusque 670.

[306] 647. Saint-Michel-au-mont-Gargan, lieu d'une apparition de l'archange en 492, a servi de modèle à la fondation du Mont-Saint-Michel par l'évêque d'Avranches saint Aubert en 709.

[307] 652.

[308] L'église San Giovanni *Domnarum*.

[309] Le duel vaut preuve judiciaire; il est explicitement prévu par la loi lombarde pour ce genre d'accusations.

[310] Rodoald meurt en 653, Paul Diacre a mis « ans » pour « mois ».

[311] La porte *Marenca* tire son nom de la population ligure des *Marici* qui participèrent à la fondation de Pavie; elle fut détruite en 1823.

[312] Chronologie assez fantaisiste : Heraclius est mort en 641; la même année accèdent ensemble au pouvoir Héraclion et Constantin (III), qui ne restent que quelques mois; leur succession est prise par le fils de Constantin, Constant(in) II, qui gouverne de 641 à 688 (cf. *infra*, V, 11).

[313] Il s'agit vraisemblablement de la femme de Chosroès II (590-628), souverain qui malgré son opposition à Byzance (cf. *supra*, IV, 36) s'est montré bien disposé envers le christianisme, sans aller toutefois jusqu'à la conversion comme le voudrait la légende — les Perses sont mazdéens.

[314] Vers 653; Ago gouverne le Frioul jusque 662/663, Atto est à Spolète jusque 663 (cf. *infra*, V, 16).

[315] 661.

[316] Futur duc de Spolète : cf. *infra*, V, 16.

[317] La description correspond tout à fait aux baptistères d'époque lombarde qui nous sont parvenus, le plus célèbre étant celui du patriarche d'Aquilée-Cividale Calixte (première moitié du VIII[e] siècle), conservé au Museo Archeologico Nazionale de Cividale.

[318] 662.

[319] Latin *vestiarius* (ou *vestararius*); le chef de la garde-robe occupe une fonction importante bien attestée non seulement à la cour royale mais aussi à Bénévent et à Rome.

[320] Le Ticino borde tout le côté sud de l'enceinte de Pavie.

[321] *Claustra Italiae transgressus* : le royaume lombard a hérité des cluses alpines mises en place au Bas Empire pour contrôler le trafic commercial et ralentir les vagues d'invasion de manière à en diminuer la portée.

[322] San Michele Maggiore.

[323] 663.

[324] Actuel Refrancore (prov. d'Asti).

[325] L'expédition de Constant II (641-688, cf. *supra*, IV, 49) s'est déroulée sur six ans, de 662 à 668.

[326] 671-687.

[327] Peut-être s'agit-il du lieu-dit *Ad pugnam* qui faisait partie au XII[e] siècle du territoire du *castellum* de *Limate* (ou *Limata*), lui-même situé immédiatement au sud de Guardia Sanframondi, sur la rive droite du Calore (prov. de Bénévent).

[328] 657-672; la visite de Constant II à Rome eut lieu en juillet 663.

[329] Le terme peut désigner toutes sortes d'ornements ecclésiastiques; sans doute s'agissait-il, dans le cas présent, d'une nappe d'autel.

[330] 16 juillet 668.

[331] Les Musulmans envahissent l'Égypte à partir de 640; Alexandrie est prise en 643; leur première incursion en Sicile date de 652 environ.

[332] Cf. *supra*, IV, 50. Son successeur gouverne le duché de 663 à 703/705.

[333] Cf. *supra*, IV, 50.

[334] 662/663.

[335] La chaussée empierrée reliant Grado à la terre ferme a effectivement été repérée au début du XX[e] siècle.

[336] 663. *Flovius* serait soit dans la vallée du Vipacco/Wippach, soit sur le Hubl.

[337] *Carnuntum* est l'actuel Petronell, près de Bratislava.

[338] Localité mal identifiée : peut-être Brischis, dans la vallée du Natisone à une dizaine de km au nord de Cividale.

[339] Wechtari, Landari et Rodoald se succèdent assez rapidement durant les huit années du règne de Grimoald (663-671) sans qu'on puisse préciser davantage leur chronologie; Rodoald gouverne le Frioul jusqu'à la fin du siècle (cf. *infra*, VI, 3).

[340] Cf. *supra*, IV, 38.

[341] Alzeco était le fils du roi des Bulgares Kobrat. L'attribution du titre de gastald le place à un rang inférieur à celui qui était le sien auparavant, soit comme administrateur des domaines ducaux, soit comme responsable d'une circonscription inférieure préfigurant les gastaldats attestés ultérieurement dans le duché de Bénévent.

[342] Constantin IV, associé au pouvoir en 654, régent à Constantinople pendant le séjour de son père en Italie, gouverne jusqu'en 685.

[343] Théodore de Tarse (Cilicie), envoyé en Bretagne en 668, archevêque de Canterbury de 669 à 690, fut le premier véritable organisateur de l'église d'Angleterre; au tournant des VII[e] et VIII[e] siècles, on lui attribua un important recueil pénitentiel (les *iudicia Theodori*) qui fut très diffusé grâce à la célébrité de son patronage. Hadrien fut abbé du monastère des Saints-Pierre-et-Paul de Canterbury.

[344] 676-678.

[345] Si alliance il y eut, elle ne put cependant associer Grimoald à Dagobert II, qui fut exilé dès son accession au trône en 656 et ne gouverna effectivement l'Austrasie que de 676 à 679.

[346] Neuf articles, en 668.

[347] Sant'Agata in Monte, consacrée en 677.

[348] Santa Maria alle Pertiche, à plan centré, détruite en 1815.

[349] 680.

[350] D'où l'allemand Graf.

[351] La Porta Palacense, percée dans l'enceinte de la ville, au nord-est.

[352] Cf. *supra*, IV, 48.

[353] La forêt d'Orba, au sud d'Alessandria, s'étendait jusqu'en Ligurie; elle fut un des lieux de chasse les plus fréquentés des souverains lombards (cf. *infra*, V, 39 et VI, 58) et de leurs successeurs carolingiens.

[354] Santa Maria Teodota, dit aussi alla Pusterla à cause de sa situation à côté d'une poterne de l'enceinte. L'épitaphe de Théodote est conservée.

[355] Au tournant des années 680 et 690.

[356] C'est l'autre nom du lac de Côme.

[357] Vers 681-vers 711; voir aussi *infra*, VI, 4.

[358] Un *tremissis* d'or, c'est-à-dire l'espèce de base en circulation.

[359] C'est-à-dire dans la partie orientale de l'Italie du Nord, séparée de la « Neustrie » par le cours de l'Adda.

[360] La Livenza sépare les duchés du Frioul et de Trévise.

[361] Cornate d'Adda (prov. de Milan).

[362] Cf. *supra*, IV, 47.

[363] Vraisemblablement sur un étendard.

[364] Grimoald II : 687-690; Gisulf : 690-707.

[365] Le vol des reliques s'est produit vers 703; le monastère Saint-Benoît est celui de Fleury-sur-Loire, Sainte-Scolastique est au Mans.

[366] En latin *locisenator*, un titre qui reste porté en Toscane jusqu'au début du IX[e] siècle.

[367] Georges (678-683) a en fait précédé Pyrrus (639-641), Paul (641-654) et Pierre (655-666) à la tête du patriarcat de Constantinople; Macaire, évêque d'Antioche, fut déposé en 681. Leur hérésie est celle du monothélisme, qui s'était en fait diffusé sous le gouvernement d'Heraclius.

[368] 678-681. Le diacre Jean fut pape en 685-686.

[369] *Jn* 10, 30.

[370] *Jn* 14, 28.

[371] *Mt* 8, 26.

[372] De l'automne 680 à l'automne 681.

[373] 17 juin 680.

[374] L'éclipse de soleil eut en fait lieu le premier mai 664.

[375] Vers 670-vers 700.

[376] 684-685.

[377] L'attaque de l'Afrique commence dans les années 680; Carthage tombe en 697.

[378] Justinien II a régné deux fois, de 685 à 695 et de 705 à 711; il fut exilé dans l'intervalle (cf. *infra*, VI, 31-32).

[379] Serge I[er] (687-701) refusait le concile de 691 qui avait complété les décisions des V[e] (553) et VI[e] (680) conciles œcuméniques en ajoutant notamment des dispositions inacceptables pour l'église occidentale comme le mariage des prêtres ou la mise sur le même plan des sièges de Rome et de Constantinople.

[380] L'usurpation du stratège Léon(tius) dure de 695 à 698.

[381] Tibère III, 698-705.

[382] 553. Cf. *supra*, III, 26. La réunion d'Aquilée met fin au schisme des Trois Chapitres.

[383] L'épitaphe du roi du Wessex Cedoal/Caedwalla (685/6-688), mort à Rome à Pâques 689 fut composée par l'archevêque de Milan saint Benoît (vers 685-vers 730; sur lui, cf. aussi *infra*, VI, 29).

[384] *Maiores domus*, les maires du palais.

[385] Saint Arnoul n'a en fait pas exercé les fonctions de maire du palais (ce fut son fils Ansegisel, gendre de Pépin l'Ancien : cf. *infra*, VI, 23). Né vers 582, il fut élu évêque de Metz en 614 et mourut vers 640. La *Vita s. Arnulphi* à la quelle il est fait allusion fut écrite très peu de temps après son décès. Paul Diacre est lui-même auteur des *Gesta episcoporum Metensium*, écrits en 784 sur la demande de l'évêque Angilramn (768-791).

[386] Cf. *supra*, V, 40.

[387] Cf. *supra*, IV, 48.

[388] Cf. *supra*, IV, 51.

[389] 701-702.

[390] Teutpert n'a en fait exercé les fonctions ducales qu'en 711-712, pendant une maladie de son père Teudo (vers 680-717).

[391] Aurona a donné son nom au monastère milanais de Santa Maria in Aurona, fondé vers 740.

[392] Anschise/Ansegisel, mort en 685, est le gendre de Pépin l'Ancien. On retrouve à propos de son nom la légende de l'origine troyenne des Francs, abondamment développée par l'historiographie des VII[e]-VIII[e] siècles.

[393] Cf. *supra*, VI, 3. Ado meurt aux environs de 700.

[394] Le *sculdahis*, Schultheiss, est un fonctionnaire mineur attaché à l'administration ducale plutôt qu'à une circonscription donnée; doté d'attributions multiples (policière,

militaire, judiciaire), il est grosso modo l'équivalent du centenier franc.

[395] *Arga*, « vilain », « coquin », « imbécile », est une injure forte, concentré de toutes les bassesses (sociale, morale, intellectuelle) qui n'est pas lancée à la légère; d'après la législation de Rothari (c. 381), elle est justifiable d'une amende de douze sous.

[396] On ne connaît pas précisément la chronologie de leur activité, qui couvre les années centrales du VIII[e] siècle.

[397] 701/712-738 environ.

[398] Ratchis et Aistulf se sont succédés à la tête du royaume lombard (744-749, 749-756); on ne dispose pas d'information complémentaire sur Ratchait.

[399] Jean VI, 701-705.

[400] Sur la Via Latina, à 7-8 km de Rome; l'épisode est de 702.

[401] Le *patrimonium* pontifical des Alpes cottiennes avait été perdu lors de la conquête de la Ligurie par Rothari; il est restitué en 705-707; le diplôme est perdu.

[402] Il s'agit de Coinred, roi de Mercie, et d'Offa, roi de l'Essex, arrivés à Rome vers 710.

[403] *Egit causam pro ecclesia* : Paul Diacre emploie les termes techniques de la représentation judiciaire ; la primauté de Rome est récente, puisqu'en 680 encore, lors du VI[e] concile œcuménique, Pavie faisait encore partie des évêchés suffragants de Milan. C'est saint Benoît de Milan qui avait composé l'épitaphe du roi Cédoal à Saint-Pierre (cf. *supra*, VI, 15).

[404] Faroald II, 703-705 - 719-720; cf. *infra*, VI, 44.

[405] 705; cf. *supra*, VI, 12-13.

[406] Gallicinus : 693-705; Cyr : 705-712.

[407] Constantin I[er], 708-715.

[408] 705-711.

[409] Entre Pierre et Serenus s'insère en fait un troisième patriarche, Jean, ignoré de Paul Diacre. Pierre a gouverné de 698 à 711-713, Serenus est en place dans les années 720.

[410] Philippique est monothéliste.

[411] 4 juin 713. Anastase règne jusqu'en 716 (cf. *infra*, VI, 36).

[412] 712.

[413] Ansprand mourut le 13 juin 712; son épitaphe est conservée. Liutprand gouverne jusqu'en 744.

[414] Janvier 716.

[415] Pépin de Herstal, fils d'Ansegisel (cf. *supra*, VI, 23), maire du palais d'Austrasie en 679, de Neustrie en 687, mort en 714.

[416] Vers 689-719; la Frise ne passe définitivement sous contrôle franc qu'en 785; la population, jusque-là, reste païenne.

[417] Charles Martel : cf. *infra*, VI, 42. *Principatus* est le terme consacré pour désigner le pouvoir des maires du palais jusqu'à leur accession à la royauté.

[418] 706 environ; Romuald II gouverne Bénévent jusqu'en 731/732 (cf. *infra*, VI, 55).

[419] Vers 717. Saint Petronax meurt peu avant 750.

[420] 741-752.

[421] Le récit de la fondation de Saint-Vincent-au-Volturne (705) est l'objet principal de la *Vita Paldonis, Tatonis et Tasonis*, tous trois de Bénévent, par Ambroise Autpert, qui fut moine puis brièvement abbé de Saint-Vincent (777-778).

[422] Grégoire II, 715-731; les événements se situent à la fin des années 710.

[423] Théodose a simplement été déposé. Léon III l'Isaurien règne de 717 à 741.

[424] Charles Martel avait été emprisonné par la veuve de Pépin de Herstal en714, qui voulait garantir l'arrivée au pouvoir de son petit-fils contre celui qui n'était né que d'un deuxième lit. S'étant échappé, il dut combattre Raginfred, maire du palais de

Neustrie qui gouvernait au nom d'un troisième candidat; vaincu en 724, celui-ci resta à Angers jusqu'à sa mort, en 731.

[425] Vers 713.

[426] 719-720; Transamund II gouverne jusque 742-744.

[427] Vers 680-vers 717.

[428] Calixte succède à Serenus entre 723 et 731 et reste à la tête du patriarcat pendant quarante ans.

[429] Cf. *supra*, VI, 26.

[430] Localité non identifiée : peut-être Spital près de Villach, ou Laurana près de Fiume, ou encore Lavariana près d'Udine.

[431] 711.

[432] Paul Diacre fond deux batailles en une seule : une première en 721 menée par Eudes seul et à laquelle se rapporte l'évaluation chiffrée des pertes, et la bataille de Poitiers de 732, pour laquelle le duc avait appelé Charles Martel à la rescousse.

[433] Un peu moins en fait : 717-718.

[434] Ce fut la deuxième translation (fin des années 710) de saint Augustin, déjà ramené d'Hippone en Sardaigne à la fin du VII[e] siècle; ses restes furent déposés à Saint-Pierre-au-Ciel-d'or.

[435] 717-718.

[436] L'attaque de Classe a lieu en 718; le patrice Paul fut envoyé en Sicile par Léon III la même année; il est dans la péninsule de 720 à 726/727. La bataille du pont Salarius n'est pas datée avec précision.

[437] La crise iconoclaste débute en 726.

[438] Cf. *supra*, II, 18.

[439] Sant'Agata Bolognese, près de San Giovanni in Persiceta.

[440] 728. Sutri fut restitué cent quarante jours plus tard, et les terres dépendant de la localité l'année suivante (ce qu'on appelle la « donation de Sutri »).

[441] 730; Germain était en place depuis 715, Anastase gouverne jusque 754.

[442] *Potium*, ou *Pucinum*, correspond à l'actuel Duino (prov. de Trieste).

[443] *1 R* 22, 27.

[444] De 738 environ à 744.

[445] 738

[446] 737.

[447] 739.

[448] 739.

[449] Romuald II meurt en 731/732; Grégoire gouverne jusque 739/740.

[450] 735.

[451] Décembre 739.

[452] 739/740-742.

[453] 742-745.

[454] Gisulf II gouverne Bénévent de 742 à 745.

[455] Actuel Corteolona (prov. de Pavie); les emplacements de Saint-Anastase et du palais sont connus mais n'ont pas fait l'objet d'exploration archéologique. Le palais d'Olonna reste à l'époque carolingienne la résidence rurale la plus visitée des souverains.

[456] Baudolin vivait dans les ruines de l'ancien municipe de *Forum Fulvii*, actuel Villa del Foro (prov. d'Alessandria), abandonné dès le II[e] siècle. La ville d'Alessandria s'est placée sous le patronage du saint ermite.

[457] 736-751.

[458] Janvier 744.

[459] Sous forme d'adjonctions annuelles à l'Édit de Rothari, de 713 à 735.

BIBLIOGRAPHIE

L'édition qui fait autorité, dont dépendent toutes les traductions postérieures, est celle de Ludwig Bethmann et Georg Waitz, *Pauli historia Langobardorum*, dans *Monumenta Germaniae historica. Scriptores rerum Langobardicarum et Italicarum saec. VI-IX*, Hanovre, 1878, p. 12-187 (édition séparée la même année dans la série des *Scriptores rerum germanicarum ad usum scholarum).*

Traductions françaises :

Histoire de Paul Diacre où est amplement traicté de l'origine des Lombards, de leurs faicts, et de plusieurs autres singulieres remarques selon l'occurrence. Traduitte de Latin en François par F. I. Foubert, *Prevost et grand Vicaire en l'Abbaye de Sainct Benoist sur Loire. Avec un supplement tiré de l'histoire de France*, Paris, 1603.

Histoire des Langobards par Paul Diacre, trad. Gianluigi Barni, dans Id., *La conquête de l'Italie par les Lombards*, Paris, 1975, p. 271-383.

Traduction anglaise :

History of the Langobards by Paul the Deacon, éd. Edward Peters, trad. William Dudley Foulke, 2e éd., Philadelphia, 1974 (*Sources of Medieval History*).

Traduction allemande :

Paulus Diaconus Geschichte der Langobarden, éd. Alexander Heine, trad. Otto Abel, Essen, 1986 (*Historiker des deutschen Altertums*).

Traductions italiennes postérieures à 1980 :

Paolo Diacono, *Storia dei Longobardi*, trad. Massimo Felisatti [1967] revue par L. Tenconi, Milan, 1985.

Elio Bartolini, *I Barbari. Testi dei secoli IV-XI scelti, tradotti e commentati*, 2e éd., Milan, 1982 [1ère éd. 1970], p. 831-1239; édition et traduction séparées de l'*H.L.* en 1988.

Paolo Diacono, *Storia dei Longobardi, in appendice Storia dei Longobardi di Benevento di Erchemberto*, trad. Italo Pin, Pordenone, 1990.

Paolo Diacono, *Storia dei Longobardi*, trad. Antonio Zanella, Milan, 1991.

Paolo Diacono, *Storia dei Longobardi*, trad. Lidia Capo, Vicence, 1992 (l'ouvrage fait référence par son commentaire abondant et de qualité et par son index, qui comprend les sources).

Études sur Paul Diacre et sur l'*H.L.* (sélection) :

Luigi ALFONSI, *Romani e barbari nella* Historia Langobardorum *di Paolo Diacono*, dans *Romanobarbarica*, 1, 1976, p. 7-23.

ID., *Aspetti del pensiero storiografico di Paolo Diacono*, dans *La storiografia ecclesiastica nella tarda antichità. Atti del convegno tenuto in Erice (3-8 XII 1978)*, Messine, 1980, p. 11-25.

Gian Piero BOGNETTI, *Processo logico e integrazione delle fonti nella storiografia di Paolo Diacono*, dans ID., *L'età longobarda*, 3, Milan, 1968, p. 159-184.

Franz BRUNHÖLZL, *Histoire de la littérature latine du Moyen Age, I/2. L'époque carolingienne*, Turnhout, 1991 (trad. de l'éd. allemande de 1975), p. 20-29.

Donald A. BULLOUGH, *Ethnic History and the Carolingians : an Alternative Reading of Paul the Deacon's* Historia Langobardorum, dans *The Inheritance of Historiography, 350-900*, éd. Christopher Holdsworth et T.P. Wiseman, Exeter, 1986 (*Exeter Studies in History*, 12), p. 85-105 ; repris dans ID., *Carolingian Renewal : Sources and Heritage*, Manchester, 1991, p. 97-122.

Lidia CAPO, *Paolo Diacono e il problema della cultura dell'Italia longobarda*, dans *Langobardia*, éd. Stefano Gasparri et Paolo Cammarosano, Udine, 1990, p. 169-235.

Paolo DELOGU, *Longobardi e romani : altre congetture*, *ibid.*, p. 111-167 : p. 111-120 et 136-145.

Lodewijk Jozef ENGELS, *Observations sur le vocabulaire de Paul Diacre*, Nimègue, 1961 (*Latinitas Christianorum primaeva. Studia ad sermonem latinum christianum*, 16).

Stefano GASPARRI, *La cultura tradizionale dei Longobardi. Struttura tribale e resistenze pagane*, Spolète, 1983 (*Centro italiano di studi sull'alto medioevo*, 6).

Walter GOFFART, *The Narrators of Barbarian History (A. D. 550-800). Jordanes, Gregory of Tours, Bede, and Paul The Deacon*, Princeton, 1988, p. 329-431.

Jacques HOURLIER, *Paul Diacre*, dans *Dictionnaire de spiritualité*, 12, Paris, 1984, col. 560-562.

Jörg JARNUT, *Zur Frühgeschichte der Langobarden*, dans *Studi Medievali*, s. 3ª, 24, 1983, p. 1-16.

ID., *I Longobardi nell'epoca precedente all'occupazione dell'Italia*, dans *Langobardia*, éd. Stefano Gasparri et Paolo Cammarosano, Udine, 1990, p. 3-33.

Karl Heinrich KRÜGER, *Zur « beneventanischen » Konzeption der Langobardengeschichte des Paulus Diaconus*, dans *Frühmittelalterliche Studien*, 15, 1981, p. 18-35.

Pier Silverio LEICHT, *Paolo Diacono e gli altri scrittori delle vicende d'Italia nell'età carolingia*, dans *Atti del 2° Congresso internazionale di studi sull'alto medioevo, Grado... Udine, 7-11 settembre 1952*, Spolète, 1953, p. 57-74.

Oronzo LIMONE, *Componenti agiografiche nella « Historia Langobardorum » di Paolo Diacono*, dans *Atti del 6° Congresso internazionale di studi sull'alto medioevo. Milano, 21-25 ottobre 1978*, 2, Spolète, 1980, p. 457-470.

Max MANITIUS, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, 1. *Von Justinian bis zur Mitte des zehnten Jahrhunderts*, Munich, 1911 (*Handbuch der klassischen Altertums-Wissenschaft*, IX/2/1), p. 257-272.

Evelina MENGHINI, *Dello stato presente degli studi intorno alla vita di Paolo Diacono*, dans *Bollettino della Società pavese di storia patria*, 4, 1904, p. 15-100, 231-285, 313-366.

Hubertus MENKE, *Eine sächsische Redaktion der « Historia Langobardorum »*, dans *Name und Geschichte. Henning Kaufmann zum 80. Geburtstag*, éd. Friedhelm Debus et Karl Puchner, Munich, 1978, p. 115-123.

Theodor MOMMSEN, *Die Quellen der Langobardengeschischte des Paulus Diaconus*, dans *Neues Archiv*, 5, 1880, p. 53-103, repris dans ID., *Gesammelte Schriften*, 6. *Historische Schriften*, 3, Berlin, 1910, p. 485-539.

Raffaello MORGHEN, *La civiltà dei Longobardi nella « Historia Langobardorum » di Paolo Diacono*, dans *Atti del convegno internazionale sul tema : La civiltà dei Longobardi in Europa (Roma, 24-26 maggio 1971) (Cividale del Friuli, 27-28 maggio 1971)*, Rome, 1974 (*Accademia nazionale dei Lincei. Problemi attuali di Scienza e di Cultura*, Quad. 19), p. 53-68, repris dans ID., *Tradizione religiosa nella civiltà dell'Occidente cristiano. Saggi di storia e di storiografia*, Rome, 1979 (*Studi storici*, 112-114), p. 53-68.

Antonio QUACQUARELLI, *L'etopeia nella* Historia Langobardorum *di Paolo Diacono*, dans *Vetera Christianorum*, 25, 1988, p. 267-288.

Ernesto SESTAN, *La storiografia dell'Italia longobarda : Paolo Diacono*, dans *La storiografia altomedievale. Settimane di studio del centro italiano di studi sull'alto medioevo*, XVII (*Spoleto 10-16 aprile 1969*), 1, Spolète, 1970, p. 357-386, repris dans ID., *Scritti vari*, I. *Alto medioevo*, Florence, 1988, p. 51-84.

Jon N. SUTHERLAND, *The Idea of Revenge in Lombard Society in the eigth and tenth Centuries : the Cases of Paul the Deacon and Liudprand of Cremona*, dans *Speculum*, 50, 1975, p. 391-410.

Huguette TAVIANI, *L'image du souverain lombard de Paul Diacre à la Chronique de Salerne (VIII^e-X^e siècle)*, dans *Atti del 6° Congresso internazionale di studi sull'alto medioevo. Milano, 21-25 ottobre 1978*, 2, Spolète, 1980, p. 679-693.

Huguette TAVIANI-CAROZZI, *Le souvenir et la légende de Paul Diacre*, dans *Haut Moyen-Age. Culture, éducation et société. Études offertes à Pierre Riché*, La Garenne-Colombes, 1990, p. 555-573.

EAD., *La principauté lombarde de Salerne (IX^e-XI^e siècle). Pouvoir et société en Italie lombarde méridionale*, I, Rome, 1991 (*Collection de l'École française de Rome*, 152/1), p. 9-36 et 105-143.

Florus VAN DER RHEE, *Die germanischen Wörter in der Historia Langobardorum des Paulus Diaconus*, dans *Romanobarbarica*, 5, 1980, p. 271-296.

Gustavo VINAY, *Un mito per sopravvivere : l'*Historia Langobardorum *di Paolo Diacono*, dans ID., *Alto medioevo latino. Conversazioni e no*, Naples, 1978, p. 125-149.

Norbert WAGNER, *Alboin bei Thurisind*, dans *Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Literatur*, 111, 1982, p. 243-255.

Ernst Christian Wilhelm WATTENBACH, Wilhelm LEVISON, *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter. Vorzeit*

und Karolinger, 2. *Die Karolinger vom Anfang des 8. Jahrhunderts bis zum Tode Karls des Grossen*, éd. Heinz Löwe, Weimar, 1953, p. 203-224.

Gabriele ZANELLA, *La legittimazione del potere regale nelle «Storie» di Gregorio di Tours e Paolo Diacono*, dans *Studi Medievali*, s. 3ª, 31, 1990, p. 55-84.

Loriano ZURLI, *Le «proprietà» del motivo dello «scambio di persona» nella narrativa classica e nel «racconto storico» di Paolo Diacono*, dans *Materiali e contributi per la storia della narrativa greco-latina*, 2, Pérouse, 1978, p. 73-104.

INDEX

L'index donne les références tant aux chapitres de Paul Diacre qu'aux pages du présent ouvrage. On indique en regard des noms de lieux leur désignation latine, dont la traduction ne peut toujours rendre les nuances.

Acerenza II, 21, p. 48, (*urbs*); V, 7, p. 109, [*civitas*].
Acqui II, 16, p. 45 (*civitas*).
Adaloald, *roi des Lombards (616-626)* IV, 27, 30, 41, p. 86, 88, 95-96.
Adda, *fl.* II, 14, p. 44; V, 41, p. 125.
Adige, *fl.* III, 23, p. 68.
Ado, *lociservator du duché de Frioul* VI, 3, 24, p. 128, 136.
Adriatique I, 6, p. 16; II, 1, 9, 19-21, p. 37, 41, 47-48.
Africain I, 25, p. 27.
Afrique I, 25, p. 27; IV, 36, p. 90; V, 11, p. 111; VI, 10-11, 46, p. 131, 146.
Agathe, *sainte; S. Agata in Monte, Pavie* V, 34, p. 119.
Agathon, *saint, pape, 678-681* VI, 4, p. 128.
Agathon, *duc de Pérouse* VI, 54, p. 150.
Agelmund, *roi des Lombards* I, 14-16, p. 19-21.
Agilulf, *dit Ago, duc de Turin puis roi des Lombards, 590-616*, III, 30, 35, p. 72, 75-76; IV, 1, 3, 18, 20, 23-25, 27-28, 30, 35, 40-41, 47, p. 77-78, 83-86, 88-89, 95, 98.
Agiprand, *duc de Spolète, 742-745* VI, 57, p. 152.
Agnellus, *évêque d'Asolo* III, 26, p. 70.
Agnellus, *évêque de Trente* III, 26, 31, p. 69, 73; IV, 1, p. 77.
Ago *voir Agilulf.*
Ago, *duc du Frioul, vers 653-662/663* IV, 50, p. 100; V, 17, p. 113.

Aguntium II, 4, (*civitas*), 13 (*castrum*), p. 39, 43; IV, 39, p. 95.
Aio, *chef des Winniles* I, 3, 7, 14, p. 14, 17, 19.
Aio, *duc de Bénévent, vers 640-641/642* IV, 43-44, p. 97.
Aistulf, *Astolf, roi des Lombards, 749-756* VI, 26, 51, 56, p. 138, 148-149, 151.
Aix *-en-Provence* III, 8, p. 59.
Alahis, *duc de Trente et de Brescia, usurpateur du trône à la fin des années 680* V, 36, 38-41, p. 119-125; VI, 17, p. 134.
Alamans II, 4, 15, p. 39, 45; III, 18, 22, p. 65, 67; IV, 37, p. 92.
Alamannique I, 25, p. 27.
Alanique I, 25, p. 27.
Alboin, *roi des Lombards, vers 560-572* I, 23-24, 27, p. 25-27, 35-36; II, 6-9, 12, 14, 25-29, 32, p. 40-44, 49-52, 54.
Albsuinde *voir Alpsuinde.*
Aldo, *de Brescia* V, 38-39, p. 121-123; VI, 6, p. 130.
Alexandrie V, 13, p. 112; VI, 36, p. 142.
Alfedena II, 20, p. 47.
Alichis, *duc de Brescia* II, 32, p. 53.
Alpe julienne II, 13, p. 43.
Alpes II, 9, 23, p. 41, 49; IV, 21, p. 85.
Alpes appennines II, 18-19, p. 46-47; *voir Appennins.*
Alpes cottiennes II, 16, 18, p. 45-46; IV, 41, p. 96; VI, 28, 43, p. 138, 145.
Alpsuinde, *Albsuinde fille d'Alboin* I, 27, p. 35; II, 29-30, p. 52-53.
Altino II, 4, p. 39 (*civitas*); III, 26, p. 69.
Alzeco, *duc bulgare, gastald en Bénéventaine* V, 29, p. 117.
Amalongus *porte-lance de Grimoald I^er* V, 10, p. 110.
Amator, *évêque de Zuglio* VI, 51, p. 148.
Amatus, *patrice de Provence* III, 3, p. 56.
Amazones I, 15, p. 20.
Ambri, *chef des Vandales* I, 7, p. 17.
Ambroise, *saint; Saint-Ambroise, Pavie* V, 33, p. 118.
Ambroise, *voir Autpert.*
Amelia IV, 8, p. 79 (*civitas*).
Amingus, *duc franc* II, 2, p. 37-38.
Amiterno II, 20, p. 47 (*urbs*).
Amo, *duc lombard* III, 8, p. 59.
Amtalan, *roi des Maures* I, 25, p. 27.
Anastase, *saint* VI, 58, p. 152.

Anastase *II, dit Artemius, empereur, 713-716* VI, 34, 36, p. 140, 142.
Anastase, *patriarche de Constantinople, 730-754* VI, 49, p. 147.
Anastase, *saint, évêque de Pavie, 668-680* IV, 42, p. 96.
Anchise, *de Troie* VI, 23, p. 136.
Angelramnus, *archevêque de Metz, 768-791* VI, 16, p. 134.
Angers VI, 42, p. 144 (*civitas*).
Angles III, 25, p. 69; V, 30, 37, p. 117, 120; VI, 15, 37, p. 132, 142.
Anglo-Saxons IV, 22, p. 85.
Anne, *femme du duc Godescalc* VI, 56, p. 151.
Anschise, *Ansegisel* VI, 23, p. 136.
Ansfrit, *usurpateur du duché du Frioul* VI, 3, p. 128.
Ansprand, *roi des Lombards, 712* VI, 17-19, 21-22, 35, p. 134-136, 141-142.
Ansul, *parent d'Authari* III, 30, p. 72.
Anthab I, 13, p. 19.
Antique I, 25, p. 27.
Antoine, *defensor de l'église d'Aquilée* III, 26, p. 69.
Aper, *abbé de Saint-Hilaire de Poitiers* II, 13, p. 44.
Apôtres I, 25, p. 28; VI, 28, 44, p. 139, 145.
Appa, *fille du duc du Frioul Gisulf II* IV, 37, p. 90.
Appennines *voir Alpes*.
Appennins II, 19, p. 47.
Appiano/Eppan III, 31, p. 73 (*castrum*).
Apulie II, 20-21, p. 47-48; V, 7, p. 109.
Aquilée, *civitas* II, 10, 14, p. 42, 45; III, 14, 20, 26, p. 64, 67, 69; IV, 33, p. 88; V, 17, p. 113; VI, 14, 33, 45, 51, p. 132, 140, 145, 148.
Aquitaine I, 6, p. 16; VI, 46, p. 146.
Arabie I, 5, p. 15.
Arator I, 25, p. 28.
Arce VI, 27, p. 138 (*oppidum*).
Arechis *I^er^, duc de Bénévent, vers 590-640* IV, 18-19, 39, 43-44, p. 83-84, 95, 97.
Argait, *sculdahis* VI, 24, p. 136-137.
Arichis, *fils de Romuald I^er^ duc de Bénévent* V, 25, p. 116.
Arichis, *grand-père de Paul Diacre* IV, 37, p. 94.
Arichis, *frère de Paul Diacre* IV, 37, p. 94.
Arien (ne) III, 21, 42, p. 67, 96.
Arioald, *roi des Lombards, 625-636* IV, 41-42, p. 96.

Aripert, *Caribert, roi des Francs, 561-567* II, 10, p. 42.
Aripert *Ier, roi des Lombards, 653-661* IV, 48, 51, p. 99-100; V, 1, 33, 37, p. 103, 118, 120; VI, 17, 35, p. 134, 141.
Aripert *II, roi des Lombards, 703-712* VI, 19-22, 28, 35, 58, p. 135-136, 138, 141, 153.
Ariulf, *duc de Spolète, 590/591-600-601* IV, 16, p. 82-83.
Arnefrit V, 22, p. 115.
Arnulf, *Arnoul, saint, évêque de Metz, 614-vers 640* VI, 16, 23, p. 134, 136.
Arodus IV, 42, p. 96.
Artegna IV, 37, p. 90 (*castrum*).
Artemius *voir Anastase*.
Ascoli *Piceno* II, 19, p. 47 (*civitas*).
Asfeld I, 24, p. 26 (*campus*).
Asie I, 1, p. 13.
Assi, *chef des Vandales* I, 7, p. 17.
Assipittes I, 11-12, p. 18-19.
Asti IV, 40, p. 95; V, 2, p. 105 (*civitas*); V, 5, p. 108 (*civitatula*).
Astolf *voir Aistulf*.
Athènes V, 6, p. 108.
Ato VI, 19, p. 135.
Atri II, 19, p. 47 [*civitas*].
Atto, *duc de Spolète, vers 653-663* IV, 50, p. 100; V, 16, p. 113.
Audoin, *roi des Lombards, 547-568* I, 22-23, 27, p. 25-26, 35.
Audoald, *duc franc* III, 31, p. 73.
Aufusus, *neveu de Liutprand* VI, 58, p. 152.
Augsbourg II, 13, p. 43 (*civitas*).
Augustin, *saint* VI, 48, p. 147.
Augustin, *saint, évêque de Canterbury, 597-604* III, 25, p. 69.
Aurelia II, 16, 19, p. 45, 47.
Aurona, *fille d'Ansprand* VI, 22, 50, p. 136, 148.
Ausone, *fils d'Ulysse* II, 24, p. 49.
Ausonie II, 13, 24, p. 44, 49.
Austria V, 39, p. 123.
Austriguse, *femme de Wacco* I, 21, p. 25.
Authari, *roi des Lombards, 584-590* III, 16, 18, 27-30, 32, 34-35, p. 64-65, 70-72, 74-76.
Autpert, *Ambroise, saint, abbé du Mont-Cassin* VI, 40, p. 144.

Avars I, 27, p. 35; II, 10, p. 42; III, 19, p. 66; IV, 4, 11, 20, 24, 26, 28, 37, 51, p. 78, 81, 84-86, 90-93, 102; V, 2, 19-21, p. 103, 113-114; VI, 58, p. 153.

Badrinus, fl. III, 19, p. 66.
Bagnoregio IV, 32, p. 88 (*civitas*).
Banthaib I, 13, p. 19.
Bardane *voir Philippique*.
Bards III, 19, p. 66; *voir Lombards*.
Bardone, *mont* V, 27, p. 116; VI, 58, p. 152.
La Bataille V, 9, p. 110 (*locus*).
Baudolin, *saint* VI, 58, p. 152-153.
Bavarois I, 27, p. 36; II, 4, p. 39; III, 10, 30, p. 60, 71-72; IV, 10, 37, 39, p. 81, 92, 95; V, 36, p. 120; VI, 21, 35, 43-44, 58, p. 135, 141, 145, 153.
Bavière III, 30, p. 71; IV, 7, p. 79; VI, 22, 35, p. 136, 141.
Bélisaire I, 25, p. 27.
Bellinzona III, 31, p. 73 (*castrum*).
Belluno III, 26, p. 70; VI, 26, p. 138.
Benaco *voir Garde*.
Benoît, *saint; Saint-Benoît du Mont-Cassin* I, 26, p. 28-32; IV, 17, p. 83; VI, 2, 40, p. 127, 143-144; *Saint-Benoît de Fleury-sur-Loire* VI, 2, p. 128.
Benoît *I^er^, pape, 574-578* II, 10, p. 42; III, 11, 20, p. 61, 67.
Benoît, *saint, archevêque de Milan, † 725* VI, 29, p. 139.
Bénévent II, 20, 24, p. 47, 49; III, 32-33, p. 74; IV, 39, 42, 46, 51, p. 95-96, 98, 101-102; V, 7-10, 14, 17, 26-27, 29, 33, p. 108-113, 116-117, 119; VI, 1 (*civitas*), 2, 39-40, 50, 55-58, p. 127, 143-144, 148, 150-152; *Saint-Pierre "du dehors"* VI, 1, p. 127.
Bénéventain(e, s) IV, 18, 39, 44, 51, p. 83, 95, 97, 100; V, 7, 16, p. 108, 113; VI, 1, 27, 55-57, p. 127, 138, 150-152.
Berceto, *monastère* VI, 58, p. 152.
Bergame, *civitas* II, 14, 23, 32, p. 44, 49, 53; IV, 3, 13, p. 77-78, 82; VI, 8, 18, 20, p. 131, 134-135.
Berto, *Spolétin* VI, 56, p. 151.
Billo, *père du duc de Frioul Pemmo* VI, 26, p. 138.
Bobbio, *monastère* II, 16, p. 45; IV, 41, p. 96.
Bobium, Sarsina II, 18, p. 46 (*oppidum*).
Boiano V, 29, p. 117 [*civitas*].
Bologne II, 18, p. 46 (*urbs*); VI, 49, 54, p. 147, 150.

Bolzano V, 36, p. 120 [*castellum* ?].
Bomarzo IV, 8, p. 79 (*civitas*).
Boniface *III, pape, 607* IV, 36, p. 89.
Boniface *IV, pape, 608-615* IV, 36, p. 89.
Boniface, *notaire* IV, 29, p. 88.
Bonitus, *saint, abbé du Mont-Cassin* IV, 17, p. 83.
Brennus, *roi des Gaulois* II, 23, p. 48.
Brenti, *peuple* II, 3, p. 38.
Brentonico III, 31, p. 73 (*castrum*).
Brescello III, 18 (*civitas*), 19, p. 65-66; IV, 28, p. 87 (*oppidum*).
Brescia, *civitas* II, 23, 32, p. 49, 53; V, 36, 38, p. 120-121; VI, 40 (*urbs*), 50, p. 143, 148.
Bretagne I, 6, p. 16; III, 25, p. 69; V, 30, 32-33, p. 117-118; VI, 15, 37, p. 133, 142.
Brindisi II, 21, p. 48 (*urbs*); VI, 1, p. 127.
Briones, *peuple* II, 13, p. 43; IV, 4, p. 78.
Brittia II, 17, p. 46.
Broxas V, 23, p. 115 (*locus*).
Brunechilde, *Brunehaut* II, 10, p. 42; III, 10, p. 60; IV, 1, 11, p. 77, 81.
Bruttium IV, 19, p. 84.
Buccellinus, *duc franc* II, 2, p. 37-38.
Bulgares I, 16-17, p. 21; II, 26, p. 50; V, 29, p. 117; VI, 31, 47, p. 139, 146.
Burgondes III, 3-4, p. 57.
Busseto VI, 49, p. 147 (*castrum*).

Cacan, *roi des Avars* IV, 12, 20, 24, 28, 37, 51, p. 81, 84-86, 90, 102; V, 2, 19, 21, p. 103, 113-114.
Cacco, *duc du Frioul, 610-625* IV, 37-38, p. 90-91, 94; V, 28, p. 116.
Calabre II, 21, p. 48; V, 11, p. 111.
Calixte, *patriarche d'Aquilée 723-731 - 763-771* VI, 45, 51, p. 145, 148.
Calore, *fl.* V, 9, p. 110.
Camerino IV, 16, p. 82.
Campanie II, 2, 5, 11, 17, 20, p. 37, 40, 43, 46-47; V, 12, p. 112; VI, 27, p. 138.
Candidianus, *patriarche de Grado, 610* IV, 33, p. 88-89.
Canosa II, 21, p. 48 (*urbs*).

Capoue II, 17, p. 46 (*urbs*); IV, 51, p. 101; V, 9, 16, p. 110, 113.
Capulanus, forêt V, 39, p. 123.
Carantanum V, 22, p. 115.
Carellus, *esclave de Gundeperge* IV, 47, p. 99.
Caribert *voir Aripert.*
Carniole VI, 52, p. 149.
Carnuntum V, 22, p. 115.
Carybde I, 6, p. 16.
Carsoli II, 20, p. 47 (*urbs*).
Carthage III, 31, p. 73; VI, 10, p. 131.
Cassano II, 17, p. 46 (*civitas*).
Cassin, *castrum* I, 26, p. 28, 34 (*arx*); IV, 17, p. 83; VI, 2, 40, p. 127, 143; *voir Benoît.*
Cassiodore I, 25, p. 28.
Catholique IV, 6, 42, 50, p. 78, 96, 100; VI, 14, 34, p. 132, 140.
Cedinus, *duc franc* III, 31, p. 73.
Cedoal, *saint, roi des Angles Saxons (Wessex)*, VI, 15, p. 132-133.
Cembra III, 31, p. 73 (*castrum*).
Ceneda II, 13, p. 43 (*castrum*); V, 28, p. 116; VI, 24, p. 137.
César *voir Jules César.*
Cesara, *reine des Perses* IV, 50, p. 99.
Césarée I, 25, p. 28.
Ceuta VI, 46, p. 146.
Chalcédoine, *concile, 451* III, 20, p. 67.
Chalon-*sur-Saône* III, 34, p. 75 (*civitas*; *église Saint-Marcel*).
Charles *Martel, maire du palais, 714-741* VI, 37, 42, 46, 53-54, p. 142, 144, 146, 149.
Chiavenna VI, 21, p. 135.
Chieti II, 20, p. 47.
Childebert *II, roi des Francs, 575-595* II, 10, p. 42; III, 10, 17, 21-22, 28, 31, 34-35, p. 60, 65, 67, 70, 72-75; IV, 4, 7, 11, p. 78-79, 81.
Chilpéric *voir Hilpéric.*
Chrétien (ne, s) II, 27, p. 50; IV, 9, 16, 42, 50, p. 80, 83, 96, 99.
Christ I, 25-26, p. 28-29; II, 28, p. 51; III, 2, 19, 25, p. 56, 66, 69; IV, 5-6, 27, 29, 40, 42, 47, 50, p. 78, 86-87, 95-96, 98, 100; VI, 4, 14-16, 33, 58, p. 128-129, 132-134, 140, 152.

Chur *voir Coire.*
Cisalpine *voir Gaule.*
Cividale II, 9 (*civitas, castrum*), 14, 32, p. 41-42, 45, 53; IV, 27, 37 (*oppidum*), 45, 50, p. 86, 90-91, 97, 100; V, 17-19, 22-24, 39, p. 113, 115-116, 123; VI, 3, 24-25, 45, 51-52, p. 128, 136-137, 145, 148-149.
Claffo, *roi des Lombards* I, 20, p. 23.
Clarissimus, *évêque de Concordia* III, 26, p. 69.
Cleph, *roi des Lombards, 572-574* II, 31, p. 53; III, 16, p. 64.
Clitorius, lac II, 16, p. 45.
Clotaire *I^er^, roi des Francs, 511-561* I, 27, p. 35; II, 6, 10, p. 40, 42.
Clotaire *II, roi des Francs, 584-629* IV, 15, 28, p. 82, 87.
Clotsuinde, *fille de Clotaire I^er^* I, 27, p. 35.
Coire/Chur VI, 21, p. 135 (*civitas*).
Colomban *saint* IV, 41, p. 96.
Côme III, 27, p. 70; IV, 3, p. 77; V, 38-39, p. 121-122; VI, 19, 21, p. 135.
Constant(in) *II, empereur, 641-688* IV, 49, p. 99; V, 6-8, 11-13, 30, p. 108-112, 117.
Constantin *III, empereur, 641* IV, 49, p. 99.
Constantin, *fils de l'empereur Maurice* IV, 26, p. 86.
Constantin *I^er^, pape, 708-715* VI, 31, 34, p. 139-140.
Constantin, *saint, abbé du Mont-Cassin* IV, 17, p. 83.
Constantinople I, 25, p. 28; II, 2, 4-5, 11, 30, p. 38-40, 43, 53; III, 11-12, 21-22, 26, 31, p. 61, 63, 67, 69, 72; IV, 29, 34-36, 49-50, p. 87, 89, 99-100; V, 6, 11-12, p. 108, 111-112; VI, 4, 11, 14, 31-32, 36, 47, 49, 57, p. 128, 131-132, 139, 142, 146-147, 152.
Conza IV, 34, p. 89.
Cormons IV, 37, p. 90 (*castrum*); VI, 51, p. 148.
Cornelii voir *Forum Cornelii.*
Coronate, campus V, 39, p. 123; VI, 17, p. 134 (*église Saint-Georges*).
Corse II, 22, p. 48.
Corsus II, 22, p. 48.
Corvolus, *duc du Frioul* VI, 25, p. 137.
Cosenza II, 17, p. 46 (*civitas*).
Cottiennes *voir Alpes.*
Cottius II, 16, p. 45.
Cramnichis, *duc franc* III, 9, p. 60.

Crémone IV, 28, p. 86 (*civitas*).
Cume VI, 40, p. 144 (*castrum*).
Cunimund, *roi des Gépides* I, 27, p. 35; II, 28, p. 51.
Cunipert, *roi des Lombards, 678/680-700-702* V, 33, 35-41, p. 119-125; VI, 2-3, 6, 8, 15, 17, p. 127-128, 130-131, 133-134.
Cusupald, *Theudebald I^er^, roi des Francs, 548-555* I, 21, p. 25.
Cynocéphales I, 11, p. 18.
Cyr, *patriarche de Constantinople, 705-712* VI, 31, 34, p. 139-140.

Dagobert *II, roi des Francs, 676-679* V, 32, p. 118.
Dagisteus, *magister militum* II, 3, p. 38.
Damien, *saint, évêque de Pavie, vers 681-vers 711* V, 38, p. 121; VI, 4, p. 128.
Danube, *fl.* I, 19, p. 22; III, 30, p. 72; VI, 47, p. 146.
Delphes II, 23, p. 49.
Denis *le Petit* I, 25, p. 28.
Die III, 8, p. 59 (*urbs*).
Dieu I, 24-26, p. 27-29, 31, 34; II, 3, 29, p. 38, 52; III, 1-2, 11-12, 24-25, p. 55-56, 61, 63, 68-69; IV, 6, 9, 17, 29, 42, p. 78, 80, 83, 87, 96; V, 10-11, 34, 38-40, p. 110-111, 119, 121-124; VI, 1, 4, 10, 14-16, 22, 40, 42, 47, 51, 55, 58, p. 127, 129, 131-135, 144, 146, 148, 151-153.
Domnus, *pape, 676-678* V, 31, p. 117.
Don, *fl.* I, 1, p. 13.
Donat II, 23, p. 48.
Drave II, 13, p. 43.
Droctulf, *Drocton, duc suève* III, 18-19, p. 65-66

Édit IV, 42, p. 96; V, 33, p. 118.
Égypte I, 5, p. 15; III, 11, p. 61; IV, 36, p. 90; V, 13, p. 112; VI, 10, p. 131.
Égyptiens I, 15, p. 20; III, 1, p. 55.
Éleuthère, *patrice* IV, 34, p. 89.
Elbe, *fl.* II, 10, p. 42.
Embrun III, 4 (*civitas*), 6, 8 (*urbs*), p. 57-60.
Émilie II, 18-19, 23, p. 46-48; IV, 45, 51, p. 97, 101; VI, 49, p. 147.
Eneti II, 14, p. 44.
Ennemase, III, 31, p. 73 (*castrum*).

Eoin *voir Evin*.
Épiphane, *patriarche de Grado, 610-612* IV, 33, p. 89.
Épiphanie VI, 9, p. 131.
Espagne II, 10, p. 42; III, 28, p. 70; VI, 46, p. 146.
Espagnols III, 21, p. 67.
Esprit Saint III, 1, p. 55; IV, 42, p. 96.
Estoublon III, 5, p. 57 (*villa*).
Étrurie II, 20, p. 47.
Eudes, *prince d'Aquitaine* VI, 46, p. 146.
Eunius *voir Mummulus*.
Europe I, 1, p. 13.
Eusèbe, *saint*; *Saint-Eusèbe, Pavie* IV, 42, p. 96.
Euthicius, *patriarche de Constantinople, 553-565 et 577-582* III, 13, p. 63.
Evin, *Eoin duc de Trente* II, 32, p. 53; III, 9-10, 27, p. 60, 70; IV, 1, 10, p. 77, 81.
Evodia, île I, 6, p. 16.
Ézechiel IV, 8, p. 79.

Fadana III, 31, p. 73 (*castrum*).
Fano VI, 56, p. 151.
Farao VI, 19, p. 135.
Faroald *I^er^, duc de Spolète, vers 576-590/591* III, 13, 19, p. 64, 66; IV, 16, p. 82-83.
Faroald *II, duc de Spolète, 703-705 - 719-720* VI, 30, 44, p. 139, 145.
Feletheus, *dit Feva, roi des Ruges* I, 19, p. 22.
Félix, *évêque de Trévise* II, 12-13, p. 43.
Félix, *grammairien* VI, 7, p. 130.
Feltre III, 26, p. 70.
Ferdulf, *duc du Frioul, vers 700* VI, 24-25, 45, p. 136-137, 145.
Fermo II, 19, p. 47.
Ferronianum II, 18, p. 46 (*civitas*); VI, 49, p. 147 (*castrum*).
Ferruge III, 31, p. 73 (*castrum*).
Feva *voir Feletheus*.
Fidentius, *évêque de Zuglio* VI, 51, p. 148.
Flaminia II, 18-19, 23, p. 46-48.
Flavien, *grammairien* VI, 7, p. 130.
Flavius, *Authari* III, 16, 28, 30, p. 64, 70-71.
Fleury *voir Benoît*.
Flovius V, 19, p. 114 (*locus*).

Fonteius, *évêque de Feltre* III, 26, p. 70.
Forcona II, 20, p. 47.
Forino V, 10, p. 110.
Forlimpopoli V, 27, p. 116.
Fortunat, *Venance F.* II, 13, p. 43-44.
Forum, Villa del Foro VI, 58, p. 152 (*locus*).
Forum Cornelii II, 18, p. 46.
Fossombrone VI, 56, p. 151.
Francie III, 35, p. 75; IV, 1, p. 77; V, 2, p. 103; VI, 35, p. 141.
Francion, *magister militum* III, 27, p. 70.
Francique I, 25, p. 27.
Francs I, 21, 27, p. 25, 35; II, 2, 4, 6, 10, p. 37-40, 42; III, 3, 9-11, 13, 17, 21-22, 29, 31, 34-35, p. 56, 60-61, 63, 65, 67, 70-75; IV, 1, 3, 7, 11, 13, 15, 24, 28, 30-31, 40, 45, p. 77, 79, 81-82, 85-88, 95, 97; V, 2, 4-5, 32, p. 105, 107-108, 118; VI, 2, 16, 23, 37, 42, 46, 53-54, 58, p. 127, 133-134, 136, 142, 144, 146, 149, 153.
Frea, *femme de Wotan* I, 8, p. 17.
Frioul, Frioulans II, 14, p. 45; IV, 18, 37-39, 50, p. 83, 90, 94-95, 100; V, 17, 19, 21-23, 28, 39, 41, p. 113-116, 123, 125; VI, 3, 24, 26, 45, 56, p. 128, 136-138, 145-146, 151.
Fucin, *lac* II, 20, p. 47.

Gaidoald, *duc de Trente* IV, 10, 27, p. 81, 86.
Gaiduald, *duc de Brescia* VI, 50, p. 148.
Gaidulf, *duc de Bergame* IV, 3, 13, p. 77-78, 82.
Gaila, *fille de Gisulf II duc du Frioul* IV, 37, p. 90.
Galates, Galatie II, 23, p. 49.
Galice I, 6, p. 16.
Gallicinus, *patriarche de Constantinople, 693-705* VI, 31, p. 139.
Gallicinus, *patrice* IV, 12, 20, 25, p. 81, 84, 86.
Gallogrecs II, 23, p. 49.
Gambara, *mère d'Ibor et Aio* I, 3, 7-8, p. 14, 17.
Garde, *Benaco, lac* II, 2, 14, p. 38, 44.
Gargan, *mont; Saint-Michel-du-Mont-Gargan* IV, 46, p. 98.
Garibald *I^er^, duc des Bavarois* I, 21, p. 25; III, 10, 30, p. 60, 71-72.
Garibald *II, duc des Bavarois* IV, 39, p. 95.
Garipald, *duc de Turin* IV, 51, p. 100-102.

Gaule(s) I, 1, p. 13; II, 2, 13, p. 37, 44; III, 1, 3-6, 8, 17, 21, p. 55-59, 65, 67; IV, 1, 11, 24, 41, p. 77, 81, 85, 96; V, 32-33, p. 118; VI, 2, 16, 23, 46, 54, p. 127, 133, 136, 146, 149.
Gaule belgique I, 5, p. 15.
Gaule cisalpine II, 23, p. 48-49.
Gaule transalpine II, 23, p. 49.
Gelismer, *roi des Vandales* I, 25, p. 27.
Gemona IV, 37, p. 90 (*castrum*).
Gênes II, 16 (*civitas*), 25 (*urbs*), p. 45, 49.
Georges, *saint; Saint-Georges de Cornate* VI, 17, p. 134.
Georges, *patriarche de Constantinople, 678-683* VI, 4, p. 128.
Gépides I, 21, 23-24, 27, p. 25-27, 35; II, 26, p. 50.
Germain, *saint, patriarche de Constantinople, 715-730* VI, 49, p. 147.
Germanie I, 1, 4, 9, 15, p. 13-14, 18, 21.
Germanique I, 25, p. 27.
Gètes II, 1, p. 37.
Gisa, *fille de Grimoald I^er^*, V, 8, p. 109.
Gisa, *femme de Feletheus* I, 19, p. 22.
Giselperge, *femme de Grégoire duc de Bénévent* VI, 55, p. 150.
Giselpert, *duc de Vérone, vers 745-vers 762* II, 28, p. 52.
Gisulf *I^er^*, *duc de Bénévent, 689-vers 706* V, 25, p. 116; VI, 2, 27, 39, p. 127, 138, 143.
Gisulf *II, duc de Bénévent, 742-751* VI, 50, 55, 57, p. 148, 150, 152.
Gisulf *I^er^*, *duc du Frioul, 569-vers 581* II, 9, 32, p. 42, 53.
Gisulf *II, duc du Frioul, vers 590-610* IV, 18, 27, 33, 37-39, p. 83, 86, 88, 90-91, 94-95.
Giuliano *voir San Giuliano*.
Godan, Wotan I, 8-9, p. 17-18.
Godehoc *voir Gudeoc*.
Godepert, Godipert, *roi des Lombards, 661-662* IV, 51, p. 100-102; V, 1, p. 103; VI, 18, p. 134.
Godescalc, Gotscalc, *duc de Bénévent, 739/740-742* VI, 56-57, p. 151-152.
Goland I, 13, p. 19.
Gontran, *roi des Francs, 561-592* II, 10, p. 42; III, 3, 34, p. 56, 74; IV, 11, p. 81.
Gothique I, 25, p. 27.
Goths I, 1, 25, p. 13, 27; II, 1-2, 5, p. 37, 39-40; III, 11, 21, 28, p. 61, 67, 70; IV, 21, p. 85.

Gotscalc *voir Godescalc.*
Grado II, 10, p. 42; III, 26, p. 69; IV, 4, 33, p. 78, 88-89; V, 17, p. 113.
Grasulf, *duc du Frioul, 625-vers 653* IV, 39, 50, p. 95, 100; V, 17, p. 113.
Grauso, *de Brescia* V, 38-39, p. 121-123; VI, 6, p. 130.
Grèce I, 9, p. 18; VI, 57, p. 152.
Grecs II, 5, 20, 23, p. 40, 47, 49; III, 15, p. 64; IV, 46, p. 98; V, 7, 10-11, 16, p. 109-111, 113.
Grégoire, *Ier, saint, pape, 590-604* I, 26, p. 28; III, 13, 20, 23-25, p. 63, 67-69; IV, 5, 8-9, 18-19, 29, p. 78-80, 83-84, 87.
Grégoire *II, saint, pape, 715-731* VI, 40, p. 143-144.
Grégoire, *duc de Bénévent, vers 732-739/740* VI, 55-56, p. 150-151.
Grégoire, *patrice* IV, 38, p. 94.
Grégoire, *saint, évêque de Tours, 573-594* III, 1, p. 55; *Histoire des Francs* III, 29, 34, p. 71, 74.
Grenoble III, 8, p. 59 (*civitas*).
Grimoald *Ier, duc de Bénévent, 646/647, puis roi des Lombards, 662-671* IV, 37, 39, 43-44, 46, 51, p. 90-92, 95, 97-98, 100-102; V, 1-5, 7-10, 16-17, 19-22, 25-29, 32-33, p. 103-110, 113-119; VI, 18, p. 134.
Grimoald *II, duc de Bénévent, 687-vers 689* V, 25, p. 116; VI, 2, p. 127.
Grippo, *ambassadeur franc à Constantinople* III, 31, p. 72-73.
Gudeoc, Godehoc, *roi des Lombards* I, 18, 20, p. 22-23.
Gudescalc, *gendre d'Agilulf* IV, 20, p. 84.
Gumperge *fille d'Aurona* VI, 50, p. 148.
Gumpert, *frère d'Aripert II,* VI, 35, p. 141.
Gundeperge, *femme de Rodoald* IV, 47, p. 98; V, 40, p. 124.
Gundoald, *duc d'Asti, † vers 612* III, 30, p. 72; IV, 40, 48, p. 95, 99.
Gungingi, *famille lombarde* I, 14, p. 20.
Guntrut, *femme de Liutprand* VI, 43, p. 145.

Hadrien, *saint; Saint-Hadrien, Pavie* VI, 58, p. 153.
Hadrien, *saint, abbé de Canterbury, † 710* V, 30, p. 117.
Hadrien, *évêque de Pola* III, 26, p. 70.
Hannibal II, 18, p. 46.
Helias, *patriarche d'Aquilée, 571-587* III, 14, 20, 26, p. 64, 67, 69.
Helmechis, *assassin d'Alboin* II, 28-30, p. 51-53.

Heraclianus, *père d'Heraclius* IV, 36, p. 90.
Héraclion, *empereur, 641* IV, 49, p. 99.
Heraclius, *empereur, 610-641* IV, 36, 49, p. 90, 99.
Hercule II, 22, p. 48.
Herfemar VI, 51, p. 149.
Hermelinde, *femme de Cunipert* V, 37, p. 120-121.
Herménegild, *fils de Léovigild* III, 21, p. 67.
Hérules I, 1, 19-21, p. 13, 22-25; II, 3, p. 38.
Hérulie I, 20, p. 24.
Hildechis, *fils de Tato* I, 21, p. 25.
Hildehoc, *roi des Lombards* I, 18, p. 22.
Hildeprand, *roi des Lombards, 736-744* VI, 54-55, p. 150-151.
Hildéric, *duc de Spolète, 739* VI, 55, p. 150-151.
Hilpéric, *Chilpéric, roi des Francs, 561-584* II, 10, p. 42; III, 10, 13, p. 60, 63; IV, 4, p. 78.
Honorat, *saint, archevêque de Milan* II, 25, p. 49.
Horontius, *évêque de Vicence* III, 26, p. 69.
Horrea VI, 27, p. 138 (*locus*).
Hospitius, *saint* III, 1-2, p. 55-56.
Huns I, 27, p. 35; II, 7, 10, p. 41-42; IV, 11-12, 26, 37, p. 81, 86, 90; *voir Avars*.

Ibor, *chef des Winniles* I, 3, 7, 14, p. 14, 17, 19.
Illyricum I, 1, p. 13.
Imola II, 18, p. 46 (*castrum*).
Ingenuinus, *évêque de Sabiona* III, 26, 31, p. 69, 73.
Ingonde, *femme d'Herménegild* III, 21, p. 67.
Invillino / Iblingen IV, 37, p. 90 (*castrum*).
Ionienne II, 22, p. 48.
Irpino VI, 27, p. 138 (*oppidum*)
Isernia II, 20, p. 47 (*urbs*); V, 29, p. 117 [*civitas*].
Ister, *fl.* II, 14, p. 45.
Istrie I, 6, p. 17; II, 14, p. 45; III, 26-27, p. 69-70; IV, 24, 40, p. 85-86, 95; V, 12, p. 112; VI, 3, p. 128.
Ita, *fille de Grimoald I^er* IV, 46, p. 98.
Italie I, 1, 5, 19, 25, p. 13, 15, 22, 27; II, 1-10, 13, 15-24, 26, 28, 31-32, p. 37-43, 45-51, 53-54; III, 3-6, 8-9, 12, 17, 22-23, 29-32, p. 56-60, 62, 65, 67-68, 70, 72-74; IV, 10, 37, 41-42, p. 81, 92-93, 96; V, 2, 5-6, 12, 29, 33, p. 103, 105, 107-108, 112, 117, 119; VI, 4, 29, 34-35, 54, p. 128, 139-141, 150.

Italus, *chef des Sicules* II, 24, p. 49.

Jean *l'Évangéliste* II, 13 (*Saints-Paul-et-Jean, Ravenne*), 27 (*porte Saint-Jean, Pavie*), p. 43, 50.
Jean, *diacre, futur Jean V, 685-686* VI, 4, p. 128.
Jean *VI, pape, 701-705* VI, 27, p. 138.
Jean *III, archevêque de Ravenne, 578-595* III, 19, 26, p. 66, 69; IV, 10, p. 81.
Jean, *saint, évêque de Bergame, vers 670-vers 700* VI, 8, p. 131.
Jean, *évêque de Celeia* III, 26, p. 70.
Jean, *évêque de Parenzo* III, 26, p. 69-70.
Jean, *évêque de Porto* VI, 4, p. 128.
Jean, *moine de Saint-André-au-Celius* III, 25, p. 69.
Jean, *de Conza, usurpateur de l'empire* IV, 34 p. 89.
Jean, *ex-consul* I, 25, p. 27.
Jean-Baptiste, *saint* IV, 47, p. 98; V, 6, p. 108; Saint-Jean de Monza IV, 21, 27, 47, p. 84, 86, 98-99; V, 6, p. 108; Saint-Jean de Pavie IV, 47, p. 99; V, 40-41, p. 124-125; Saint-Jean de Turin IV, 51, p. 102.
Jérusalem I, 5, p. 15; III, 34, p. 75 (*Saint-Sépulcre*); IV, 36, p. 90.
Jésus VI, 4, p. 128-129.
Jules César II, 14, p. 45.
Junior, *évêque de Vérone* III, 26, p. 69.
Jupiter II, 24, p. 49.
Justin *II, le Jeune, empereur, 565-578* II, 4, p. 39; III, 11-12, p. 61-62.
Justinien *I^er^, empereur, 527-565* I, 25, p. 27; II, 4, p. 39; VI, 14, p. 132.
Justinien *II, empereur, 685-695 et 705-711* VI, 11-12, 31-32, p. 131-132, 139-140.
Justinien, *neveu de Justin II* III, 12, p. 62-63.

Lagare III, 9, p. 60.
Laino II, 17, p. 46.
Lamissio, *roi des Lombards* I, 15, 17-18, p. 20-22.
Landari, *duc du Frioul sous Grimoald I^er^* V, 24, p. 116.
Lario, *lac* V, 38, p. 121.
Lata, *via* VI, 36, p. 142.
Latium II, 24, p. 49.
Laurent, *évêque de Belluno* III, 26, p. 70.

Lauriana VI, 45, p. 145 (*locus*).
Léandre, *évêque de Séville, 579-599* III, 21, p. 67.
Lech, *fl.* II, 13, p. 43.
Léon, *Leontius, empereur, 695-698* VI, 12-13, 31, p. 132, 139.
Léon *III, empereur, 717-741* VI, 41, 49, p. 144, 147.
Léovigild, *roi des Wisigoths, 568-586* III, 21, p. 67.
Lethu, *roi des Lombards* I, 18, p. 22.
Leupchis, *trisaïeul de Paul Diacre* IV, 37, p. 92.
Leuthaire, *duc franc* II, 2, p. 38.
Ligurie II, 4, 15-16, 18, 23, 25-26, p. 38, 45-46, 48-50; III, 23, p. 68; VI, 24, p. 136.
Liri, *fl.* I, 26, p. 30.
Lithinges I, 21, p. 25.
Liutpert, *roi des Lombards, 700-702* VI, 17-20, p. 134-135.
Liutprand, *roi des Lombards, 713-744* VI, 22, 35, 38, 43-45, 48-51, 53-58, p. 135-136, 141-143, 145, 147-153.
Livenza, *fl.* V, 39, p. 123.
Lodi V, 2, p. 103 (*civitas*); VI, 20, p. 135.
Lombards I, 1, 9-17, 19-24, 27, p. 13, 18-26, 35-36; II, 1, 5-7, 9-10, 13, 26-32, p. 37, 39-43, 50, 52-54; III, 1-6, 8-9, 11, 13, 16-20, 22, 27-35, p. 55-61, 64-67, 70-76; IV, 6, 8-9, 17, 22-25, 28-30, 32, 37, 40-43, 47-48, 51, p. 78-80, 83, 85-88, 90-92, 95-101; V, 2, 5-7, 10-11, 19, 21, 33-34, 36, 38, p. 103, 107-109, 111, 113-114, 118-121; VI, 1, 17-18, 24, 28, 35, 40, 45, 48, 51, 54-55, p. 127, 134, 137-138, 141, 144-145, 147-150; L. de Bénévent VI, 40, p. 144; L. du Frioul VI, 45, p. 145; L. de Spolète, de Tuscie VI, 49, p. 147; *voir Bards*.
Lomello III, 35, p. 76 (*oppidum*).
Longin, *préfet d'Italie* II, 5, 29-30, p. 40, 52-53.
Lopichis, *arrière-grand-père de Paul Diacre* IV, 37, p. 93.
Loup, *duc du Frioul, 662/663* V, 17-20, 22, 25, p. 113-116.
Lucanie II, 17, 21, p. 46, 48.
Luceoli IV, 8 (*civitas*), 34 (*castrum*), p. 79, 89.
Lucera II, 21, p. 48 (*urbs*); V, 7, p. 108 (*civitas*).
Luni IV, 45, p. 97 (*urbs*).
Luxeuil IV, 41, p. 96.

Macaire, *évêque d'Antioche* VI, 4, p. 128.
Machoa III, 8, p. 59 (*villa*).
Malcus, *évêque de Dalmatie* IV, 29, p. 87.
Le Mans VI, 2, p. 127.

Mansuetus, *saint, archevêque de Milan* VI, 4, p. 129.
Mantoue II, 14, 23, p. 44, 48; IV, 28, p. 86.
Marano III, 26, p. 69.
Marcel, *saint; Saint-Marcel, Chalon-sur-Saône* III, 34, p. 75.
Marc, *poète* I, 26, p. 34.
Marenca, porte de Pavie IV, 48, p. 99.
Marianus, *Marinianus, archevêque de Ravenne, 595-618* IV, 10, p. 81.
Marie, *sainte* VI, 14, p. 132; *Sainte-Marie, Rome (le Panthéon)* IV, 36, p. 89; V, 11, p. 111; *Sainte-Marie « aux Perches », Pavie* V, 34, p. 119; VI, 55, p. 151; *S. Maria Teodota, Pavie* V, 37, p. 121.
Marseille III, 8, p. 59 (*urbs*).
Marses II, 20, p. 47.
Martine, *impératrice* IV, 49, p. 99.
Martyrs, *Sainte-Marie-et-tous-les-martyrs, Rome (le Panthéon)* IV, 36, p. 89; V, 11, p. 111.
Masane, *femme de Cleph roi des Lombards* II, 31, p. 53.
Maures I, 25, p. 27.
Maurice, *empereur, 582-602* III, 15, 17, 22, 29, 31, p. 64-65, 67, 70, 73; IV, 26, 29, 36, p. 86-87, 89.
Maurice, *duc lombard* IV, 8, p. 79.
Mauringe I, 11, 13, p. 18-19.
Maxence, *évêque de Zuglio* III, 26, p. 70.
Mecetius, *Mezetius usurpateur de l'empire* V, 12, 30, p. 112, 117.
Medaria IV, 38 p. 94 (*locus*).
Mellite, *saint, évêque de Londres puis archevêque de Canterbury* III, 25, p. 69.
Meltina /Mölten III, 31, p. 73 (*castrum*).
Mercure I, 9, p. 18.
Metz II, 10, p. 42; VI, 16, p. 134.
Mezetius *voir Mecetius.*
Michel, *saint* V, 41, p. 125; *Saint-Michel-au-Mont-Gargan* IV, 46, p. 98; *Saint-Michel de Pavie* V, 3, p. 107; VI, 51, p. 149.
Milan II, 15, 23, 25, p. 45, 49; III, 31 (*urbs*), 35, p. 73, 76; IV, 12, 21, 28, 30, 51 (*civitas*), p. 81, 85-86, 88, 100, 102; VI, 4, 29, p. 129, 139.
Milvius, *pont* VI, 36, p. 142.
Mimulf, *duc de San Giuliano* IV, 3, p. 77.
Mincio, *fl.* II, 14, p. 44.
Mitola, *comte de Capoue* V, 9, p. 110.

Monselice II, 14, p. 44 (*civitas*); IV, 25, p. 86 (*castrum*).
Mont *voir Bardone, Cassin, Gargan, Roi.*
Monteveglio II, 18, p. 46 (*civitas*); VI, 49, p. 147 (*castrum*).
Monza IV, 21, 25, 27, 47, p. 84-86, 99; V, 6, p. 108.
Mummulus, *dit Eunius, patrice franc* III, 4-6, 8, p. 57-60.
Munichis VI, 24, p. 137.
Mustiascalmes III, 4, p. 57.

Nanno III, 9, p. 60.
Naples I, 19, p. 22; II, 5 (*civitas*), 17 (*urbs*), p. 40, 46; IV, 34 (*civitas*), p. 89; V, 7, 9-11, p. 109-111; VI, 40, p. 144.
Narbonne VI, 54, p. 149.
Narni VI, 48, p. 147 (*civitas*).
Narsès, *patrice* II, 1-5, 11, 26, p. 37-40, 43, 50; III, 11-12, 27, p. 61-62, 70.
Natisone, *fl.* V, 23, p. 115.
Néron II, 16, p. 45.
Nice III, 1, 6 (*urbs*), p. 55, 58.
Nicée VI, 36, p. 142 (*civitas*).
Nimis, *castrum* IV, 37, p. 90; V, 22, p. 115.
Noé III, 23, p. 68.
Noël I, 5, p. 15; VI, 9, p. 131.
Norcia I, 26, p. 29.
Norique(s) I, 19, p. 22; II, 26, p. 50; III, 30, p. 72.
Novare VI, 18, p. 134.
Numa I; 26, p. 30.
Nursie II, 18, 20, p. 46-47.

Odoacre, *roi des Ruges, des Hérules et des Turcilinges* I, 19, p. 22; II, 3, p. 38.
Oderzo, *civitas* IV, 38, 45, p. 94, 97; V, 28, p. 116.
Olo, *duc franc* III, 31, p. 73.
Olonna VI, 58, p. 152.
Ombrie II, 16, 18, 20, p. 45-47.
Orba, *forêt* V, 37, 39, p. 121-122; VI, 58, p. 152.
Orléans, *civitas* II, 10, p. 42; VI, 2, 35, p. 127, 141.
Orte IV, 8, p. 79 (*civitas*).
Orvieto IV, 32, p. 88 (*civitas*).
Osimo VI, 49, p. 147.
Osoppo II, 13, p. 43; IV, 37, p. 90 (*castrum*).
Otrante II, 21, p. 48 (*urbs*).

Ours, *duc de Ceneda* VI, 24, p. 137.

Padoue, *civitas* II, 14, p. 44; IV, 23, p. 85.
Paestum II, 17, p. 46.
Palatiale, *porte de Pavie* V, 36, p. 120.
Paldo, *saint, fondateur de Saint-Vincent-au-Volturne* VI, 40, p. 144.
Pannonie I, 22, p. 25; II, 1, 7-9, 14, p. 37, 41, 44; III, 30, p. 72; IV, 11, 37, p. 81, 92.
Pannoniens II, 26, p. 50.
Panthéon IV, 36, p. 89; V, 11, p. 111.
Paradis V, 31, p. 118.
Parenzo III, 26, p. 69-70.
Parme II, 18, p. 46 (*urbs*); IV, 20 (*civitas*), 28, p. 84, 87.
Paul, *saint* II, 23, p. 49; *Saints-Paul-et-Jean, Ravenne* II, 13, p. 43; *Saint-Paul, Rome* IV, 19, p. 84.
Paul, *patriarche de Constantinople, 641-654* VI, 4, p. 128.
Paul, *patriarche d'Aquilée, 557-569* II, 10, 25, p. 42, 49.
Paul, *patrice* VI, 49, p. 147.
Paul *Diacre* IV, 37, p. 94.
Pavie II, 15, 23, 26-27, 31-32, p. 45, 49-50, 53; III, 31, 35, p. 74-75; IV, 3, 8, 13, 31, 41-42, 47-48, 51, p. 78-79, 82, 88, 96, 99-101; V, 1, 16, 18, 23, 33-34, 36-41, p. 103, 113, 115, 118-125; VI, 3-6, 19, 29, 35, 38, 58, p. 128-130, 135, 139, 141, 143, 152-153.
Pélage *II, pape, 578-590* III, 20, 24, 26, p. 67-69.
Pemmo, *duc du Frioul, 701/712-vers 738* VI, 26, 45, 51, p. 138, 145-146, 148-149.
Penne II, 19, p. 47.
Pentapole II, 19, p. 47; VI, 49, 54, 56, p. 147, 150-151.
Pépin *de Herstal* VI, 37, 42, p. 142, 144.
Pépin *le Bref* VI, 53, p. 149.
Perches, *Sainte-Marie « aux P. », Pavie* V, 34, p. 119; VI, 55, p. 151.
Perctarit, *roi des Lombards, 661-662 et 671-688* IV, 51, p. 100-102; V, 2-4, 32-33, 35-37, p. 103-107, 118-120; VI, 2, p. 127.
Père, *Dieu* I, 25, p. 28; IV, 42, p. 96; *voir Dieu.*
Peredeo, *meurtrier d'Alboin* II, 28, 30, p. 51, 53.
Peredeo, *duc de Vicence* VI, 54, p. 150.
Pérouse II, 16, p. 45; IV, 8, p. 79 (*civitas*); VI, 54, p. 150.

Perse IV, 50, p. 99.
Perses I, 25, p. 27; III, 12, p. 63; IV, 36, 50, p. 90, 99-100.
Persiceta VI, 49, p. 147 (*castrum*).
Pescara, *fl.* II, 19-20, p. 47.
Petronax, *saint, abbé du Mont-Cassin* VI, 40, p. 143-144.
Philippique, *dit Bardane, empereur, 711-713* VI, 31-32, 34, 36, p. 139-140, 142.
Phocas, *empereur, 602-610* IV, 26, 29, 35-36, p. 86-87, 89-90.
Piave, *fl.* II, 12, p. 43.
Picenum II, 19-20, p. 47.
Pierre, *saint* VI, 15, p. 133; *Saint-Pierre « du dehors », Bénévent* VI, 1, p. 127; *Saint-Pierre, Rome* IV, 19, p. 84; V, 11, 31, p. 111, 118; VI, 15, 34, p. 133, 140; *Saint-Pierre-aux-Liens, Rome* VI, 5, p. 129; *porte Saint-Pierre, Rome* VI, 36, p. 142; *Saint-Pierre-au-Ciel-d'Or, Pavie* IV, 31, p. 88; VI, 58, p. 152.
Pierre, saint, *évêque de Pavie, 736-751* VI, 58, p. 153.
Pierre *le Diacre, saint* IV, 5, p. 78.
Pierre, *patriarche de Constantinople, 655-666* VI, 4, p. 128.
Pierre, *patriarche d'Aquilée, 698-711-713* VI, 33, p. 140.
Pierre, *évêque d'Altino* III, 26, p. 69.
Pierre, *duc du Frioul sous Aistolf* VI, 24, p. 137.
Pierre, *chantre de Pavie* IV, 31, p. 88.
Pierre, *nom de baptême de Cedoal* VI, 15, p. 133.
Pierres, *Champ de* III, 8, p. 59.
Pilleum VI, 54, p. 150 (*vicus*).
Plaisance II, 18, p. 46; IV, 51, p. 101; V, 39, p. 123.
Pléiades VI, 9, p. 131.
Pline l'Ancien I, 2, p. 14.
Pô, *fl.* II, 18, p. 46; III, 18, p. 65; V, 7, p. 109; VI, 1, p. 127.
Poitiers II, 13, p. 44.
Pola III, 26, p. 70.
Pont VI, 12, 31, 34, p. 132, 139-140.
Porto VI, 4, p. 128.
Potium VI, 51, p. 148 (*castellum*).
Prasini, *faction du cirque à Constantinople* IV, 36, p. 89.
Priscien *de Césarée* I, 25, p. 28.
Priscus, *patrice* IV, 26, p. 86.
Probinus, *patriarche d'Aquilée, 570-571* II, 25, p. 49; III, 14, p. 64.
Probus, *abbé* IV, 9, p. 79.
Provence III, 3, p. 56; V, 5, p. 107; VI, 54, p. 149.

Puniques II, 18, p. 46.
Pyrrus, *patriarche de Constantiniople, 639-641* VI, 4, p. 128.

Radoald, *duc de Bénévent, 641/642-646/647* IV, 37, 39, 43-44, 46, p. 90-91, 95, 97-98.
Ragilo, *comte de Lagare* III, 9, p. 60.
Ragimpert, Raginpert *roi des Lombards, 700-701* IV, 51, p. 101; VI, 18, 35, p. 134, 141.
Ragimpert, *gouverneur d'Orléans* VI, 35, p. 141.
Raginfrid, *maire du palais* VI, 42, p. 144.
Ragogna, *castrum* II, 13, p. 43; IV, 37, p. 90; VI, 3, p. 128.
Raniconde, *femme de Waccho* I, 21, p. 25.
Ranigonde, *femme de Romuald II duc de Bénévent* VI, 50, p. 148.
Raoul, *roi des Hérules* I, 20, p. 23-24.
Ratchait, *fils de Pemmo duc du Frioul* VI, 26, 51, p. 138, 148.
Ratchis, *roi des Lombards, 744-749* II, 28, p. 51; IV, 38, p. 94; VI, 26, 51-52, 56, p. 138, 148-149, 151.
Ratperge, *femme de Pemmo duc du Frioul* VI, 26, p. 138.
Ratpot, *Radbod, roi des Frisons, vers 689-719* VI, 37, p. 142.
Ravennates VI, 44, p. 145.
Ravenne II, 13, 18-19, 26, 29, p. 43, 46-47, 50, 52; III, 18-19, 26-27, p. 65-66, 69-70; IV, 4, 8, 10, 14, 20, 23, 25, 28, 34, 42, 45, p. 78-79, 81-82, 84-87, 89, 96-97; VI, 3, 11, 49, 54, p. 128, 132, 147, 150.
Reggio *de Calabre* II, 17, p. 46; III, 32, p. 74; V, 11, p. 111.
Reggio *d'Émilie* II, 18, p. 46.
Reno, *fl.* IV, 4, p. 78.
Rètes II, 15, p. 45; VI, 21, p. 135.
Rétie II, 15, p. 45.
Rhin, *fl.* I, 1, p. 13; VI, 37, p. 142.
Rhône, *fl.* III, 6, p. 58.
Rienz, *fl.* II, 13, p. 43.
Rieti II, 20, p. 47.
Riez III, 5, p. 57.
Rimini II, 23, p. 48; VI, 54, p. 150.
Rodanus, *duc lombard* III, 8, p. 59-60.
Rodelinde, *femme d'Audoin* I, 27, p. 35.
Rodelinde, *femme de Perctarit* IV, 51, p. 102; V, 33-34, p. 119.
Rodoald, *roi des Lombards, 652* IV, 47-48, p. 98-99.
Rodoald, *duc du Frioul sous Grimoald* V, 24, p. 116; VI, 3, p. 128.

Roi, *Mont du* II, 8, p. 41.
Romain, *saint; Saint-Romain, Pavie* VI, 6, p. 130.
Romain, *patrice et exarque* III, 26, p. 69; IV, 8, 12, p. 79, 81.
Romain(e, s) I, 1, 4, 25, p. 13-14, 27; II, 1, 4-5, 26, 31-32, p. 37, 39-40, 50, 53-54; III, 12-13, p. 61, 63; IV, 3, 8, 16, 22, 28, 32-33, 36, 38, 42, 45, p. 78-79, 82, 85-86, 88-90, 94, 96-98; V, 11, 27-28, 30-31, 37, p. 111, 116-117, 120; VI, 11-12, 27-28, 40, 44, 49, 51, 54, 56, p. 131-132, 138, 144-145, 147-148, 150-151.
Rome I, 25-26, p. 28-29; II, 5, 11, 16-20, 26, p. 40, 43, 45-47, 50; III, 11, 19-20, 24, p. 61, 66-68; IV, 8, 10, 17, 34, 45, p. 79, 81, 83, 89, 98; V, 11, 13, p. 111-112; VI, 5, 11, 15, 28-29, 31-32, 34, 36-37, 40, 44, 55, p. 129, 132-133, 138-140, 142-143, 145, 150-151.
Romilda, *femme de Gisulf II duc du Frioul* IV, 37, p. 90-92.
Romuald *I^er^, duc de Bénévent* IV, 46, 51, p. 98, 101; V, 7-8, 10, 16, 25, 29, p. 108-111, 113, 116-117; VI, 2, p. 127.
Romuald *II, duc de Bénévent* VI, 2, 39, 50, 55, p. 127, 143, 148, 150.
Romulus II, 23, p. 49; VI, 15, p. 133.
Rosemonde, *femme d'Alboin* I, 27, p. 35; II, 28-30, p. 51-53.
Rotalianus III, 9, p. 60 (*campus*).
Rotcari VI, 54, p. 150.
Rothari, *roi des Lombards, 636-652* I, 21, p. 25; IV, 42, 45, 47, p. 96-98; V, 33, p. 118.
Rothari, *parent de Liutprand* VI, 38, p. 142-143.
Rotharit, *duc de Bergame* VI, 18-20, p. 134-135.
Ru des Francs V, 5, p. 108.
Ruges I, 1, 19, p. 13, 22.
Rugiland I, 19, p. 22.
Rumetrude, *fille du roi Tato* I, 20, p. 23.
Rustique, *évêque de Trévise* III, 26, p. 69.

Sabine II, 19, p. 47.
Sabiona / Säben III, 26, 31, p. 69, 73.
Saburrus V, 10, p. 110-111.
Sacré IV, 37, p. 91 (*campus*).
Sagesse, *Sainte-Sagesse, Constantinople voir Sophie.*
Salarius, *pont* VI, 49, p. 147.
Salento II, 21, p. 48.
Salerne II, 17, p. 46 (*urbs*).

Salinga, *femme de Waccho* I, 21, p. 25.
Salorno III, 9, p. 60 (*locus*).
Samnium II, 20-21, p. 47-48.
Samnites II, 20, p. 47; IV, 44, 46, p. 97-98; VI, 2, 39, p. 127, 143.
Samson II, 30, p. 53.
San Giuliano IV, 3, p. 77.
Sangro, *fl.* V, 8, p. 110.
Sardaigne II, 22, p. 48; V, 12, p. 112; VI, 48, p. 147.
Sarde, *fils d'Hercule* II, 22, p. 48.
Sardi III, 30, p. 72 (*campus*).
Sarmates II, 26, p. 50.
Sarrasins V, 13, p. 112; VI, 10-11, 36, 46-48, 54, p. 131, 142, 146-147, 149-150.
Saturne II, 24, p. 49.
Sauveur VI, 49, p. 147; *Saint-Sauveur, Pavie* IV, 48, p. 99; V, 37, p. 120; VI, 17, 35, p. 134, 141; *chapelle Saint-Sauveur au palais de Pavie* VI, 58, p. 152.
Savin, *saint; Saint-Savin près de Spolète* IV, 16, p. 82-83; *Saint-Savin, Pavie* VI, 58, p. 153.
Savin, *sous-diacre* IV, 19, p. 84.
Savinianus, *pape, 604-606* IV, 29, p. 87.
Savone II, 16, p. 45 (*civitas*).
Saxons I, 27, p. 36; II, 6, p. 40; III, 5-7, p. 57-59; IV, 31, p. 88; V, 32-33, 37, p. 118, 120; VI, 15, 28, 37, p. 132, 139, 142.
Scandinavie I, 1-2, 7, 14, p. 13-14, 17, 19.
Scauniperge, *femme de Gisulf II duc de Bénévent* VI, 55, p. 150.
Scilla I, 6, p. 16.
Scolastique, *sainte*; *Sainte-Scolastique* VI, 2, p. 127-128.
Scolastique, *patrice et exarque* VI, 34, p. 140.
Scoltenna, fl. IV, 45, p. 97.
Scoringe I, 7, 10, p. 17-18.
Scritobini I, 5, p. 15.
Scythie V, 2, p. 103.
Sébastien, *saint* VI, 5, p. 129.
Secundus *de Non* III, 29, p. 71; IV, 27, 40, p. 86, 95.
Seigneur II, 7, p. 41; III, 1, 11-12, 24, 34, p. 55, 61-62, 69, 75; V, 6, 34, 38, 41, p. 108, 119, 121, 125; VI, 58, p. 152-153.
Sele, *fl.* II, 17, p. 46.

Senigallia II, 23, p. 48.
Seno, *diacre* V, 40-41, p. 123-125.
Sens II, 23, p. 48 (*urbs*).
Sepino V, 29, p. 117 [*civitas*].
Séquanie I, 6, p. 16.
Serenus, *patriarche d'Aquilée, vers 720* VI, 33, 45, p. 140, 145.
Serge *I^er^, saint, pape, 687-701* VI, 14-15, p. 132-133.
Sesuald V, 7-8, p. 109.
Sévère, *patriarche d'Aquilée, 587-607* III, 26, p. 69; IV, 33, p. 88.
Sévère, *évêque de Trieste* III, 26, p. 70.
Séverin, *saint* I, 19, p. 22.
Séville III, 21, p. 67.
Sicile I, 6, p. 16; II, 4, 17, 22, p. 39, 46, 48; III, 21, 32, p. 67, 74; V, 11-14, 30, p. 111-112, 117.
Sicuald VI, 45, p. 145.
Sicules II, 24, p. 49.
Siculus II, 22, p. 48.
Sigebert *I^er^, roi des Francs, 561-575* II, 6, 10, p. 40, 42; III, 6, 10, p. 58, 60.
Sigiprand, *fils du roi Ansprand* VI, 22, p. 135.
Simplicius, *saint, abbé du Mont-Cassin* IV, 17, p. 83.
Sinduald, *roi des Brenti* II, 3, p. 38.
Siponto II, 21, p. 48 (*urbs*); IV, 44, p. 97 (*civitas*).
Sirmiano/Sirmian III, 31, p. 73 (*castrum*).
Sisinnius, *magister militum* III, 8, p. 60.
Slaves IV, 7, 10, 24, 28, 37-40, 44, p. 79, 81, 86, 93-95, 97; V, 22-23, p. 115; VI, 24, 45, 51-52, p. 136, 145, 148-149.
Smaragde, *patrice* III, 18, 26, p. 65, 69; IV, 25, 28, 32, p. 86-88.
Soissons II, 10, p. 42.
Sophie, *sainte; Sainte-Sophie, Constantinople* I, 25, p. 28.
Sophie, *impératrice* II, 5, p. 40; III, 11-12, 15, p. 61, 63-64.
Sora VI, 27, p. 138.
Souabe II, 15, p. 45; III, 30, p. 72.
Spolète II, 16, p. 45; III, 32, p. 74; IV, 16, 50-51, p. 82, 100-101; V, 16, p. 113; VI, 55-58, p. 150-153.
Spolétins VI, 56, p. 151.
Stablicianus, *notaire* IV, 35, p. 89.
Subiaco I, 26, p. 28, 34.
Subo VI, 38, p. 143.

Suèves I, 21, p. 25; II, 6, 26, p. 40, 50; III, 7, 18, p. 58-59, 65.
Suse III, 8, p. 60 (*urbs*).
Sutri IV, 8, p. 79 (*civitas*); VI, 49, p. 147.
Syracuse V, 12-13, p. 112.

Tagliamento, *fl.* II, 13, p. 43.
Tanaro, *fl.* VI, 58, p. 152.
Tannetum II, 2, p. 37 (*locus*).
Tarente II, 21, p. 48 (*urbs*); V, 6-7, p. 108; VI, 1, p. 127.
Tartare I, 26, p. 30.
Taso, *saint, fondateur de Saint-Vincent-au-Volturne* VI, 40, p. 144.
Taso, *duc du Frioul, 610-625* IV, 37-38, p. 90-91, 94; V, 28, p. 116.
Tassilon *I^er^, duc de Bavière, 591-610* IV, 7, 39, p. 79, 95.
Tato, *saint, fondateur de Saint-Vincent-au-Volturne* VI, 40, p. 144.
Tato, *roi des Lombards* I, 20-21, p. 23-25.
Tatzo VI, 19, p. 135.
Terebellus, *roi des Bulgares* VI, 31, p. 139.
Tesimo/Tisens III, 31, p. 73 (*castrum*).
Tessin, *fl.* V, 2, 34, p. 105, 119; VI, 35, p. 141.
Teudelapius, *saint* VI, 58, p. 153.
Teudelapius, *duc de Spolète, 600/601-vers 653* IV, 16, 50, p. 82-83, 100.
Teudo, *duc de Bavière, vers 680-vers 717* VI, 44, p. 145.
Teutpert, *fils de Teudo duc de Bavière* VI, 21, 35, 43, p. 135, 141, 145.
Théodelinde, *femme des rois Authari et Agilulf* III, 30, 35, p. 71-72, 75; IV, 5, 8-9, 21, 25, 40-41, 47-48, p. 78-79, 84, 86, 95, 98-99.
Théodelinde, *mère de Paul Diacre* IV, 37, p. 94.
Théodorade, *femme du roi Ansprand* VI, 22, p. 136.
Théodorade, *femme de Romuald I^er^ duc de Bénévent* V, 25, p. 116; VI, 1, p. 127.
Théodore, *saint, archevêque de Canterbury* V, 30, p. 117.
Théodore, *évêque de Mopsueste* VI, 14, p. 132.
Théodoric, *roi des Ostrogoths, 493-526* II, 27, p. 50; IV, 21, p. 85.
Théodoric, *Thierry II, roi des Francs, 595-613* IV, 11, 13, 28, p. 81-82, 87.

Théodose *III, empereur, 716-717* VI, 36, 41, p. 142, 144.
Théodose, *fils de l'empereur Maurice* IV, 26, p. 86.
Théodote V, 37, p. 121.
Théotokos VI, 14, p. 132.
Theudepert, *Théodebert I^er, roi des Francs, 534-548* I, 21, p. 25; II, 2, p. 37.
Theudepert, *Théodebert II, roi des Francs, 595-612* IV, 11, 15, 28, 30, 40, p. 81-82, 87-88, 95.
Thionville I, 5, p. 15.
Thomas, *diacre* V, 38, p. 121.
Thrace IV, 20, p. 84.
Thuringe II, 10, p. 42; IV, 11, p. 81.
Thuringiens I, 21, p. 25.
Tibère *II, empereur, 574-582* III, 11-13, 15, p. 61-64.
Tibère *III, empereur, 698-704* VI, 13, 31, p. 132, 139.
Tibère, *fils de l'empereur Maurice* IV, 26, p. 86.
Tibère, *fils de l'empereur Justinien II* VI, 32, p. 140.
Tibre, *fl.* III, 24, p. 68; VI, 36, p. 142.
Ticinum II, 15, p. 45.
Tivoli II, 20, p. 47 (*urbs*).
Todi IV, 8, p. 79 (*civitas*).
Tortona II, 16, p. 45.
Totila, *roi des Ostrogoths, 541-552* II, 1, p. 37.
Tours II, 13, p. 43; III, 1, p. 55.
Transamund *I^er, duc de Spolète, 663-703/705* IV, 51, p. 101; V, 16, p: 113.
Transamund *II, duc de Spolète, 719/720-742/744* VI, 44, 55, 57, p. 145, 150-152.
Trente II, 2, 32, p. 38, 53; III, 9-10, 26, 31, p. 60, 69, 73; IV, 1-2, 10, 27, 40, p. 77, 81, 86, 95; V, 36, p. 120 (*civitas, castellum*).
Trentin IV, 1, p. 77.
Trévise II, 12-13, p. 43 (*civitas*); III, 26, p. 69; IV, 3, 45, p. 78, 97; V, 28, 39, p. 116, 123; VI, 45, p. 145.
Trois Chapitres III, 20, 26, p. 67, 69.
Turcilinges I, 1, 19, p. 13, 22.
Turin, *civitas* III, 30, p. 72; IV, 51, p. 100, 102; V, 2, p. 105; VI, 20, p. 135.
Turisindus, *roi des Gépides* I, 23-24, 27, p. 26-27, 35.
Turismodus, *fils de Turisindus* I, 23, p. 26-27.

Tuscie II, 16, 18, 26, p. 45-46, 50; IV, 32, 45, 51, p. 88, 97, 101; V, 27, p. 116; VI, 49, p. 147.
Tyrrhénienne II, 9, 16-17, 22, p. 41, 45-46, 48.

Ulfari, *duc de Trévise* IV, 3, p. 77-78.
Ulysse II, 24, p. 49.
Unulf V, 2-4, p. 103, 105-107.
Urbino II, 18, p. 46 (*civitas*).

Valdobbiadene II, 13, p. 43 (*locus*).
Valence III, 8, p. 59 (*urbs*).
Valérie II, 18, 20, p. 46-47.
Valsugana III, 31, p. 73.
Vandales I, 1, 7, 10, 25, p. 13, 17-18, 27.
Vandalique I, 25, p. 27.
Vénètes VI, 54, p. 150.
Vénètes, *faction du cirque à Constantinople* IV, 36, p. 89.
Vénétie(s) I, 6, p. 17; II, 9, 14, 23, 26, p. 41, 44, 48, 50; III, 23, p. 68; IV, 37, p. 90; VI, 49, p. 147.
Venise II, 14, p. 44.
Verona II, 18, p. 46.
Vérone II, 2, 14 (*civitas*), 28, p. 38, 44, 51-52; III, 23, 26, 30-31, p. 68-69, 72-73; IV, 13, p. 82; VI, 3, 58 (*civitas*), p. 128, 153.
Vésuve VI, 9, p. 131.
Vezzano III, 31, p. 73 (*castrum*).
Vicence II, 14, p. 44 (*civitas*); III, 26, p. 69; V, 23 (*civitas*), 39, p. 115, 123; VI, 54, p. 150.
Victor, *Sestus Aurelius V.* II, 18, p. 46.
Vigile, *pape, 538-555*-III, 26, p. 69; VI, 14, p. 132.
Vincent, *saint; Saint-Vincent-au-Volturne* VI, 40, p. 144.
Vincy VI, 42, p. 144.
Vindemius, *évêque de Cissa* III, 26, p. 69-70.
Virgile I, 6, p. 16; II 23, p. 48.
Vital, *saint; Saint-Vital, Ravenne* III, 19, p. 66.
Vital, *évêque d'Altino* II, 4, p. 39.
Vital, *abbé du Mont-Cassin* V, 17, p. 83.
Vitalianus, *saint, pape, 657-672* V, 11, 30, p. 111, 117.
Volano III, 31, p. 73 (*castrum*).
Volturne, *fl.* VI, 40, p. 144.

Vulturina, Viadana IV, 28, p. 87 (*castrum*).
Vurgundaib I, 13, p. 19.

Waccho, *roi des Lombards* I, 21, p. 25.
Wachilapus, *duc de Spolète, 663-703/705* VI, 30, p. 139.
Walcari VI, 54, p. 150.
Waldrade, *femme de Waccho* I, 21, p. 25.
Wallari, *duc de Bergame* II, 32, p. 53.
Waltari, *roi des Lombards* I, 22, p. 25.
Warnecausus IV, 13, p. 82.
Warnefrit, *père de Paul Diacre* IV, 37, p. 94.
Wechtari, *duc du Frioul sous Grimoald Ier* V, 23-24, p. 115-116.
Wertach, *fl.* II, 13, p. 43.
Widin, *comte goth* II, 2, p. 38.
Wigilinda, *femme de Grimoald II duc de Bénévent* VI, 2, p. 127.
Winniles I, 1, 7-10, p. 13, 17-18.
Winiperge, *femme de Gisulf Ier duc de Bénévent* VI, 2, p. 127.
Wisegarde, *femme de Theudepert Ier roi des Francs* I, 21, p. 25.
Witichis, *Vitigès, roi des Ostrogoths* I, 25, p. 27.
Wotan *voir Godan*.

Zaban, *duc de Pavie* II, 32, p. 53; III, 8, p. 59-60.
Zacharie, *saint, pape, 741-752* VI, 40, p. 144.
Zacharie, *protospathaire* VI, 11, p. 132.
Zangrulf, *duc de Vérone* IV, 13, p. 82.
Zellia IV; 38, p. 94.
Zénon, *saint, Saint-Zénon, Vérone* III, 23, p. 68.
Zotto, *duc de Bénévent, vers 570-590* III, 33, p. 74; IV, 18, p. 83.
Zuchilo, *frère de Waccho* I, 21, p. 25.
Zuglio III, 26, p. 70; VI, 51, p. 148 (*castrum*).

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 5

TRADUCTION 13

- PREMIER LIVRE 13
- DEUXIEME LIVRE 37
- TROISIEME LIVRE 55
- QUATRIEME LIVRE 77
- CINQUIEME LIVRE 103
- SIXIEME LIVRE 127

NOTES 155

BIBLIOGRAPHIE 173

INDEX 179

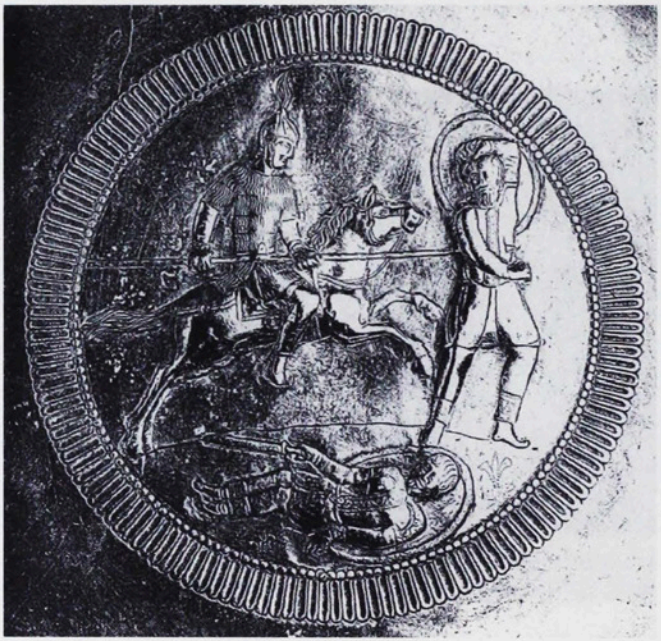
HORS-TEXTE

CARTES

Les étapes de la migration lombarde
L'Italie des VI^e^-VII^e^ siècles

*Les Winniles quittent la Scandinavie. Illustration d'un manuscrit de l'*Histoire des Lombards, *XII^e siècle (Città del Vaticano, Bibl. Apostolica Vaticana, ms. Palat. Lat. 927, f° 134 v.).*

Plaque ornementale du bouclier de parade de Stabio, appartenant à un groupe représentant une scène de chasse. Le cavalier porte une lance. Bronze doré, VII^e siècle (Berne, Bernisches Historisches Museum).



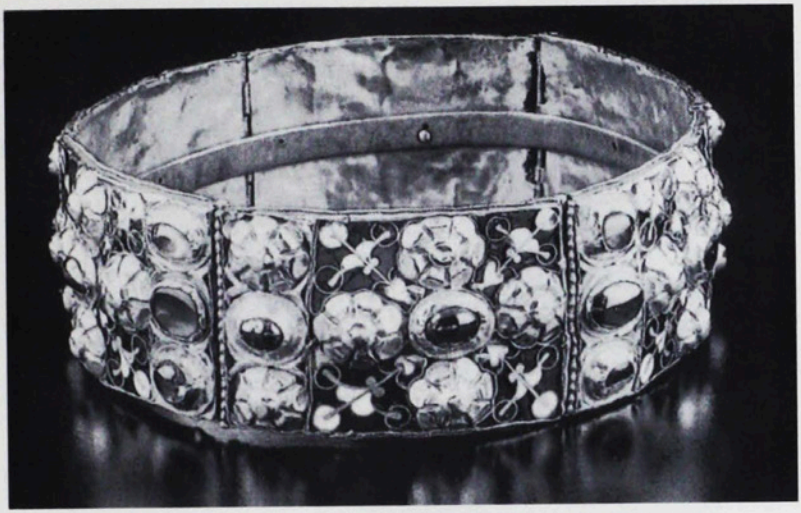
Combat entre un cavalier vêtu d'une armure byzantine, casqué, et un fantassin porteur d'un bouclier; un deuxième fantassin gît à terre. Motif central du plat d'argent du trésor d'Isola Rozza, milieu du VI^e siècle (Vérone, Museo di Castelvecchio)

Le roi Rothari. Illustration d'un manuscrit des lois lombardes copié en Italie centro-méridionale vers le milieu du XI^e^ siècle. Le roi barbu, couronné, trône dans la position du juge au-dessus de personnages pouvant composer l'assistance d'un tribunal (Madrid, Biblioteca Nacional, ms. 413, f° 16r.).

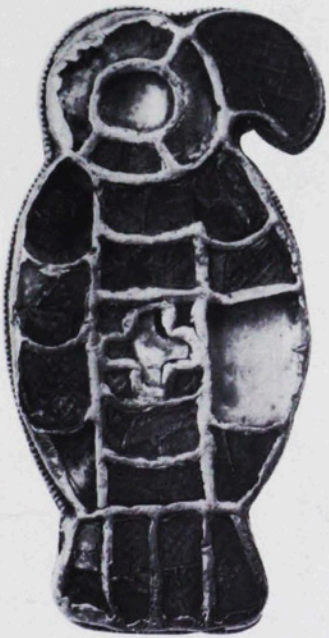
Anneau sigillaire en or, VII^e siècle: l'inscription ANSU + ALDO entoure le buste d'un personnage barbu, volontiers identifié avec le notaire royal Ansoald qui participa à la promulgation de l'Édit de Rothari – cf. IV, 42 – (Milan, Soprintendenza archeologica della Lombardia).

Tremissis d'Arechis II (758-787) imitant un sou byzantin. Au droit, le prince en buste frontal, portant une couronne surmontée d'une croix, tient dans la main droite un globe également crucifère; au revers, croix latine (Milan, Civiche Raccolte archeologiche e numismatiche).

Tremissis de Cunipert (688-700). Au droit, le roi en buste de profil, la tête ornée d'un diadème; au revers, saint Michel – l'archange lui donna la victoire contre Alahis: cf. V, 41 – ailé, portant une lance (Milan, Civiche Raccolte archeologiche e numismatiche).



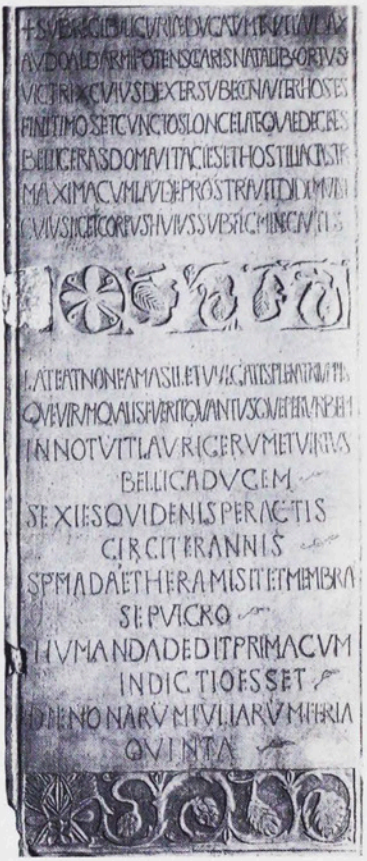
Couronne d'or offerte par Théodelinde à Saint-Jean de Monza (Monza, Museo del Duoma Serpero)



Fibule avimorphe d'or décorée au cloisonné (Cividale del Friuli, Museo Archeologico Nazionale)

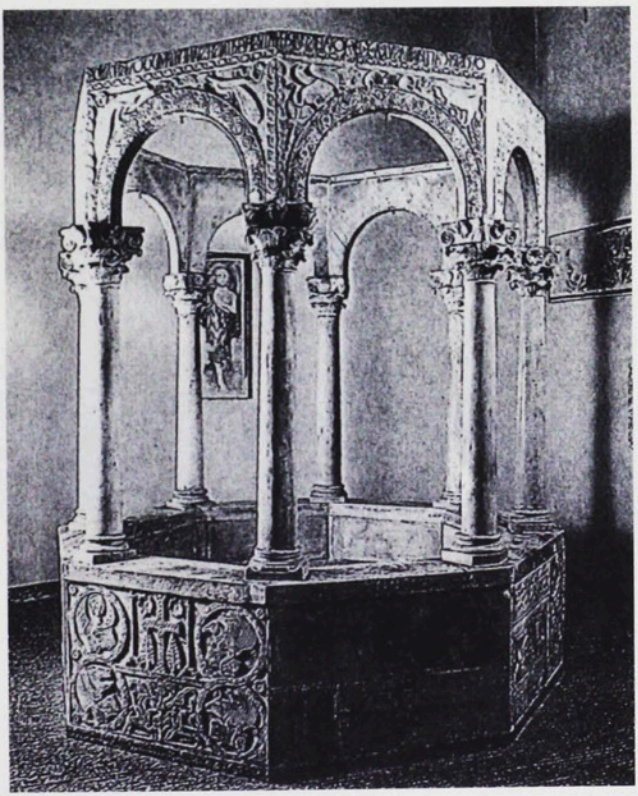
Fibule à étrier en bronze avec chaînette (Trente, Museo Provinciale d'Arte)

Fragment de bas-relief en marbre avec tête de cheval ou de cerf provenant de Corteolona – cf. VI, 58 – (Pavie, Musei Civici del Castello Visconteo)

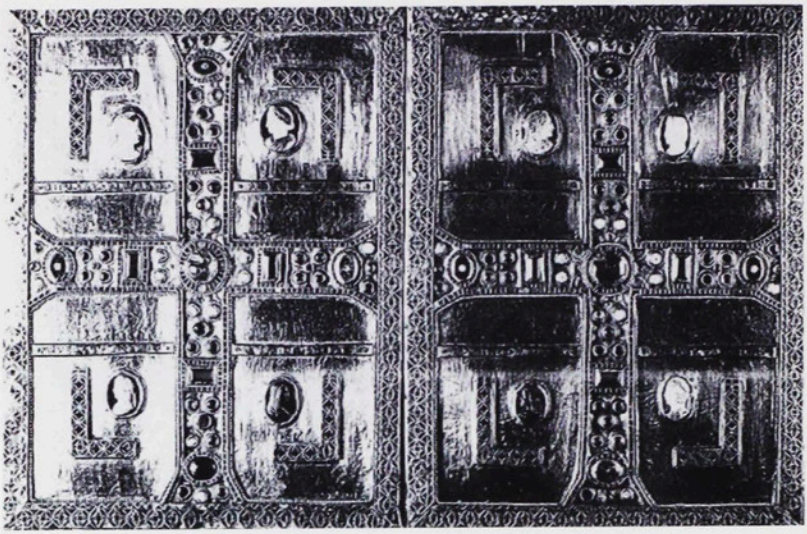


Épitaphe du duc Audoald, provenant de Sainte-Marie «aux Perches» de Pavie, 718 (Pavie, Musei Civici del Castello Visconteo)

Autel de Ratchis, le côté long (Christ en majesté), première moitié du VIII^e siècle (Cividale del Friuli, Museo Cristiano)



Fontaine baptismale du patriarche d'Aquilée Calixte, VIII^e siècle – cf. le récit de la mort de Garipald, IV, 51 – (Cividale, Museo Archeologico Nazionale)

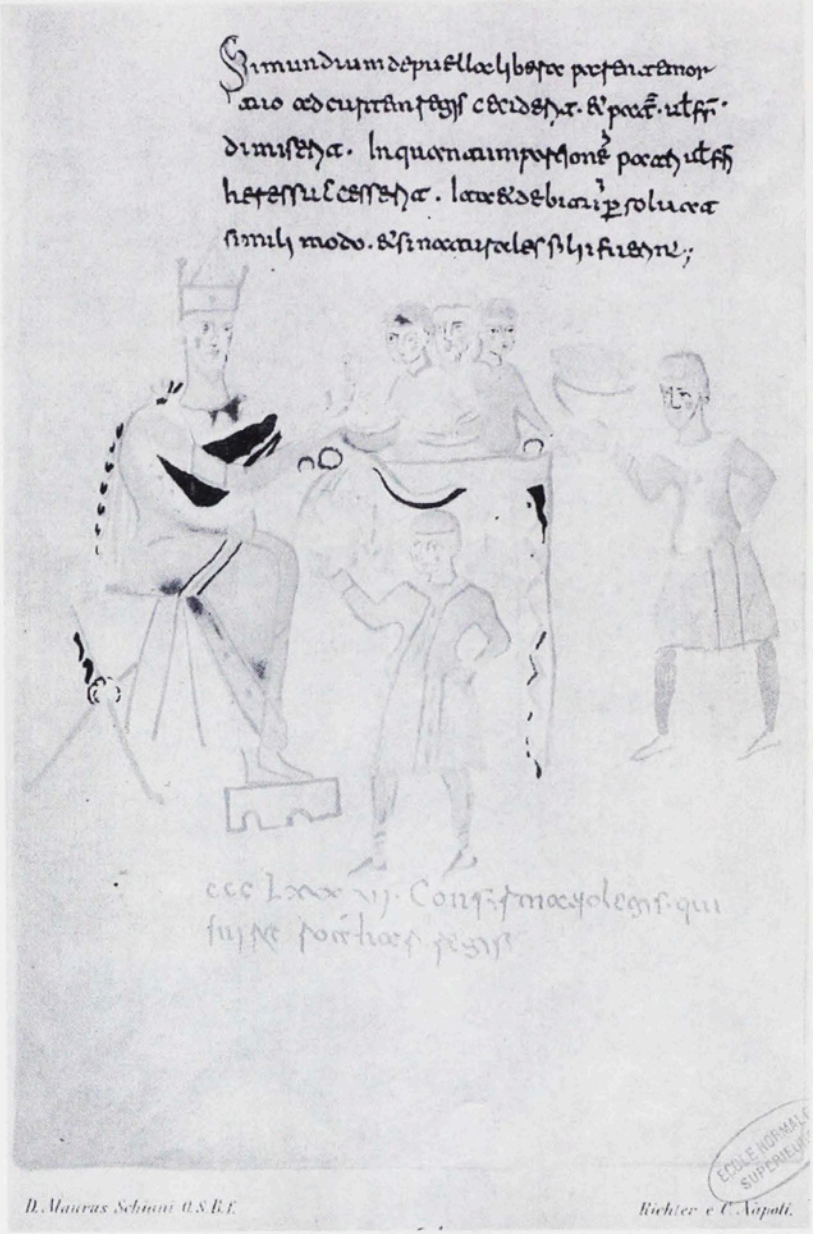


Plats de la reliure de l'évangéliaire offert par Grégoire le Grand à Théodelinde à l'occasion du baptême d'Adaloald en 602, cf. IV, 21 et 27 (Monza, Museo del Duomo Serpero)

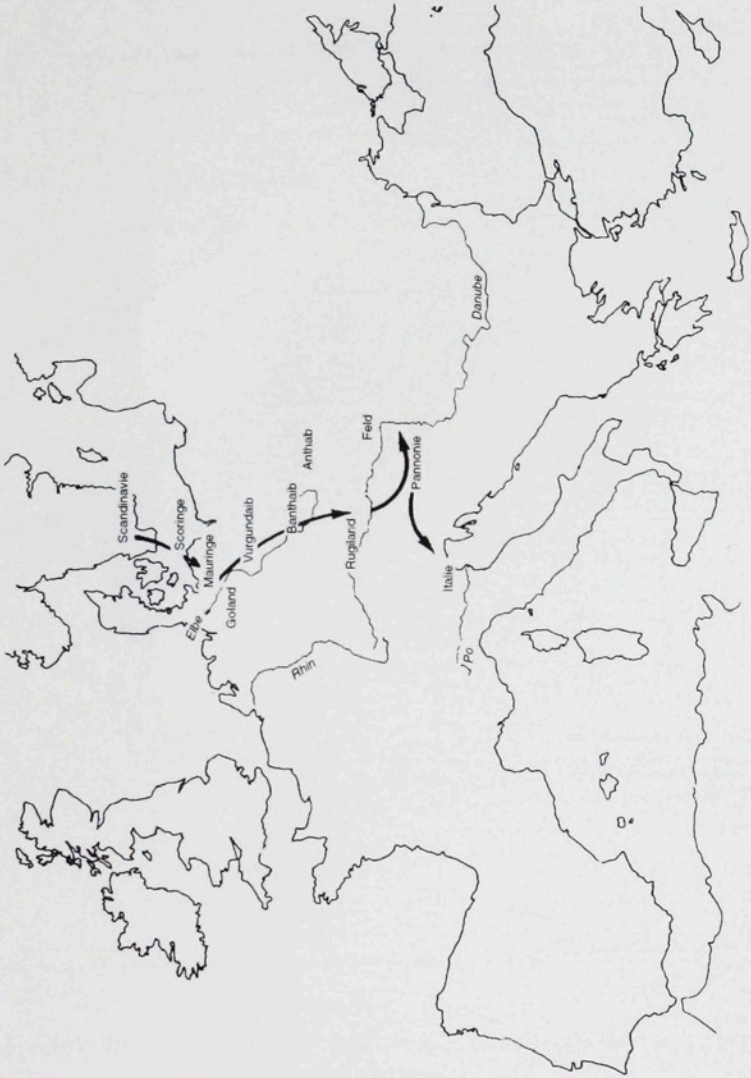
Croix d'or dite de Cleph. Petite croix d'or (7,5 cm) portant un visage barbu au centre avec l'inscription dn (dominus) clef *(Trente, Museo Provinciale d'Arte)*

Coupe de bronze (Ø 40 cm) du VII^e siècle, avec anses, à la base décorée de triangles évidés (Cividale del Friuli, Museo Archeologico Nazionale)

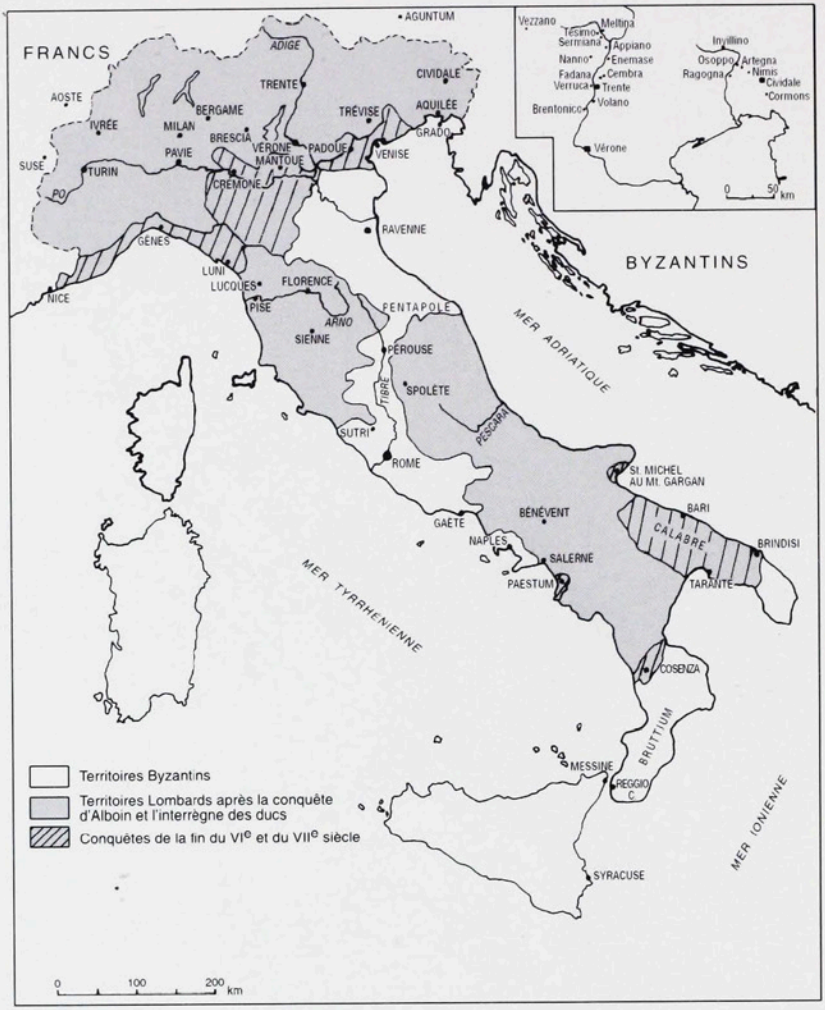
Verre à pied (9 cm haut), élément d'un mobilier funéraire, fin du VI^e siècle; semblable à celui que Théodelinde présenta à Authari? – cf. III, 30 – (Cividale, Museo Archeologico Nazionale)



Le banquet d'un roi lombard - cf. II, 24. Illustration d'un manuscrit des lois lombardes du début du XI^e siècle (Cava dei Tirreni, Bibl. della Badia, ms. 4, f° 68v.).



Les étapes de la migration lombarde



L'Italie des VI^e-VII^e siècles
(encart: les places fortes en Trentin-Haut-Adige et Frioul mentionnées par Paul Diacre, III, 31 et IV, 37)